ARTHUR C. CLARKE

les fontaines du paradis

SHOUT
SHARE
IT

Annotation

Lorsque Vannevar Morgan arrive à Taprobane un jour de l'an 2142, cet ingénieur de génie – à qui la Terre doit déjà le Pont qui unit l'Europe à l'Afrique – est tout entier tendu vers un nouveau projet. Il veut construire un immense Transporteur Spatial qui, grâce à un réseau de cristal de diamant, reliera la Terre à l'Espace, sera comme un escalier menant aux étoiles. Ce sera le début de la civilisation interplanétaire.

Un obstacle demeure. Il n'y a pour le Transporteur qu'un seul site d'implantation possible : le sommet de la Montagne Sacrée de Taprobane. Et là, dans un monastère, des moines prient depuis un temps immémorial…

L'ingénieur et le vénérable gardien du lieu s'affrontent. Le dynamisme de la science contre la foi inébranlable, la technologie conquérante contre la sagesse sans armes…

- Arthur C. Clarke
  - ○
  - ○ PRÉFACE
  - ○ PREMIÈRE PARTIE
    - ■ 1
    - ■ 2
    - ■ 3
    - ■ 4
    - ■ 5
    - ■ 6
    - ■ 7
    - ■ 8
    - ■ 9
    - ■ 10
    - ■ 11
  - ○ DEUXIÈME PARTIE
    - ■ 12
    - ■ 13
    - ■ 14
    - ■ 15
    - ■ 16
    - ■ 17
    - ■ 18
    - ■
    - ■ 19
    - ■ 20

- 21
- TROISIÈME PARTIE
  - 22
  - 23
  - 24
  - 25
  - 26
  - 27
  - 28
  - 29
  - 30
  - 31
- QUATRIÈME PARTIE
  - 32
  - 33
  - 34
  - 35
  - 36
  - 37
- CINQUIÈME PARTIE
  - 38
  - 39
  - 40
  - 41
  - 42
  - 43
  - 44
  - 45
  - 46
  - 47
  - 48
  - 49
  - 50
  - 51
  - 52
  - 53
  - 54
  - 55
  - 56
  - 57
- ÉPILOGUE
- POSTFACE
  -
  - Taprobane et Ceylan

- Le Transporteur spatial

Arthur C. Clarke
Les fontaines du Paradis

Le seul ami parfait de toute ma vie, en qui se réunissaient de façon unique la Loyauté, l'Intelligence et la Compassion. Lorsque ton esprit rayonnant et aimant disparut de ce monde, La lumière s'éteignit dans beaucoup d'existences.

NIRVANA PRAPTO BHUYAT

La politique et la religion sont périmées ; le temps est venu pour la science et la spiritualité.

Sri Jawaharlal Nehru, devant l'Association ceylanaise pour l'Avancement de la Science, Colombo,

15 octobre 1962.

À la mémoire toujours ineffaçable de LESLIE EKANAYAKE (13 juillet 1947 – 4 juillet 1977)

PRÉFACE

« De Taprobane au Paradis, il y a quarante lieues ; et là peut s'entendre le murmure des Fontaines du Paradis. »

Tradition rapportée par Frère Marignolli (1335)

« De l'Inde et de la Chéronèse dorée
Et de l'extrême île indienne de Taprobane…»

(Le Paradis reconquis, Livre IV)

« Le pays que j'ai appelé Taprobane n'existe pas tout à fait, mais équivaut à quatre-vingt-dix pour cent à l'île de Ceylan (maintenant Sri Lanka). Bien que la *Postface* précise clairement quels lieux, quels événements et quels personnages sont fondés sur la vérité, le lecteur ne se trompera pas beaucoup en présumant que plus l'histoire est improbable, plus elle est proche de la réalité.

Le nom « Taprobane » se prononce habituellement aujourd'hui pour rimer avec « plane ». Mais la prononciation classique correcte est plutôt « Tap-rob-a-née », ainsi que naturellement Milton le savait bien.

PREMIÈRE PARTIE
Le palais

1
Kalidasa

La couronne devenait plus lourde avec chaque année qui passait. Lorsque le Vénérable Bodhidharma Mahanayake Thero l'avait – tellement à contrecœur – posée pour la première fois sur sa tête, le prince Kalidasa fut surpris de sa légèreté. À présent, vingt ans plus tard, le roi Kalidasa abandonnait avec plaisir ce cercle d'or incrusté de joyaux, chaque fois que le permettait l'étiquette de la cour.

Il y en avait peu ici, au sommet du rocher-forteresse battu par le vent ; peu d'envoyés diplomatiques ou de pétitionnaires sollicitaient audience sur ces hauteurs. Beaucoup de ceux qui faisaient le voyage jusqu'au Yakkagala rebroussaient chemin devant l'ascension finale, à travers la gueule même du lion accroupi, qui semblait toujours prêt à bondir de la paroi rocheuse. Un vieux roi ne pourrait jamais s'asseoir sur ce trône qui s'élevait dans le ciel. Un jour, Kalidasa serait peut-être trop faible pour atteindre son palais. Mais il doutait que ce jour viendrait jamais ; ses nombreux ennemis lui épargneraient les humiliations de l'âge.

Ces ennemis se rassemblaient à présent. Il jeta un regard vers le nord, comme s'il pouvait déjà voir les armées de son demi-frère, en route pour revendiquer le trône ensanglanté de Taprobane. Cependant cette menace était encore lointaine, par delà des mers cinglées par la mousson ; même si Kalidasa se fiait davantage à ses espions qu'à ses astrologues, il était réconfortant que les deux fussent d'accord là-dessus.

Malgara avait attendu près de vingt ans, établissant ses plans et gagnant l'appui de rois étrangers. Un ennemi encore plus patient et plus subtil était beaucoup moins loin, guettant éternellement dans le ciel du Sud. Le cône parfait de Sri Kanda, la Montagne Sacrée, semblait très proche aujourd'hui, dominant la plaine centrale. Depuis l'origine de l'histoire, il avait frappé, d'un respect mêlé de crainte, le cœur de tout homme qui le voyait. Kalidasa était toujours conscient de sa sombre présence et de la puissance qu'il symbolisait.

Et pourtant le Mahanayake Thero n'avait pas d'armées, ni d'éléphants de guerre hurlant en chargeant dans la bataille, leurs terribles défenses en avant. Le Grand Prêtre n'était qu'un vieil homme en robe orange, dont les seules possessions matérielles étaient une sébile pour mendier et une feuille de palmier pour s'abriter du soleil. Pendant que les moines et les acolytes mineurs chantaient les écritures autour de lui, il restait simplement assis en silence, les jambes croisées – et jouait, d'une manière ou d'une autre, avec le destin des rois.

C'était très étrange…

L'air était si clair aujourd'hui que Kalidasa pouvait voir le temple, rapetissé par la distance en une minuscule pointe de flèche, au sommet même de Sri Kanda. Cela ne ressemblait à aucun ouvrage de main d'homme et rappelait au roi d'autres montagnes encore plus hautes qu'il avait entrevues dans sa jeunesse, alors qu'il était à demi hôte, à demi otage à la cour de Mahinda le Grand. Tous les géants qui gardaient l'empire de Mahinda portaient un tel cimier formé d'une matière brillante, cristalline pour laquelle il n'existait pas de nom dans la langue de Taprobane. Les Hindous croyaient que c'était une sorte d'eau, magiquement transformée, mais Kalidasa riait de pareilles superstitions.

Cette éblouissante blancheur d'ivoire n'était qu'à trois jours de marche – par la route royale, à travers les forêts et les rizières – et deux de plus pour gravir l'escalier tortueux qu'il ne pourrait plus jamais monter parce qu'au bout se trouvait le seul ennemi qu'il craignait et ne pouvait vaincre. Parfois il enviait les pèlerins, quand il voyait leurs torches dessiner une mince ligne de feu qui escaladait le flanc de la montagne. Le plus humble des mendiants pouvait aller saluer l'aube sacrée et recevoir la bénédiction des dieux ; le souverain de tout ce pays ne le pouvait pas.

Cependant il avait eu ses consolations, si ce n'avait été que pour un petit moment. Là, gardés par des fossés et des remparts, se trouvaient les bassins et les fontaines jaillissantes, et les Jardins de Plaisir pour lesquels il avait prodigué les trésors de son royaume. Et quand il en était fatigué, il y avait les dames du Rocher – celles de chair et de sang, qu'il faisait venir de moins en moins fréquemment – et les deux cents immortelles immuables avec lesquelles il partageait souvent ses pensées, parce qu'il n'y avait personne d'autre à qui il pût faire confiance.

Le tonnerre grondait dans le ciel vers l'ouest. Kalidasa se détourna de la menace latente de la montagne, vers l'espoir lointain de la pluie. La mousson était tardive cette saison ; les lacs artificiels qui alimentaient le complexe système d'irrigation de l'île étaient presque vides. À cette époque de l'année, il aurait dû voir le miroitement de l'eau dans le plus vaste de tous – que ses sujets, il le savait bien, osaient encore appeler du nom de son père : Paravana Samudra, la mer de Paravana. Il n'avait été terminé que voilà trente ans, après des générations de dur labeur. En des jours plus heureux, le jeune prince Kalidasa s'était orgueilleusement tenu près de son père, lorsque les grandes portes-écluses avaient été levées et que les eaux fécondantes s'étaient répandues à travers la contrée desséchée. Dans tout le royaume, il n'existait pas de vision plus ravissante que le miroir doucement ondoyant de cet immense lac créé par l'homme, quand il

reflétait les dômes et les flèches de Ranapura, la Cité de l'Or – l'antique capitale qu'il avait abandonnée pour son rêve.

Une fois de plus, le tonnerre gronda, mais Kalidasa savait que sa promesse était mensongère. Même ici, au sommet du Rocher Démon, l'air restait calme et immobile, sans aucune des rafales brusques et inattendues qui annonçaient la venue de la mousson. Avant que n'arrivant enfin les pluies, la famine pourrait s'ajouter à ses soucis.

— Votre Majesté, dit la voix patiente de l'Adigar de la cour, les ambassadeurs sont sur le point de repartir. Ils souhaitent vous présenter leurs respects.

Ah oui, ces deux envoyés au teint pâle venus de par delà l'océan de l'Ouest ! Il serait désolé de les voir s'en aller, car ils avaient apporté des nouvelles, dans leur abominable taprobani, de bien des merveilles – quoique aucune, admettaient-ils volontiers, n'égalât ce palais-forteresse dans le ciel.

Kalidasa tourna le dos à la montagne coiffée de blanc et au paysage grillé, papillotant au soleil, et il se mit à descendre les marches de granit vers la salle d'audience. Derrière lui, le chambellan et ses assistants portaient des présents d'ivoire et de joyaux pour les hommes, grands et fiers, qui attendaient pour lui dire adieu. Bientôt, ils emporteraient les trésors de Taprobane de l'autre côté de la mer vers une ville, des siècles plus jeune que Ranapura, et peut-être, durant un petit moment, distrairaient-ils de ses obscures pensées l'empereur Hadrien.

Sa robe mettant une tache d'orange sur le plâtre blanc des murs du temple, le Mahanayake Thero marchait lentement vers le parapet nord. Loin au-dessous, s'étendaient le damier des rizières d'un horizon à l'autre, les lignes sombres des fossés d'irrigation, le miroitement bleu de la Paravana Samudra – et au delà de cette mer intérieure, les dômes sacrés de Ranapura, flottant comme des bulles fantômes, impossiblement énormes, quand on se rendait compte de leur véritable distance. Depuis trente ans, il avait contemplé ce panorama toujours changeant, mais il savait qu'il ne pourrait jamais saisir tous les détails de sa complexité fugitive. Les teintes, les limites changeaient avec chaque saison – et même avec chaque nuage qui disparaissait. Le jour où il disparaîtrait à son tour, se disait le Bodhidharma, il verrait encore quelque chose de nouveau.

Une seule chose choquait dans tout ce paysage au dessin exquis. Aussi minuscule qu'il apparût de cette altitude, le bloc gris du Rocher Démon semblait un intrus étranger. De fait, la légende voulait que le Yakkagala fût un fragment du pic himalayen producteur d'herbes médicinales que le dieu-singe Hanuman avait lâché, alors qu'il portait en hâte à la fois la montagne et le remède à ses compagnons blessés,

quand les batailles du *Ramayana* furent terminées.

De cette distance, il était, bien entendu, impossible de distinguer aucun détail de la folie de Kalidasa, à part une faible ligne qui suggérait le rempart extérieur des Jardins de Plaisir. Cependant, une fois cette idée venue, tel était l'impact du Rocher Démon, qu'elle était impossible à oublier. Le Mahanayake Thero pouvait voir en imagination, aussi nettement que s'il se tenait entre elles, les pattes de l'énorme lion, se détachant de la paroi escarpée du Rocher – tandis qu'au-dessus se dressaient les remparts sur lesquels il était facile de croire que le roi maudit se promenait toujours…

Un violent coup de tonnerre s'abattit, avec un fracas qui atteignit un tel crescendo de puissance qu'il sembla ébranler la montagne elle-même. En une longue secousse, il courut dans le ciel, pour aller diminuant vers l'est. Durant de longues secondes, ses échos roulèrent aux limites de l'horizon. Personne ne pouvait prendre *cela* comme l'annonce de pluies à venir ; elles n'étaient pas attendues avant encore trois semaines et le Contrôle Mousson ne se trompait jamais de plus de vingt-quatre heures. Lorsque les grondements se furent éteints au loin, le Mahanayake se tourna vers son compagnon :

— Et voilà pour les prétendus couloirs réservés de rentrée dans l'atmosphère, dit-il, avec légèrement plus de mécontentement qu'un adepte du Dharma n'aurait dû se permettre. Pouvons-nous avoir une mesure en décibels ?

Le jeune moine parla brièvement dans son micro-bracelet et attendit une réponse.

— Oui… le son a atteint un maximum de cent vingt décibels. Soit cinq de plus que le précédent record.

— Envoyez la protestation habituelle au Centre de contrôle Kennedy ou Gagarine, quel que soit celui qui est en cause. Réflexion faite, protestez auprès des deux. Quoique cela ne change rien, bien entendu.

Tandis qu'il suivait de l'œil la traînée de vapeur qui se dissolvait dans le ciel, le Bodhidharma Mahanayake Thero – quatre-vingt-cinquième du nom – eut soudain une idée tout à fait extravagante pour un moine. Kalidasa aurait su traiter de la manière convenable les responsables de lignes interplanétaires qui ne pensaient qu'en dollars par kilo mis sur orbite… une manière impliquant probablement l'empalement, ou des éléphants chaussés de fer, ou l'huile bouillante.

Mais la vie était, bien sûr, tellement plus simple, voilà deux mille ans.

2
L'ingénieur

Ses amis, dont le nombre s'amenuisait malheureusement avec les années, l'appelaient Johan. Le monde, lorsqu'il se souvenait de lui, l'appelait Raja. Son nom entier résumait cinq cents ans d'histoire : Johan Oliver de Alwis Sri Rajasinghe.

Il avait été un temps où les touristes qui visitaient le Rocher l'avaient poursuivi avec leurs appareils photographiques et leurs magnétophones, mais, à présent, toute une génération ne savait plus rien de l'époque où il était le personnage le plus connu du système solaire. Il ne regrettait pas sa gloire passée, car elle lui avait valu la gratitude de toute l'humanité. Mais elle lui avait aussi apporté de vains regrets pour les erreurs qu'il avait commises… et des remords pour les vies qu'il avait gaspillées, alors qu'un peu plus de prévoyance ou de patience aurait pu les épargner. Bien entendu, c'était facile à présent, dans la perspective de l'histoire, de voir ce qui *aurait dû* être fait pour éviter la Crise d'Auckland, ou pour rassembler les signataires rétifs du Traité de Samarcande. Se blâmer des erreurs involontaires du passé était une folie et, pourtant, il y avait des moments où sa conscience le faisait souffrir davantage que les élancements diminuants de cette vieille balle patagone.

Personne n'avait cru que sa retraite durerait aussi longtemps.

— Vous serez de retour avant six mois, lui avait dit le président mondial Chu. Le pouvoir est une intoxication.

— Pas pour *moi*, avait-il répondu avec assez de vérité.

Car le pouvoir lui était échu ; il ne l'avait jamais cherché. Et cela avait toujours été un genre de pouvoir limité très spécial – plus consultatif qu'exécutif. Il n'était que conseiller spécial – avec rang d'ambassadeur – aux Affaires Politiques, relevant directement du président et du Conseil, avec un état-major qui n'avait jamais dépassé la dizaine de collaborateurs – onze, si l'on comptait ARISTOTE (son terminal avait encore accès direct aux banques de mémoire et de traitement d'« Ari », et ils se parlaient l'un à l'autre plusieurs fois par an). Mais vers la fin, le Conseil avait invariablement suivi ses avis, et le monde lui avait attribué beaucoup du mérite qui aurait dû revenir aux fonctionnaires ignorés, dédaignés du Département de la Paix.

Et ainsi était-ce l'ambassadeur itinérant Rajasinghe qui bénéficiait de toute la publicité, tandis qu'il allait d'un point critique à un autre, calmant les susceptibilités ici, désamorçant les crises là et manipulant la vérité avec un art consommé, ne mentant jamais vraiment, bien entendu, ce qui aurait été désastreux. Sans l'infaillible mémoire d'Ari,

il n'aurait jamais pu garder le contrôle des trames compliquées qu'il était parfois contraint d'ourdir, afin que l'humanité puisse vivre en paix. Lorsqu'il en était venu à se prendre au jeu pour le jeu, il avait été temps d'abandonner.

C'était voilà vingt ans, et il n'avait jamais regretté sa décision. Ceux qui prédisaient que l'ennui réussirait là où les tentations du pouvoir avaient échoué, ne connaissaient pas l'homme, ni ne comprenaient ses origines. Il était retourné aux champs et aux forêts de sa jeunesse et ne vivait qu'à un kilomètre du grand rocher sombre qui avait dominé son enfance. En fait, sa villa était à l'intérieur même des larges fossés qui entouraient les Jardins de Plaisir, et les fontaines, que l'architecte de Kalidasa avait dessinées, jaillissaient à présent dans la propre cour de Johan, après un silence de deux mille ans. L'eau coulait toujours dans les conduites originelles de pierre ; rien n'avait été changé, sinon que les citernes très haut dans le Rocher étaient maintenant remplies par des pompes électriques au lieu de relais d'esclaves en sueur.

Acquérir ce morceau de terre baigné d'histoire, pour sa retraite, avait donné à Johan plus de satisfaction que quoi que ce fût d'autre dans toute sa carrière, réalisant un rêve qu'il n'avait jamais véritablement cru pouvoir devenir vrai. Ce succès avait exigé tous ses talents diplomatiques, plus un léger chantage sur le Département d'Archéologie. Plus tard, des questions avaient été posées à l'Assemblée d'État, mais étaient heureusement restées sans réponse.

Il était isolé de tout, sauf des touristes et des étudiants les plus déterminés, par un prolongement des fossés et dissimulé à leur regard par un rideau épais d'une variété mutante d'arbres Ashoka, couverts toute l'année de fleurs éclatantes. Ces arbres abritaient aussi plusieurs familles de singes qui étaient amusants à regarder mais parfois envahissaient la villa et décampaient avec n'importe quels objets faciles à porter qui leur avaient plu.

Et s'ensuivait alors une brève petite guerre interraciale avec des pétards et des cris de terreur enregistrés qui effrayaient au moins autant les hommes que les singes… lesquels ne tarderaient pas à revenir, ayant depuis longtemps appris que personne ne leur ferait vraiment du mal.

L'un des couchers de soleil les plus fantastiques de Taprobane transfigurait le ciel occidental lorsque le petit trois-roues électrique arriva silencieusement à travers les arbres et s'arrêta devant les colonnes de granit du portique. (Chola authentique de l'époque tardive Ranapura – et par conséquent complètement anachronique ici. Mais seul le Pr Sarath l'avait jamais critiqué ; et lui, bien entendu, critiquait toujours.)

De longue et amère expérience, Rajasinghe avait appris à ne

jamais se fier à ses premières impressions, mais aussi à ne jamais les négliger. Il s'était à demi attendu à ce que, comme tout ce qu'il avait accompli, Vannevar Morgan serait un homme d'une allure imposante. Au lieu de cela, l'ingénieur était d'une taille bien au-dessous de la moyenne et, à première vue, aurait même pu être qualifié de frêle. Son corps mince, cependant, était tout en nerfs et sa chevelure d'un noir de corbeau encadrait un visage qui semblait beaucoup plus jeune que ses cinquante et un ans. L'image fournie par le dossier BIOG d'Ari ne lui avait pas rendu justice ; il aurait pu être un poète romantique ou un pianiste de concert… ou peut-être un grand acteur, capable de maintenir des milliers de personnes sous le charme de son talent. Rajasinghe reconnaissait ce pouvoir quand il le voyait, car le pouvoir avait été son affaire, et c'était ce pouvoir qui était à présent en face de lui. Prends garde aux petits hommes, s'était-il souvent dit… car ce sont eux qui ébranlent et changent le monde.

Et avec cette idée, lui vint la première pointe d'appréhension. Presque chaque semaine, de vieux amis et de vieux ennemis venaient jusqu'en ce lieu écarté, pour échanger des nouvelles et des souvenirs du passé. Il recevait avec plaisir ces visites car elles donnaient un sens de continuité à sa vie. Cependant, il savait toujours, avec un haut degré d'exactitude, le but de l'entrevue et ce dont il serait question. Mais pour autant qu'il le sût, Morgan et lui n'avaient pas d'intérêts communs, en dehors de ceux de tous les hommes de leur temps. Ils ne s'étaient jamais rencontrés ni n'avaient jamais eu de communication auparavant ; à vrai dire, il n'avait qu'à peine reconnu le nom de Morgan. Le fait que l'ingénieur lui ait demandé de garder cette rencontre confidentielle était encore plus insolite.

Rajasinghe y consentit, avec un certain ressentiment. Il n'y avait plus aucun besoin de secret dans sa vie paisible ; la dernière chose qu'il souhaitait à présent, était que quelque important mystère vînt bouleverser son existence bien ordonnée. Il en avait terminé à jamais avec les exigences de la sécurité ; voilà dix ans – ou était-ce même avant ? – ses gardes du corps avaient été supprimés sur sa demande personnelle. Pourtant, ce qui le troublait le plus n'était pas le léger secret mais sa propre totale désorientation. L'ingénieur en chef de la division Terre de la Compagnie Terrienne de Construction n'allait pas faire des milliers de kilomètres simplement pour lui demander son autographe, ou pour exprimer les habituelles platitudes des touristes. Il devait être venu dans un but précis… et, en cherchant tant qu'il pouvait, Rajasinghe était incapable d'imaginer lequel.

Même au temps où il était haut fonctionnaire, Rajasinghe n'avait jamais eu l'occasion de traiter avec la CTC ; ses trois divisions – Terre, Mer, Espace – aussi énormes qu'elles fussent, étaient peut-être celles dont on parlait le moins parmi les organisations spécialisées de la

Fédération mondiale. C'était seulement lorsque survenait un échec technique retentissant, ou un choc de front avec un groupe écologique ou historique, que la CTC sortait de l'ombre. La dernière confrontation de ce genre s'était produite à propos du pipeline de l'Antarctique – cette merveille de l'ingénierie du XXIe siècle, construite pour transporter le charbon liquéfié des immenses gisements polaires vers les centrales d'énergie et les usines du monde. En humeur d'euphorie écologique, la CTC avait proposé de démolir la dernière section restante du pipeline et de rendre la région aux pingouins. Immédiatement s'étaient élevés des cris de protestation des archéologues industriels, outragés d'un tel vandalisme, et des naturalistes qui avaient signalé que les pingouins aimaient tout bonnement le pipeline abandonné. Il leur avait procuré un habitat d'une qualité dont ils n'avaient jamais joui auparavant, et contribué ainsi à une explosion de population que les baleines tueuses pouvaient à peine modérer. La CTC avait donc capitulé sans combat.

Rajasinghe ne savait pas si Morgan avait été mêlé à cette mini-*débâcle*{En français dans le texte. *(N.d.T.)*}. Cela importait peu, puisque son nom était à présent lié au plus grand triomphe de la CTC.

Le Pont Ultime, l'avait-on baptisé, et peut-être avec justice. Rajasinghe avait suivi à la télévision, avec la moitié du monde, comment la dernière section avait été doucement emportée dans le ciel par le *Graf Zeppelin* – lui-même l'une des merveilles de l'époque. Tous les aménagements luxueux de l'aéronef avaient été enlevés pour gagner du poids ; la fameuse piscine avait été vidée, et les réacteurs envoyaient leur surplus de chaleur dans les ballonnets du dirigeable pour fournir une force ascensionnelle supplémentaire. C'était la première fois qu'un chargement de plus de mille tonnes ait jamais été hissé à trois mille mètres dans le ciel et tout – sans doute à la déception de millions de gens – s'était passé sans un accroc.

Aucun navire ne franchirait plus les Colonnes d'Hercule sans saluer le plus gigantesque pont que l'homme eût jamais construit ou – selon toute probabilité – construirait jamais. Ses tours jumelles à la jonction de la Méditerranée et de l'Atlantique étaient elles-mêmes les plus hautes constructions du monde, et se faisaient face par-dessus un espace de quinze kilomètres – vide, sauf l'arche incroyable et élégante du pont de Gibraltar. Ce serait un plaisir de rencontrer l'homme qui l'avait conçu ; même s'il était en retard d'une heure.

— Toutes mes excuses, monsieur l'Ambassadeur, dit Morgan en descendant du trois-roues, j'espère que ce retard ne vous a pas trop dérangé.

— Pas du tout, j'ai tout mon temps. Vous avez déjeuné, j'espère ?

— Oui. Quand ma correspondance à Rome a été annulée, on m'a du moins offert un excellent déjeuner.

— Probablement meilleur que ce que vous auriez eu à l'hôtel Yakkagala. Je vous ai retenu une chambre pour cette nuit – ce n'est qu'à un kilomètre d'ici. Je crains que nous ne devions remettre notre conversation jusqu'après le petit déjeuner.

Morgan parut désappointé mais dit avec un geste d'acquiescement :

— Bien, j'ai beaucoup de travail pour m'occuper. Je pense que l'hôtel offre toutes facilités pour cela – ou du moins un terminal standard.

Rajasinghe se mit à rire.

— Je ne vous garantirai rien de plus sophistiqué qu'un téléphone. Mais j'ai une meilleure idée. Dans tout juste une demi-heure, j'emmène quelques amis au Rocher. Il va y avoir un spectacle *son et lumière*{En français dans le texte. *(N.d.T.)*} que je vous recommande vivement, et je vous invite bien volontiers à vous joindre à nous.

Il put voir que Morgan hésitait, cherchant une excuse polie.

— C'est très aimable à vous mais je dois vraiment prendre contact avec mon bureau…

— Vous pouvez utiliser ma console de télécommunication. Je peux vous le promettre… vous trouverez le spectacle passionnant, et il ne dure qu'une heure. Oh ! j'avais oublié… vous ne désirez pas que quiconque sache que vous êtes ici. Bon, je vous présenterai comme le Dr Smith de l'université de Tasmanie. Je suis certain que mes amis ne vous reconnaîtront pas.

Rajasinghe n'avait aucune intention d'offenser son visiteur mais on ne pouvait se méprendre sur la brève lueur d'irritation de Morgan. L'instinct de l'ex-diplomate entra automatiquement en jeu ; il enregistra cette réaction pour s'en souvenir à l'occasion.

— J'en suis certain, fit Morgan. (Rajasinghe nota le ton indubitable d'aigreur de sa voix.) Dr Smith, cela ira très bien. Et maintenant… pourrai-je utiliser votre console ?

Intéressant, pensa Rajasinghe en conduisant son hôte dans la villa, mais probablement pas important. Hypothèse provisoire : Morgan était un homme frustré, peut-être même déçu. Il était difficile de voir pourquoi, puisqu'il était l'un des hommes les plus importants de sa profession. Que pouvait-il demander de *plus ?* Il y avait une réponse évidente ; Rajasinghe connaissait bien ces symptômes si ce n'était que parce que, dans son cas, la maladie s'était éteinte d'elle-même, depuis longtemps.

« La gloire est l'aiguillon », récita-t-il dans le silence de ses pensées. Comment cela continuait-il ? « *Cette dernière infirmité d'un noble esprit… Mépriser les plaisirs et vivre des jours laborieux. »*

Oui, cela pouvait expliquer l'insatisfaction que ses antennes toujours sensibles avaient détectée. Et soudain, il se souvint que

l'immense arc-en-ciel qui reliait l'Europe et l'Afrique était presque toujours appelé *le* Pont… parfois le pont de Gibraltar… mais jamais le pont Morgan.

« Bon, se dit Rajasinghe, si vous cherchez la gloire, Dr Morgan, vous ne la trouverez pas ici. Alors pourquoi, au nom de mille *yakkas,* êtes-vous venu jusqu'à la tranquille petite Taprobane ? »

3
Les fontaines jaillissantes

Durant des jours, éléphants et esclaves avaient peiné sous le cruel soleil, hissant des successions indéfinies de seaux en haut du Rocher.

— Est-ce prêt ? avait demandé maintes fois le roi.

— Non, Votre Majesté, avait répondu le maître ouvrier, le réservoir n'est pas encore plein, mais demain, peut-être…

Demain était enfin venu, et, à présent, toute la cour était rassemblée dans les Jardins de Plaisir, sous des tentes de toile aux vives couleurs. Le roi lui-même était rafraîchi par de grands éventails, balancés par des suppliants qui avaient soudoyé le chambellan pour obtenir ce privilège risqué. C'était un honneur qui pouvait conduire à la richesse ou à la mort.

Tous les yeux étaient fixés sur la face du Rocher et les minuscules silhouettes qui s'agitaient au sommet. Un drapeau flotta ; loin au-dessous une trompe sonna brièvement. En bas du Rocher, des ouvriers manièrent fébrilement des leviers, tirèrent sur des cordes. Pourtant, durant un long moment, rien ne se produisit.

Une expression de colère commença à se répandre sur le visage du roi et toute la cour trembla. Même les éventails mouvants perdirent de leur élan durant quelques secondes, mais reprirent vite leur mouvement dès que ceux qui les agitaient se souvinrent des risques de leur tâche. Puis un grand cri s'éleva des ouvriers au pied du Yakkagala – un cri de joie et de triomphe qui s'amplifia, plus proche, lorsqu'il fut repris le long des sentiers fleuris. Et avec lui, vint un autre bruit, pas aussi fort, mais qui donnait pourtant l'impression de forces contenues, irrésistibles, se ruant vers leur but.

L'une après l'autre, jaillissant de la terre comme par magie, les minces colonnes d'eau bondirent vers le ciel sans nuages. À quatre fois la hauteur d'un homme, elles s'épanouirent en fleurs de poussière d'eau. Le soleil, perçant à travers elles, engendrait un brouillard aux teintes d'arc-en-ciel qui ajoutait à l'étrangeté et à la beauté de la scène. Jamais, dans toute l'histoire de Taprobane, les yeux des hommes n'avaient vu une telle merveille.

Le roi sourit, et les courtisans osèrent de nouveau respirer. *Cette* fois, les conduites enterrées n'avaient pas éclaté sous le poids de l'eau, contrairement à leurs devancières infortunées ; les maçons qui les avaient posées avaient une aussi bonne chance d'atteindre un âge avancé que quiconque travaillant pour Kalidasa.

Presque aussi imperceptiblement que le soleil couchant, les jets d'eau perdaient de la hauteur. Maintenant, ils n'étaient pas plus hauts

qu'un homme ; les réservoirs péniblement emplis étaient presque vidés. Mais le roi était très satisfait ; il leva la main et les fontaines jaillissantes s'abaissèrent et se relevèrent comme dans une dernière révérence devant le trône, puis elles s'effondrèrent silencieusement. Pendant un bref instant, des rides coururent en avant et en arrière à la surface des bassins scintillants puis ceux-ci redevinrent de calmes miroirs encadrant l'image de l'éternel Rocher.

— Les ouvriers ont bien travaillé, dit Kalidasa. Donnez-leur la liberté.

Bien travaillé, à quel point ? Naturellement, ils ne le comprendraient jamais, car nul ne pouvait partager les visions solitaires d'un roi-artiste. Et tandis que Kalidasa contemplait les jardins exquisément entretenus qui entouraient le Yakkagala, il ressentait tout autant de satisfaction qu'il n'en connaîtrait jamais.

Là, au pied du Rocher, il avait conçu et créé le Paradis. Il ne restait, sur son sommet, qu'à édifier le ciel.

4
Le Rocher Démon

Ce spectacle adroitement combiné de son et lumière avait encore le pouvoir d'émouvoir Rajasinghe, bien qu'il l'eût vu une douzaine de fois et connût toutes les astuces de son programme. Il était, bien entendu, obligatoire pour tous les visiteurs du Rocher, quoique des critiques comme le Pr Sarath se plaignissent que ce ne fût que du succédané d'histoire pour touristes. Cependant ce succédané d'histoire valait mieux que pas d'histoire du tout et devrait continuer de servir même si Sarath et ses collègues continuaient d'exprimer avec violence leur désaccord sur la succession précise des événements qui s'étaient passés ici, voilà deux mille ans.

Le petit amphithéâtre faisait face à la paroi ouest du Yakkagala ; ses deux cents places toutes soigneusement orientées de façon que chaque spectateur fût tourné vers les projecteurs laser à l'angle correct. Le spectacle commençait toujours exactement à la même heure toute l'année – 19 heures – lorsque le dernier rayon de l'invariable coucher de soleil équatorial s'éteignait dans le ciel.

Il faisait déjà si sombre que le Rocher était invisible, ne révélant sa présence que comme une ombre énorme, noire, qui éclipsait les premières étoiles. Puis, hors de l'obscurité, vinrent le battement lent d'un tambour assourdi, et bientôt une voix calme, sans passion :

> « Ceci est l'histoire d'un grand roi qui assassina son père et fut tué par son frère. Dans l'histoire ensanglantée de l'humanité cela n'a rien de nouveau. Mais *ce* roi laissa un monument impérissable et une légende qui s'est perpétuée depuis des siècles…»

Rajasinghe jeta un regard vers Vannevar Morgan, assis à sa droite dans l'obscurité de la nuit. Quoiqu'il ne pût voir les traits de l'ingénieur qu'en silhouette, il pouvait dire que son visiteur était déjà pris sous le charme de la narration. Sur sa gauche, ses deux autres hôtes – de vieux amis de ses jours dans la diplomatie – étaient tout aussi captivés. Et comme il en avait assuré Morgan, ils n'avaient pas reconnu le « Dr Smith », ou s'ils l'avaient fait, ils avaient poliment accepté la fiction.

> « Il s'appelait Kalidasa, et était né cent ans après le Christ, à Ranapura, la Cité de l'Or – la capitale pendant des siècles des rois de Taprobane, mais il planait une ombre sur sa naissance…»

La musique devint plus forte lorsque des flûtes et des instruments à cordes se joignirent au battement de tambour pour esquisser une mélodie obsédante, majestueuse dans l'air nocturne. Un point de lumière se mit à briller sur la paroi du Rocher ; puis brusquement, il s'agrandit… et soudain, il sembla qu'une fenêtre magique s'était ouverte sur le passé pour révéler un monde plus éclatant et plus coloré que la réalité elle-même.

La dramatisation, estima Morgan, était excellente ; il était heureux d'avoir, pour une fois, laissé la courtoisie passer avant son désir de travailler. Il vit la joie du roi Paravana, lorsque sa concubine favorite lui donna son fils premier-né – et il comprit combien cette joie fut à la fois augmentée et diminuée quand, vingt-quatre heures plus tard seulement, la reine elle-même donna naissance à un meilleur prétendant au trône. Bien que premier dans le temps, Kalidasa ne serait pas le premier en préséance, et ainsi la scène fut-elle préparée pour une tragédie.

> « Pourtant, dans les premières années de leur jeunesse, Kalidasa et son demi-frère Malgara furent les plus intimes des amis. Ils grandirent ensemble tout à fait inconscients de leurs destinées rivales, et des intrigues qui couvaient autour d'eux. La première cause de malheur n'eut rien à voir avec l'accident de leur naissance, ce ne fut qu'un innocent présent bien intentionné.
>
> » Des ambassadeurs venaient à la cour du roi Paravana, apportant les offrandes de nombreux pays, la soie de Cathay, l'or de l'Hindoustan, des armures de bronze de la Rome impériale. Et un jour, un simple chasseur de la jungle s'aventura dans la grande ville portant un présent qu'il espérait devoir plaire à la famille royale…»

Tout autour de lui, Morgan entendit un chœur de « Ooh ! » et de « Aah ! » involontaires venant de ses compagnons invisibles. Bien qu'il n'eût jamais beaucoup aimé les animaux, il devait avouer que le minuscule singe d'une blancheur de neige qui se blottit avec tant de confiance dans les bras du jeune prince Kalidasa était tout à fait adorable. Dans le petit visage ridé, deux énormes yeux regardaient par delà les siècles – et par delà le gouffre mystérieux, mais cependant pas complètement infranchissable, entre l'homme et l'animal.

« Selon les Chroniques, rien qui lui ressemblât n'avait jamais été vu auparavant ; sa fourrure était blanche comme le lait, ses yeux roses comme des rubis. Certains le considérèrent comme de bon augure – d'autres, de mauvais, parce que le blanc est la couleur de la mort et du deuil. Et leurs craintes, hélas, étaient bien fondées.

» Le prince Kalidasa aima le petit animal et l'appela Hanuman du nom du vaillant dieu-singe du *Ramayana.* Le joaillier du roi construisit une petite charrette d'or, dans laquelle Hanuman se tenait solennellement assis quand on le promenait à travers la cour au grand amusement de tous ceux qui le voyaient.

» De son côté, Hanuman aimait Kalidasa et ne permettait à personne d'autre de le prendre en main. Il se montrait spécialement jaloux du prince Malgara – presque comme s'il sentait la rivalité à venir. Et puis un jour malheureux, il mordit l'héritier du trône.

» Cette morsure était insignifiante – ses conséquences furent immenses. Quelques jours plus tard, Hanuman fut empoisonné, sans nul doute sur l'ordre de la reine. Ce fut la fin de l'enfance de Kalidasa ; à partir de là, dit-on, il n'aima plus jamais un autre être humain ni ne s'y fia. Et son amitié pour Malgara se tourna en implacable haine.

» Encore ne fut-ce pas le seul malheur qui vint de la mort du petit singe. Par ordre du roi, un tombeau spécial fut édifié pour Hanuman à la forme traditionnelle en cloche d'un oratoire ou *dagoba.* Mais c'était faire là une chose extraordinaire, car cela suscita l'hostilité immédiate des moines. Les *dagobas* étaient réservés aux reliques du Bouddha et cet acte parut être un sacrilège délibéré.

» En fait, cela pouvait bien avoir été son intention, car le roi Paravana était maintenant tombé sous l'influence d'un swami hindou et se tournait contre la foi bouddhiste. Quoique le prince Kalidasa fût trop jeune pour être mêlé à ce conflit, une grande part de la haine des moines fut bientôt dirigée contre lui. Ainsi commença un antagonisme qui, dans les années à venir, allait déchirer le royaume.

» Comme beaucoup d'autres récits recueillis dans les antiques chroniques de Taprobane, durant près de deux mille ans, il n'y eut aucune preuve que l'histoire d'Hanuman et du jeune prince Kalidasa fut autre chose qu'une jolie légende. Puis, en 2015, une équipe d'archéologues d'Harvard découvrit les fondations d'un petit oratoire dans les jardins du vieux palais de Ranapura. L'oratoire paraissait avoir été délibérément détruit car toute la maçonnerie en briques de la superstructure avait disparu.

» La chambre habituelle des reliques placée dans les fondations était vide, manifestement dépouillée de son contenu depuis des siècles. Mais les chercheurs avaient des outils dont les anciens chasseurs de trésors n'avaient jamais rêvé. Son examen par neutrinos révéla une *seconde* chambre de reliques. La chambre supérieure n'était qu'un leurre et avait bien rempli son but. La chambre inférieure renfermait encore le fardeau d'amour et de haine qu'elle avait emporté à travers les siècles… jusqu'à sa retraite actuelle, dans le musée de Ranapura. »

Morgan s'était toujours considéré, à juste titre, raisonnablement positif et peu sentimental, nullement sujet à des accès d'émotion. Cependant, maintenant, à son grand embarras – il espérait que ses compagnons ne le remarqueraient pas – il sentait ses yeux s'emplir de larmes soudaines. Comme il était ridicule, se disait-il avec colère, qu'une musique à la saccharine et un récit pleurnichard puissent avoir un pareil impact sur un homme de bon sens ! Il n'aurait jamais cru que la vue du petit singe-jouet d'un enfant aurait pu le faire pleurer.

Et puis il sut, dans un brusque éclair de mémoire qui le ramena un peu plus de quarante ans en arrière, pourquoi il avait été si profondément ému. Il revit le cerf-volant qu'il aimait tant faire zigzaguer et ondoyer au-dessus du parc de Sydney où il avait passé une grande partie de son enfance. Il pouvait sentir la chaleur du soleil, le vent léger sur son dos nu – le vent traître qui tomba si brusquement que le cerf-volant plongea vers le sol. Il se prit dans les branches du chêne géant qui était censé être plus vieux même que le pays, et lui, sottement, il avait tiré sur la ficelle, essayant de le dégager. C'était sa première leçon sur la force de résistance des matériaux et une leçon qu'il n'oublierait jamais.

La ficelle avait cassé, juste à l'endroit où elle s'était accrochée, et le cerf-volant avait été follement emporté par le vent dans le ciel d'été, perdant lentement de la hauteur. Il avait dévalé jusqu'au bord de l'eau, espérant que son cerf-volant tomberait sur la terre mais le vent n'avait pas écouté les prières d'un petit garçon.

Pendant un long moment, il était resté là à pleurer, regardant les débris qui s'en allaient à la dérive, comme un voilier démâté, à travers le grand port, prenant la direction de la mer jusqu'à ce qu'il les ait perdus de vue. Ç'avait été la première de ces tragédies banales qui forment l'enfance d'un homme, qu'il s'en souvienne ou non.

Pourtant ce que Morgan avait perdu alors n'était qu'un jouet inanimé ; ses larmes étaient plus de frustration que de chagrin. Le prince Kalidasa avait une cause plus profonde à sa douleur. Dans la petite charrette d'or qui avait encore l'air de sortir tout droit de l'atelier du joaillier, se trouvait un petit tas de minuscules os blanchâtres.

Morgan perdit une partie du récit qui suivit ; lorsque ses yeux s'éclaircirent, une douzaine d'années avaient passé, une querelle de famille compliquée se déroulait, et il n'était pas sûr de qui assassinait qui. Lorsque les armées eurent cessé de s'affronter et que le dernier poignard fut tombé, le prince héritier Malgara et la reine-mère s'étaient enfuis en Inde, et Kalidasa s'était emparé du trône, jetant son père en prison dans l'opération.

Que l'usurpateur se soit abstenu d'exécuter Paravana n'était dû à nulle affection filiale mais à sa conviction que le vieux roi possédait

encore quelque trésor secret qu'il gardait pour Malgara. Tant que Kalidasa le croyait, Paravana savait qu'il était à l'abri mais, à la fin, il eut assez de cette tromperie.

— Je vous montrerai ma vraie richesse, dit-il à son fils. Donnez-moi un char et je vous y conduirai.

Mais pour son dernier voyage, à la différence d'Hanuman, Paravana n'eut qu'un vieux chariot tiré par des bœufs. Les Chroniques relatent qu'il avait une roue en mauvais état qui grinça tout au long du chemin… le genre de détail qui doit être vrai car personne ne se serait donné la peine de l'inventer.

À la surprise de Kalidasa, son père donna l'ordre de le conduire au grand lac artificiel qui irriguait le royaume central, et dont la réalisation avait occupé la plus grande partie de son règne. Il marcha le long du bord de l'énorme digue et considéra sa propre statue, deux fois grandeur nature, dont le regard était dirigé loin par-dessus l'eau.

— Adieu, vieil ami, dit-il, s'adressant à la haute image de pierre qui symbolisait sa puissance et sa gloire perdues, et qui tenait à jamais dans ses mains la carte de la mer intérieure. Préserve mon héritage.

Puis, étroitement surveillé par Kalidasa et ses gardes, il descendit les marches du déversoir, ne s'arrêtant même pas au bord du lac. Lorsqu'il fut dans l'eau jusqu'à la taille, il en prit un peu dans ses mains et la jeta sur sa tête, puis il se tourna vers Kalidasa avec un orgueil triomphant.

— *Voilà,* mon fils, s'écria-t-il avec un large geste vers l'immense étendue d'eau pure et fécondatrice. Voilà… c'est *là* toute ma richesse !

— Tuez-le ! hurla Kalidasa, fou de rage et de désappointement.

Et les soldats obéirent.

Ainsi Kalidasa devint le maître de Taprobane mais à un prix que peu d'hommes voudraient payer. Car, comme le rapportent les Chroniques, il vécut toujours « dans la crainte de l'autre monde, et de son frère ». Tôt ou tard, Malgara reviendrait pour reconquérir son trône légitime.

Pendant quelques années, comme la longue suite de rois qui l'avait précédé, Kalidasa tint sa cour à Ranapura. Puis, pour des raisons sur lesquelles l'histoire reste muette, il abandonna la capitale royale pour le monolithe rocheux, isolé, du Yakkagala, à quarante kilomètres de distance dans la jungle. Certains arguèrent qu'il recherchait une forteresse imprenable, où il serait à l'abri de la vengeance de son frère. Pourtant, à la fin, il dédaigna sa protection… et si ce n'était qu'une citadelle, pourquoi le Yakkagala fut-il entouré d'immenses jardins de plaisir dont la construction dut demander autant de travail que les murs et les fossés eux-mêmes ? Par-dessus tout, *pourquoi les fresques ?*

Tandis que le narrateur posait cette question, la face ouest entière du Rocher surgit hors de l'obscurité – pas telle qu'elle était à présent mais comme elle avait dû être voilà deux mille ans. Une bande, qui débutait à cent mètres du sol et courait sur toute la largeur du Rocher, avait été aplanie et recouverte de plâtre, sur lequel étaient peints les portraits de dizaines de femmes ravissantes, en buste – grandeur nature. Certaines étaient de profil, d'autres de face et toutes suivaient le même modèle de base.

La peau ocrée, les seins voluptueux, elles n'étaient vêtues que de bijoux ou des voiles les plus transparents. Certaines avaient des coiffures hautes et compliquées ; d'autres, apparemment, des couronnes. Beaucoup portaient des corbeilles de fleurs, ou tenaient une seule fleur serrée délicatement entre le pouce et l'index. Quoique la moitié à peu près eussent la peau plus sombre que leurs compagnes et parussent être des servantes, elles n'étaient pas moins coiffées avec art et parées de bijoux.

> « Autrefois, il y avait plus de deux cents de ces portraits, mais les pluies et les vents des siècles les ont tous détruits, sauf vingt qui se trouvaient protégés par une corniche du Rocher en surplomb…»

L'image grossit en se rapprochant ; une à une, les dernières survivantes du rêve de Kalidasa sortirent de l'ombre, sur la musique rebattue et cependant singulièrement appropriée de la *Danse d'Anitra*. Dégradées comme elles l'étaient par les intempéries, le délabrement et même les vandales, elles n'avaient rien perdu de leur beauté au cours des âges. Les couleurs étaient encore fraîches, nullement ternies par la lumière de plus d'un million de soleils couchants. Déesses ou femmes, elles avaient gardé vivante la légende du Rocher.

> « Personne ne sait qui elles étaient, ce qu'elles représentaient, ni *pourquoi* elles furent peintes avec tant de peine dans un endroit si inaccessible. La théorie favorite veut qu'elles soient des êtres célestes et que tous les efforts de Kalidasa ici aient été voués à la création d'un paradis sur terre, avec les déesses qui l'accompagnent. Peut-être se croyait-il lui-même un dieu-roi, comme l'avaient fait les Pharaons d'Égypte ; peut-être est-ce pourquoi il leur a emprunté l'image du Sphinx, pour garder l'entrée de son palais. »

La scène changea maintenant pour une vue éloignée du Rocher qu'on voyait se refléter dans le petit lac à son pied. L'eau trembla, les contours du Yakkagala ondoyèrent et semblèrent se dissoudre.

Lorsqu'ils se reformèrent, le Rocher était couronné de murs, de remparts, et de hautes tours accrochés à toute sa partie supérieure. Il était impossible de les voir nettement, ils restaient cruellement flous, comme les images d'un rêve. Nul ne saurait jamais l'aspect que le palais aérien de Kalidasa avait réellement eu, avant qu'il fût détruit par ceux qui voulaient faire complètement disparaître même son nom.

« Et il vécut là, durant près de vingt ans, attendant le destin qui, il le savait, adviendrait. Ses espions devaient lui avoir dit qu'avec l'aide des rois du sud de l'Hindoustan, Malgara rassemblait patiemment ses armées.

» Et enfin Malgara vint. Du sommet du Rocher, Kalidasa vit les envahisseurs arriver du nord. Peut-être croyait-il sa forteresse imprenable mais il n'en fit pas l'épreuve. Car il quitta la sécurité de sa grande citadelle et en sortit à cheval pour aller à la rencontre de son frère, dans le terrain neutre entre les deux armées. On donnerait beaucoup pour savoir quelles paroles ils prononcèrent, dans cette dernière entrevue. Certains disent qu'ils s'embrassèrent avant de se séparer ; c'est peut-être vrai.

» Puis leurs armées s'affrontèrent comme les vagues de la mer. Kalidasa se battait sur son propre territoire, à la tête d'hommes qui connaissaient le pays, et il sembla, d'abord, que la victoire serait à lui. Mais il se produisit un autre de ces accidents qui déterminent le sort des nations.

» Le grand éléphant de guerre de Kalidasa, caparaçonné de la bannière royale, se détourna de son chemin pour éviter un morceau de terrain marécageux. Les défenseurs crurent que le roi battait en retraite. Leur moral se brisa ; ils s'éparpillèrent, relatent les Chroniques, comme la balle du blé secoué dans un van.

» Kalidasa fut retrouvé sur le champ de bataille, mort de sa propre main. Malgara devint roi. Et le Yakkagala fut abandonné à la jungle, pour ne pas être redécouvert avant dix-sept cents ans. »

5
À travers le télescope

« Mon vice secret », ainsi l'appelait Rajasinghe, avec un amusement forcé mais aussi avec regret. Des années s'étaient écoulées depuis qu'il était monté sur le sommet du Yakkagala et bien qu'il pût s'y fendre par la voie des airs chaque fois qu'il le désirait, cela ne donnait pas la même sensation de contentement. Le faire de la manière facile négligeait les détails architecturaux les plus fascinants de l'ascension ; nul ne pouvait espérer comprendre la pensée de Kalidasa sans suivre ses traces tout au long du chemin depuis les Jardins de Plaisir jusqu'au palais aérien.

Cependant, il existait un moyen qui pouvait donner à un homme vieillissant une satisfaction considérable. Voilà des années, il avait acheté un télescope compact et puissant de vingt centimètres ; à travers cet instrument, il pouvait parcourir toute la paroi ouest du Rocher, retraçant le chemin qu'il avait suivi jusqu'au sommet tant de fois dans le passé. Lorsqu'il regardait dans le binoculaire, il pouvait facilement s'imaginer suspendu dans l'air, assez près de la paroi abrupte de granit pour tendre la main et la toucher.

À la fin de l'après-midi, quand les rayons du soleil couchant passaient sous la corniche rocheuse qui les protégeait, Rajasinghe faisait une visite aux fresques et rendait hommage aux dames de la cour. Bien qu'il les aimât toutes, il avait ses favorites ; parfois il leur parlait silencieusement, se servant des mots et des phrases les plus archaïques qu'il connût – d'ailleurs tout à fait conscient que son taprobani le plus ancien se situait mille ans dans *leur* futur.

Cela l'amusait aussi d'observer les vivants et d'étudier leurs réactions tandis qu'ils escaladaient péniblement le Rocher, prenaient des photos les uns des autres sur le sommet ou admiraient les fresques. Ils ne pouvaient avoir aucune idée qu'ils étaient accompagnés par un spectateur invisible – et envieux – se déplaçant sans effort à côté d'eux comme un fantôme muet, et si près qu'il pouvait voir toutes leurs expressions et tous les détails de leur habillement. Car telle était la puissance du télescope que Rajasinghe aurait pu lire sur leurs lèvres pour écouter la conversation des touristes.

Si c'était du voyeurisme, il était assez innocent – et son petit « vice » n'était guère un secret, car il prenait plaisir à le partager avec ses visiteurs. Le télescope fournissait l'une des meilleures introductions au Yakkagala et il servait souvent à d'autres fins utiles. Rajasinghe avait plusieurs fois alerté les gardes de tentatives de chasse aux souvenirs, et plus d'un touriste étonné avait été pris en train de

graver ses initiales sur la paroi du Rocher.

Rajasinghe utilisait rarement le télescope le matin, car le soleil était alors du côté opposé du Yakkagala et on ne pouvait pas voir grand-chose sur sa face ouest dans l'ombre. Et autant qu'il pût s'en souvenir, il ne l'avait *jamais* utilisé si tôt après l'aube, alors qu'il savourait encore la délicieuse coutume locale du « thé au lit » introduite par les planteurs européens trois siècles plus tôt. Pourtant à ce moment, alors qu'il regardait par la large baie qui lui offrait une vue presque totale du Yakkagala, il fut surpris de voir une petite silhouette qui se déplaçait sur la crête du Rocher, et se découpait en partie sur le ciel. Les visiteurs ne grimpaient jamais de si bon matin au sommet – les gardes n'ouvriraient même pas l'ascenseur qui montait aux fresques, avant au moins une heure. Rajasinghe se demanda vaguement qui cet oiseau matinal pouvait être.

Il roula hors du lit, enfila son sarong de *batik* aux vives couleurs sur son corps nu, sortit ainsi sur la véranda et de là gagna la solide colonne de béton qui soutenait le télescope. Notant, pour la cinquantième fois environ, qu'il devait vraiment se procurer une housse de protection neuve pour l'instrument, il braqua le tube court sur le Rocher.

« J'aurais dû le deviner ! » se dit-il, avec un plaisir considérable, quand il passa au plus fort grossissement. Ainsi donc le spectacle du soir précédent avait impressionné Morgan, comme il devait le faire. L'ingénieur était allé voir par lui-même, dans le peu de temps dont il disposait, comment les architectes de Kalidasa avaient répondu au défi qui leur était porté.

Alors Rajasinghe remarqua quelque chose de tout à fait inquiétant : Morgan marchait d'un pas rapide en suivant l'extrême bord du plateau, à quelques centimètres seulement de l'à-pic dont peu de touristes osaient approcher. Il n'y en avait pas beaucoup qui avaient le courage de s'asseoir dans le Trône même de l'Éléphant, avec leurs jambes pendantes au-dessus de l'abîme ; cependant l'ingénieur était maintenant bel et bien à genoux tout près, ne se tenant à la pierre sculptée que d'un bras négligent – et il se penchait loin dans le vide en examinant la paroi rocheuse au-dessous de lui. Rajasinghe, qui n'avait jamais été très heureux même sur des hauteurs aussi familières que celles du Yakkagala, pouvait à peine supporter de regarder.

Au bout de quelques minutes d'observation incrédule, il décida que Morgan devait être l'une de ces rares personnes qui sont totalement insensibles au vertige. La mémoire de Rajasinghe, qui était encore excellente mais se complaisait à lui jouer des tours, tentait d'attirer son attention sur quelque chose. N'y avait-il pas eu autrefois un Français qui avait traversé les chutes du Niagara sur la corde raide et s'était même arrêté au milieu pour se faire cuire un repas ? Si les

témoignages probants n'avaient pas été aussi écrasants, Rajasinghe n'aurait jamais cru une telle histoire.

Et il y avait autre chose qui serait pertinent ici – un incident qui concernait Morgan lui-même. Que pouvait-il être ? Morgan… Morgan… il n'avait virtuellement rien su de lui jusque voilà une semaine…

Oui, c'était *cela.* Une brève controverse qui avait amusé les media d'actualité pendant un jour ou deux, et qui devait avoir été la première fois où il avait jamais entendu le nom de Morgan.

L'ingénieur en chef du projet du pont de Gibraltar avait annoncé une innovation sensationnelle. Comme tous les véhicules seraient en guidage automatique, il n'y avait absolument aucune raison d'avoir des parapets ou des rails de sécurité au bord du tablier, les éliminer économiserait des milliers de tonnes. Bien entendu, tout le monde pensa que c'était là une idée parfaitement horrible ; que se passerait-il, demandait le public, si le guidage d'une voiture avait une panne et que le véhicule se dirige vers le bord ? L'ingénieur en chef ne manquait pas de réponses ; malheureusement, il en avait plutôt trop.

Si le guidage avait une panne, alors, comme tout le monde le savait, les freins se serreraient automatiquement, et le véhicule s'arrêterait en moins de cent mètres. Ce n'était que dans les voies les plus extérieures qu'il y avait quelque possibilité qu'une voiture pût passer par-dessus le bord ; et cela exigerait une panne totale du système de guidage, des senseurs *et* des freins, ce qui ne pourrait se produire même pas une fois en vingt ans.

Jusque-là, ça allait bien. Mais l'ingénieur en chef ajoutait une remarque discordante. Peut-être ne la destinait-il pas à être publiée, peut-être plaisantait-il à demi. Mais il poursuivait en disant que si un tel accident survenait, plus vite la voiture passerait par-dessus le bord sans endommager son beau pont, plus il en serait content.

Inutile de le dire, le Pont fut finalement construit avec des câbles déflecteurs au long des voies extérieures, et, pour autant que Rajasinghe le sût, personne n'avait encore fait le grand plongeon dans la Méditerranée. Morgan, cependant, paraissait suicidairement déterminé à se sacrifier à la pesanteur ici sur le Yakkagala, autrement il était difficile d'expliquer son comportement.

À présent, que faisait-il ? Il était à genoux, à côté du Trône de l'Éléphant et tenait une petite boîte rectangulaire à peu près de la forme et de la dimension d'un livre de l'ancien temps. Rajasinghe ne pouvait en saisir que de brèves visions, et la manière dont l'ingénieur l'utilisait ne paraissait avoir aucun sens. Peut-être était-ce une sorte d'instrument d'analyse, quoiqu'il ne vît pas pourquoi Morgan serait intéressé par la composition du Yakkagala.

Projetait-il de bâtir quelque chose là ? Ce ne serait pas autorisé,

bien sûr, et Rajasinghe ne pouvait imaginer aucune attirance concevable pour un tel site ; les rois mégalomanes étaient heureusement rares maintenant. En tout cas, il était absolument certain, d'après les réactions de l'ingénieur, le soir précédent, que Morgan n'avait jamais entendu parler du Yakkagala avant de venir à Taprobane.

Et alors Rajasinghe, qui s'était toujours enorgueilli de sa maîtrise de soi, même dans les circonstances les plus dramatiques et les plus inattendues, poussa un cri d'horreur involontaire. Avec désinvolture, Vannevar Morgan avait fait un pas en arrière dans le vide, au delà du bord de l'escarpement.

6
L'artiste

— Amenez-moi le Persan, dit Kalidasa, dès qu'il eut retrouvé son souffle.

La montée depuis les fresques pour revenir au Trône de l'Éléphant n'était pas difficile et se faisait en parfaite sécurité maintenant que les escaliers taillés dans la paroi rocheuse abrupte avaient été enfermés entre des murs. Mais elle était fatigante ; combien d'années encore, se demandait Kalidasa, pourrait-il faire ce parcours sans aide ? Bien que des esclaves puissent le porter, cela n'allait pas avec la dignité d'un roi. Et il était intolérable que d'autres yeux que les siens puissent contempler les cent déesses et leurs cent suivantes tout aussi belles, qui composaient sa cour céleste.

Dorénavant, il y aurait toujours, nuit et jour, un garde posté à l'entrée des escaliers – le seul chemin pour descendre du palais au paradis personnel que Kalidasa avait créé. Au bout de dix ans de dur labeur, son rêve était maintenant réalisé. Quoique les moines jaloux sur leur sommet de montagne puissent prétendre à l'encontre, il était enfin un dieu.

En dépit de ses années passées sous le soleil de Taprobane, Firdaz avait toujours la peau aussi claire qu'un Romain ; aujourd'hui, alors qu'il s'inclinait devant le roi, il avait l'air encore plus pâle, et mal à l'aise. Kalidasa le considéra pensivement, puis eut l'un de ses rares sourires d'approbation.

— Vous avez bien travaillé, Persan, dit-il. Existe-t-il un artiste au monde qui pourrait faire mieux ?

L'orgueil lutta visiblement avec la prudence avant que Firdaz émît une réponse hésitante.

— Aucun que je connaisse, Majesté.

— Et vous ai-je bien payé ?

— Je suis tout à fait satisfait.

Cette réponse, se dit Kalidasa, n'était guère exacte ; il y avait eu des réclamations continuelles pour avoir plus d'argent, plus d'ouvriers, des matériaux coûteux qui ne pouvaient être obtenus que de pays lointains. Mais on ne pouvait s'attendre à ce que les artistes comprennent les problèmes économiques ni sachent comment le trésor royal avait été épuisé par le coût effroyable du palais et de son environnement.

— Et maintenant que votre travail ici est terminé, que souhaitez-vous ?

— J'aimerais avoir la permission de Votre Majesté pour retourner

à Ispahan, afin que je puisse revoir ma famille.

C'était la réponse que Kalidasa avait attendue et il regrettait sincèrement la décision qu'il allait devoir prendre, mais il se trouvait beaucoup trop d'autres souverains sur la longue route de la Perse qui ne laisseraient pas le maître-artiste du Yakkagala glisser entre leurs doigts avides. Et les déesses peintes sur la paroi occidentale devaient rester à jamais sans rivales.

— Il y a un problème, dit-il nettement.

Firdaz devint encore plus pâle et ses épaules s'affaissèrent à ces paroles. Un roi n'avait pas à expliquer quoi que ce soit, mais, là, c'était un artiste qui s'adressait à un autre artiste.

— Vous m'avez aidé à devenir un dieu. Cette nouvelle a déjà atteint de nombreux pays. Si vous quittez ma protection, d'autres vous demanderont la même chose.

Durant un moment, l'artiste resta silencieux ; seul s'entendait le gémissement du vent, qui cessait rarement de se plaindre lorsqu'il rencontrait cet obstacle inattendu sur son chemin. Puis Firdaz dit :

— M'est-il donc interdit de partir ?

— Vous pouvez partir avec assez de richesses pour le reste de votre vie. Mais seulement à la condition que vous ne travailliez jamais pour aucun autre prince.

— Je suis tout prêt à faire cette promesse, répondit Firdaz avec une hâte presque inconvenante.

Avec tristesse, Kalidasa secoua la tête.

— J'ai appris à ne pas me fier aux paroles des artistes. Spécialement quand ils ne sont plus sous mon pouvoir. Il me faudra donc faire respecter cette promesse.

À la grande surprise de Kalidasa, Firdaz n'avait plus l'air aussi incertain, c'était presque comme s'il avait pris une grande décision et se sentait finalement l'esprit à l'aise.

— Je comprends, dit-il en se dressant de toute sa taille.

Puis, délibérément, il tourna le dos au roi, comme si son royal maître n'existait plus et il regarda tout droit dans le Soleil flamboyant.

Le Soleil, Kalidasa le savait, était le dieu des Persans, et les mots que Firdaz murmurait devaient être une prière dans sa langue. On pouvait adorer de plus mauvais dieux et l'artiste avait son regard fixé sur ce disque éblouissant, comme s'il savait que c'était la dernière chose qu'il verrait jamais…

— Retenez-le ! s'écria le roi.

Les gardes se précipitèrent en avant, mais trop tard. Aussi aveuglé qu'il devait l'être à présent, Firdaz agit avec précision. En trois pas, il atteignit le parapet et sauta par-dessus. Il ne poussa pas un cri dans sa longue chute jusqu'aux jardins qu'il avait dessinés au cours de tant d'années : il n'y eut même pas un écho lorsque l'architecte du

Yakkagala atteignit les fondations de son chef-d'œuvre.

Kalidasa en fut affligé durant de longs jours, mais son chagrin se tourna en rage quand la dernière lettre du Persan, à Ispahan, fut interceptée. Quelqu'un avait prévenu Firdaz qu'il aurait les yeux crevés quand son travail serait achevé, et c'était un odieux mensonge. Il ne découvrit jamais la source de cette rumeur, bien que bon nombre d'hommes moururent lentement avant d'avoir prouvé leur innocence. Cela l'attristait que le Persan ait cru un pareil mensonge ; sûrement il aurait dû savoir qu'un autre artiste ne l'aurait jamais privé du don de la vue.

Car Kalidasa n'était pas un homme cruel, ni un ingrat. Il aurait couvert Firdaz d'or – ou au moins d'argent – et mis en route, accompagné de serviteurs qui prendraient soin de lui pour le restant de sa vie. Il n'aurait jamais plus eu besoin de se servir de ses mains et, au bout d'un certain temps, elles ne lui auraient même plus manqué.

7
Le palais du dieu-roi

Vannevar Morgan n'avait pas bien dormi, et c'était très anormal. Il avait toujours tiré orgueil de sa sûreté de lui-même et de sa connaissance intime de ses propres motivations et émotions. S'il ne pouvait pas dormir, il voulait savoir pourquoi.

Lentement, tout en regardant la première lueur annonciatrice de l'aube sur le plafond de sa chambre d'hôtel et en écoutant les cris argentins des oiseaux, il entreprit de mettre en ordre ses idées. Il ne serait jamais devenu l'un des premiers ingénieurs de la Compagnie Terrienne de Construction s'il n'avait pas organisé sa vie pour éviter des surprises. Bien qu'aucun homme ne fût à l'abri des accidents du hasard et du destin, il avait pris toutes les mesures raisonnables pour assurer sa carrière – et par-dessus tout, sa réputation. Son avenir était garanti aussi bien qu'il avait pu le faire ; même s'il mourait subitement, les programmes enregistrés dans son ordinateur protégeraient les rêves qu'il chérissait, au delà de la tombe.

Jusqu'à hier, il n'avait jamais entendu parler du Yakkagala ; en fait, jusque voilà quelques semaines, il n'avait même qu'une vague connaissance de Taprobane elle-même, jusqu'à ce que la logique de sa recherche le menât inexorablement vers cette île. Il aurait déjà dû en être parti alors qu'en réalité, sa mission n'avait pas même commencé. Il ne regrettait pas ce léger décalage dans son programme ; ce qui le perturbait, c'était l'impression qu'il était le jeu de forces au delà de sa compréhension. Pourtant cette sensation de crainte mystérieuse avait une résonance familière. Il l'avait ressentie auparavant lorsque, étant enfant, il avait fait voler son cerf-volant perdu dans le parc Kiribilli, près des monolithes de granit qui avaient autrefois été les piles du pont, depuis longtemps démoli, du port de Sydney.

Ces deux masses énormes avaient dominé son enfance et gouverné sa destinée. Peut-être, de toute façon, aurait-il été ingénieur, mais l'accident de son lieu de naissance avait décidé qu'il serait un constructeur de ponts. Et ainsi donc il avait été le premier homme à passer du Maroc en Espagne, par-dessus les flots en courroux de la Méditerranée à trois mille mètres au-dessous de lui, sans qu'il eût jamais rêvé, dans cet instant de triomphe, au défi bien plus formidable qui l'attendait encore.

S'il réussissait dans la tâche qu'il affrontait, il serait fameux pour des siècles à venir. Déjà, son esprit, ses forces et sa volonté étaient sollicités à l'extrême ; il n'avait pas de temps pour des distractions futiles. Pourtant, il s'était retrouvé fasciné par les réalisations d'un

ingénieur-architecte mort depuis deux mille ans, qui appartenait à une civilisation totalement étrangère. Et il y avait le mystère Kalidasa lui-même : quel avait été son but en construisant le Yakkagala ? Le roi pouvait avoir été un monstre mais il y avait quelque chose dans son personnage qui faisait résonner une corde secrète dans les profondeurs du cœur de Morgan.

Le soleil se lèverait dans une trentaine de minutes ; il restait encore deux heures avant son petit déjeuner avec l'ambassadeur Rajasinghe. Ce serait assez… et il pourrait ne pas avoir une autre occasion.

Morgan n'avait jamais été homme à perdre du temps. Il enfila pantalon et chandail en moins d'une minute, mais la vérification soigneuse de ses chaussures prit considérablement plus longtemps. Quoiqu'il n'eût pas fait d'ascension sérieuse depuis des années, il emportait toujours une paire de chaussures à la fois solides et légères ; dans sa profession, il les trouvait souvent indispensables. Il avait déjà refermé la porte de sa chambre quand une pensée lui vint soudain après coup. Un instant, il resta hésitant dans le couloir ; puis il sourit et haussa les épaules. Cela ne ferait pas de mal et on ne savait jamais…

Une fois revenu dans sa chambre, Morgan ouvrit sa valise et en sortit une petite boîte plate, à peu près de la dimension et de la forme d'une calculatrice de poche. Il vérifia la charge de la batterie et le fonctionnement en manuel, puis l'accrocha à la boucle d'acier de sa solide ceinture synthétique. À présent, il était prêt à pénétrer dans le royaume hanté de Kalidasa et affronter les démons quels qu'ils fussent.

Le soleil se leva, répandant une chaleur bienvenue sur son dos, alors que Morgan franchissait la brèche dans les remparts massifs qui formaient les défenses extérieures de la forteresse. Devant lui, enjambées par un pont étroit de pierre, se trouvaient les eaux tranquilles du grand fossé, qui s'étendait en une ligne parfaitement droite sur un demi-kilomètre de chaque côté. Une petite escadrille de cygnes se dirigea, pleine d'espoir, vers lui, parmi les lis d'eau, puis se dispersa, les plumes hérissées, lorsqu'il fut clair qu'il n'avait pas de nourriture à leur offrir. À l'autre bout du pont, il atteignit un second mur moins haut et grimpa le petit escalier qui y était taillé ; et, devant lui, s'étalèrent les Jardins de Plaisir avec la paroi abrupte du Rocher se dressant au delà d'eux.

Les fontaines jaillissaient et retombaient, comme si elles respiraient doucement à l'unisson. Aucun autre être humain n'était en vue, il avait toute l'étendue du Yakkagala pour lui. La citadelle pouvait difficilement avoir été plus solitaire même durant les sept cents ans où la jungle l'avait envahie, entre la mort de Kalidasa et sa redécouverte par des archéologues du XIXe siècle.

Morgan longea la file des fontaines, sentant l'eau pulvérisée de leurs jets venir lui mouiller la peau. Il s'arrêta une fois pour admirer les canaux de pierre magnifiquement sculptée – manifestement d'origine – où s'écoulait leur trop-plein. Il se demanda comment les ingénieurs hydrauliciens de l'ancien temps élevaient l'eau pour actionner les fontaines, et quelles différences de pression ils pouvaient maîtriser ; ces jets d'eau qui s'élevaient verticalement devaient avoir été vraiment étonnants pour ceux qui les virent pour la première fois.

Et maintenant, devant lui, montait un escalier abrupt de pierre, ses marches étaient si exiguës qu'elles offraient à peine la place pour les grosses chaussures de Morgan. Les gens qui ont construit ce lieu extraordinaire avaient-ils donc de si petits pieds ? se demanda-t-il. Ou était-ce une ruse adroite de l'architecte pour décourager des visiteurs malintentionnés ? Il serait certainement difficile à des soldats de monter à l'assaut de cette pente de soixante degrés par des marches qui semblaient avoir été faites pour des nains.

Une petite plate-forme puis un autre escalier identique et Morgan se trouva dans une longue galerie lentement ascendante taillée dans les flancs intérieurs du Rocher. Il était à présent à plus de cinquante mètres au-dessus de la plaine environnante, mais la vue était complètement bouchée par un haut mur revêtu d'une couche lisse de plâtre jaune. Le Rocher au-dessus de lui surplombait tellement qu'il aurait presque pu être en train de marcher dans un tunnel, car seule une étroite bande de ciel était visible en haut.

Le plâtre du mur paraissait complètement neuf, intact ; il était quasi impossible de croire que les maçons avaient quitté leur travail depuis deux mille ans. Çà et là, cependant, la surface luisante, lisse comme un miroir, était marquée d'inscriptions griffonnées par des visiteurs désireux, comme d'habitude, de passer à la postérité. Très peu de ces inscriptions étaient écrites dans des alphabets que Morgan pouvait reconnaître et la dernière date qu'il remarqua était de 1931 ; par la suite, le Département d'Archéologie était intervenu pour empêcher ce genre de vandalisme. La plupart des *graffiti* étaient en taprobani aux courbes élégantes ; Morgan constata d'après ses souvenirs du spectacle de la nuit précédente que beaucoup étaient des poèmes datant du IIe ou IIIe siècle. Pendant quelque temps, après la mort de Kalidasa, le Yakkagala avait connu sa première brève période comme attraction pour touristes grâce aux légendes du roi maudit qui persistaient encore.

À mi-chemin dans la galerie de pierre, Morgan arriva à la porte, pour le moment fermée, du petit ascenseur qui conduisait aux fresques, à vingt mètres directement au-dessus. Il pencha la tête en arrière tant qu'il put pour les voir, mais elles étaient masquées par la plate-forme de la cage d'observation pour les visiteurs, accrochée

comme un nid d'aigle métallique à la paroi inclinée en avant du Rocher. Certains touristes, lui avait dit Rajasinghe, jetaient un regard sur l'emplacement vertigineux des fresques et décidaient de se contenter de photographies.

À présent, pour la première fois, Morgan pouvait apprécier l'un des principaux mystères du Yakkagala. Ce n'était pas comment les fresques avaient été peintes – un échafaudage de bambou aurait pu régler le problème – mais *pourquoi*. Une fois qu'elles avaient été peintes, personne ne pouvait jamais les avoir vues convenablement ; de la galerie qui était en dessous, elles étaient désespérément raccourcies – et du pied du Rocher, elles ne pouvaient être que de minuscules taches de couleur méconnaissables. Peut-être, ainsi que certains l'avaient suggéré, n'avaient-elles qu'une signification purement religieuse ou magique – comme ces peintures de l'âge de pierre trouvées dans les profondeurs de cavernes presque inaccessibles.

Les fresques devraient attendre jusqu'à ce que le gardien arrive et ouvre l'ascenseur. Il y avait beaucoup d'autres choses à voir ; il n'était encore qu'au tiers du chemin du sommet, et la galerie continuait de monter doucement au flanc du Rocher.

Le haut mur plâtré de jaune fit place à un parapet bas et Morgan put de nouveau voir les campagnes environnantes. Au-dessous de lui se déployait toute l'étendue des Jardins de Plaisir et, pour la première fois, il pouvait en mesurer non seulement l'énorme échelle (Versailles était-il plus grand ?) mais aussi leur subtil aménagement et la manière dont le fossé et les remparts extérieurs les protégeaient de la forêt qui était au delà.

Personne ne savait quels arbres, arbustes et fleurs étaient plantés là du temps de Kalidasa, mais le réseau des lacs artificiels, des canaux, des allées et des fontaines était toujours exactement tel qu'il l'avait laissé. Et en regardant ces jeux d'eau dansants, Morgan se remémora soudain une citation dans le commentaire de la nuit précédente.

> « De Taprobane au Paradis, il y a quarante lieues, et là peut s'entendre le murmure des Fontaines du Paradis. »

Il savoura la phrase dans son esprit ; les *Fontaines du Paradis*. Kalidasa avait-il tenté de créer, ici sur Terre, un jardin digne des dieux afin de justifier sa prétention à la divinité ? S'il en était ainsi, pas étonnant que les prêtres l'aient accusé de blasphème, et jeté une malédiction sur toute son œuvre.

Enfin la longue galerie, qui avait contourné la face occidentale du Rocher tout entière, aboutit à un autre escalier escarpé – quoique, cette fois, les marches en fussent d'une dimension plus généreuse. Mais le palais était encore loin au-dessus, car l'escalier conduisait à un

large plateau, manifestement artificiel. C'était là tout ce qui restait du gigantesque monstre léonin qui avait autrefois dominé le paysage, et frappé de terreur le cœur de tous ceux qui le regardaient. Car les pattes de la bête colossale, prête à bondir, dépassaient la paroi du rocher ; et ses seules griffes avaient la moitié de la hauteur d'un homme.

Rien d'autre n'en subsistait, sauf encore un autre escalier de granit montant à travers les tas de moellons qui devaient avoir autrefois constitué la tête de l'animal. Même en ruine, l'idée était impressionnante : quiconque osait approcher l'ultime citadelle du roi devait d'abord passer entre des mâchoires béantes.

L'ascension finale de la paroi à pic – en fait, légèrement en surplomb – se faisait par une série d'échelles de fer, avec des garde-fous pour rassurer les grimpeurs nerveux. Mais là, le réel danger, Morgan en avait été averti, n'était pas le vertige. Des essaims de frelons normalement placides occupaient de petites anfractuosités dans le roc, et des visiteurs qui faisaient trop de bruit les avaient parfois dérangés avec des conséquences mortelles.

Voilà deux mille ans, cette paroi nord du Yakkagala avait été couverte de murs et de remparts afin de fournir un arrière-plan convenable au sphinx taprobanien et, derrière ces murs, devaient avoir existé des escaliers qui fournissaient un accès aisé au sommet. À présent, le temps, les intempéries et la main vengeresse de l'homme avaient tout détruit. Il ne restait que la roche nue, sillonnée de myriades d'entailles horizontales et d'étroites corniches qui avaient, autrefois, supporté les fondations de constructions disparues.

Brusquement, l'ascension fut terminée ; Morgan se trouva debout sur une petite île qui flottait à deux cents mètres au-dessus d'un paysage d'arbres et de champs, plat dans toutes les directions, sauf vers le sud où les montagnes centrales rompaient l'horizon. Il était complètement isolé du reste du monde et, cependant, se sentait maître de tout ce qu'il contemplait ; jamais depuis qu'il s'était trouvé dans les nuages, entre l'Europe et l'Afrique, il n'avait éprouvé un tel moment d'extase aérienne. C'était bien là, en vérité, la résidence d'un dieu-roi, et les ruines de son palais l'entouraient.

Un étonnant dédale de murs écroulés – aucun plus haut que la ceinture –, de tas de briques rongées par les intempéries et de chemins, pavés de granit, couvrait la surface entière du plateau jusqu'au bord même de l'escarpement ; Morgan pouvait également voir une grande citerne creusée profondément dans le roc massif – probablement une réserve d'eau. Tant que des approvisionnements étaient disponibles, une poignée d'hommes déterminés pouvaient tenir cette position indéfiniment ; mais si le Yakkagala avait effectivement été construit comme forteresse, ses défenses n'avaient jamais été mises

à l'épreuve. La fatidique dernière rencontre de Kalidasa avec son frère avait eu lieu loin au delà des remparts extérieurs.

Oubliant presque l'heure, Morgan erra parmi les fondations du palais qui avait jadis couronné le Rocher. Il essaya de pénétrer la pensée de l'architecte, d'après ce qu'il pouvait voir subsistant encore de son œuvre : pourquoi y avait-il un chemin, *ici ?*… cet escalier tronqué menait-il à un étage supérieur ?… si ce renfoncement en forme de sarcophage dans la pierre était une baignoire, comment l'eau y était-elle amenée et comment se vidait-elle ? Ses recherches étaient si fascinantes qu'il en négligeait tout à fait la chaleur croissante du soleil, tombant d'un ciel sans nuages.

Loin en bas, le paysage vert émeraude s'animait. Comme des scarabées aux vives couleurs, une file de petits tracteurs-robots se dirigeait vers les rizières. Aussi improbable que cela parût, un éléphant secourable poussait un bus renversé pour le remettre sur la route que celui-ci avait de toute évidence quittée alors qu'il prenait un virage à trop grande vitesse. Morgan pouvait même entendre la voix perçante du cornac, perché juste derrière les grandes oreilles de l'animal. Et un flot de touristes se répandait comme des fourmis militaires à travers les Jardins de Plaisir, venant de la direction générale de l'hôtel Yakkagala. Il ne jouirait plus bien longtemps de sa solitude.

Toutefois, il avait virtuellement terminé son exploration des ruines, quoique, bien sûr, on aurait pu passer une vie entière à les étudier en détail. Il fut heureux de se reposer un moment, assis sur un banc de granit, magnifiquement sculpté, au bord même de l'à-pic de deux cents mètres, dominant tout le panorama vers le sud.

Morgan laissa ses yeux scruter la lointaine chaîne de montagnes encore à demi cachée par une brume bleue que le soleil matinal n'avait pas encore dispersée. En l'examinant distraitement, il s'aperçut soudain que ce qu'il avait pris comme faisant partie du fond de nuages n'était rien de tel. Ce cône nébuleux n'était pas une éphémère construction due au vent et aux nuages ; on ne pouvait se tromper à sa parfaite symétrie, se dressant au-dessus des autres sommets plus bas.

Un instant, le choc de cette découverte ne laissa dans son esprit que l'émerveillement – ainsi qu'une impression quasi superstitieuse. Il n'avait jamais imaginé qu'on pût voir la Montagne Sacrée du Yakkagala. Pourtant, elle était bien là, émergeant lentement de l'ombre de la nuit, prête à affronter un nouveau jour et, s'il réussissait, un nouvel avenir.

Il en connaissait toutes les dimensions, toute la géologie, il l'avait cartographiée à l'aide de photos stéréoscopiques et explorée en détail du haut de satellites d'observation. Mais la voir pour la première fois, de ses propres yeux, rendait soudain réel tout ce qui jusque-là n'avait

été que théorie. Et parfois même pas cela ; plus d'une fois, dans les heures grises d'avant l'aube, Morgan s'était éveillé de cauchemars dans lesquels son projet était apparu comme une chimère absurde, qui, loin de lui apporter la gloire, ferait de lui la risée du monde. Certains de ses pairs avaient naguère qualifié le Pont de « Folie Morgan » ; comment qualifieraient-ils son rêve ?

Mais les obstacles créés par des hommes ne l'avaient jamais arrêté auparavant. La nature était son véritable adversaire, l'ennemi amical qui ne trichait jamais et jouait toujours honnêtement, quoiqu'elle ne manquât jamais non plus de prendre avantage de la plus petite négligence ou omission. Et toutes les forces de la nature se résumaient à présent pour lui en ce cône bleu lointain qu'il connaissait si bien, mais qu'il lui restait pourtant encore à fouler sous ses pieds.

Comme Kalidasa l'avait fait si souvent de cet endroit même, Morgan restait le regard fixé par-dessus la plaine verte et fertile, mesurant le défi et réfléchissant à la stratégie. Pour Kalidasa, Sri Kanda représentait à la fois le pouvoir des moines et la puissance des dieux, conspirant ensemble contre lui. À présent, les dieux étaient morts ; mais les moines restaient. Ils représentaient quelque chose que Morgan ne comprenait pas et qu'il traiterait donc avec un prudent respect.

Il était temps de descendre ; il ne devait pas être de nouveau en retard, spécialement de sa propre faute. Comme il se levait du banc de pierre sur lequel il était assis, une pensée qui le tracassait depuis quelques minutes devint enfin consciente. Il était étrange d'avoir placé un siège aussi orné, avec les éléphants magnifiquement sculptés qui lui servaient de supports, au bord même d'un précipice…

Morgan ne pouvait jamais résister à un défi intellectuel. Se penchant au-dessus de l'abîme, il essaya de nouveau d'accorder son esprit d'ingénieur avec celui d'un confrère mort depuis deux mille ans.

8
Malgara

Pas même ses compagnons les plus proches ne purent déchiffrer l'expression du visage du prince Malgara lorsque, pour la dernière fois, il regarda lentement le frère qui avait partagé son enfance. Le champ de bataille était maintenant silencieux ; même les cris des blessés avaient été arrêtés par une herbe calmante ou une épée encore plus efficace.

Au bout d'un long moment, le prince se tourna vers le personnage en robe jaune qui se tenait près de lui.

— *Vous* l'avez couronné, Vénérable Bodhidharma. À présent, vous pouvez lui rendre encore un service. Veillez à ce qu'il reçoive les honneurs dus à un roi.

Durant un instant, le prêtre demeura muet. Puis il répondit doucement :

— Il a détruit nos temples et dispersé les prêtres. S'il a adoré un dieu, c'était Siva.

Malgara découvrit ses dents en ce sourire féroce que le Mahanayake devait trop bien connaître dans les années qui lui restaient.

— Maître révéré, dit le prince d'une voix qui suintait le venin, il a été le premier-né de Paravana le Grand, il a siégé sur le trône de Taprobane et le mal qu'il a fait meurt avec lui. Quand son corps sera brûlé, veillez à ce que ses restes soient convenablement mis au tombeau, avant que vous osiez remettre le pied sur Sri Kanda.

Le Mahanayake Thero s'inclina, aussi peu que possible.

— Il en sera fait… selon vos désirs.

— Et il y a une autre chose, reprit Malgara, s'adressant maintenant à ses aides de camp. La renommée des fontaines de Kalidasa nous est parvenue jusqu'en Hindoustan. Nous désirons les voir une fois, avant de marcher sur Ranapura…

Au cœur des Jardins de Plaisir qui lui avaient donné tant de délices, la fumée du bûcher funéraire de Kalidasa s'éleva dans le ciel sans nuages, jetant le trouble parmi les oiseaux de proie qui s'étaient rassemblés de toutes parts. Sinistrement satisfait, quoique parfois hanté par de brusques souvenirs, Malgara contemplait le symbole de son triomphe qui montait en spirale, annonçant à tout le pays que le nouveau règne avait commencé.

Comme en continuation de leur ancienne rivalité, l'eau des fontaines défiait le feu, jaillissant vers le ciel avant de retomber en

fracassant la surface de leurs bassins miroitants. Puis bientôt, longtemps avant que les flammes aient terminé leur tâche, les réservoirs se mirent à se vider et les jets d'eau s'effondrèrent en ruines liquides. Avant qu'ils ne jaillissent de nouveau dans les Jardins de Kalidasa, la Rome impériale aurait disparu, les armées de l'Islam auraient traversé l'Afrique, Copernic aurait détrôné la Terre de sa place au centre de l'Univers, la Déclaration d'Indépendance des États-Unis aurait été signée et des hommes auraient marché sur la Lune…

Malgara attendit que le bûcher se fût désintégré dans une brève gerbe finale d'étincelles. Lorsque la dernière fumée s'en alla flotter contre la paroi du Yakkagala, il leva les yeux vers le palais à son sommet et le considéra longuement en silence.

— Aucun homme ne devrait défier les dieux, dit-il enfin. Qu'on le détruise !

9
Un filament

— Vous m'avez presque donné une crise cardiaque, dit Rajasinghe d'un ton accusateur, en versant le café matinal. J'ai d'abord pensé que vous aviez une sorte d'appareil antigravité – mais, même moi, je sais que c'est impossible. *Comment* avez-vous fait ?

— Toutes mes excuses, répondit Morgan avec un sourire. Si j'avais su que vous m'observiez, je vous aurais averti – bien que toute l'opération n'ait nullement été préméditée. Je n'avais que l'intention de faire l'ascension du Rocher, mais, là-haut, j'ai été intrigué par ce banc de pierre. Je me suis demandé pourquoi il était au bord de l'escarpement et je me suis mis à chercher.

— Il n'y a absolument pas de mystère. À un certain moment, il existait là un plancher, probablement en bois, qui s'avançait en dehors du sommet, avec un escalier descendant jusqu'aux fresques. On peut encore voir dans le roc les entailles où il était fixé à la paroi.

— C'est ce que j'ai découvert, dit Morgan un peu mélancolique. J'aurais pu deviner que quelqu'un aurait déjà trouvé ça.

« Depuis deux cent cinquante ans, pensa Rajasinghe. Cet Anglais, aussi fou qu'énergique, Arnold Lethbridge, le premier directeur de l'Archéologie de Taprobane. Il était descendu le long de la paroi du Rocher, exactement comme vous. Bon, pas *exactement…*»

Morgan avait à présent sorti la boîte métallique qui lui avait permis d'accomplir son exploit miraculeux. Elle n'avait de particulier que quelques boutons et une petite fenêtre d'affichage ; elle ressemblait tout à fait à un genre très simple d'appareil de communication.

— Voilà, dit-il fièrement. Puisque vous m'avez vu faire une promenade verticale d'une centaine de mètres, vous, devez avoir une très bonne idée de son fonctionnement.

— Le bon sens m'a fourni une réponse mais mon excellent télescope ne l'a pas confirmée. J'aurais pu jurer qu'il n'y avait absolument rien qui vous soutenait.

— Ce n'était pas la démonstration dont j'avais eu l'intention mais elle doit avoir produit son effet. À présent, que je vous fasse ma démonstration habituelle… Passez, s'il vous plaît, votre doigt dans cet anneau.

Rajasinghe hésita ; Morgan tenait le petit cercle de métal – d'une grandeur à peu près double de celle d'une alliance ordinaire – presque comme s'il était électrisé.

— Est-ce que cela va me donner un choc ?

— Pas un choc… mais peut-être une surprise. Essayez de me l'arracher des mains.

Plutôt avec circonspection, Rajasinghe saisit l'anneau… et le laissa presque tomber. Car il semblait vivant, il l'attirait vers Morgan… ou plutôt vers la boîte que l'ingénieur tenait à la main. Puis la boîte émit un léger bruissement et Rajasinghe sentit son doigt tiré en avant par quelque force mystérieuse. Magnétisme ? se demanda-t-il. Non, bien sûr ; aucun aimant ne pouvait agir de cette façon. Sa théorie provisoire mais improbable était correcte ; en fait, il n'y avait pas d'autre explication. Ils étaient en train de se livrer à une lutte à la corde tout à fait nette… *mais avec une corde invisible.*

Quoique Rajasinghe s'y efforçât de tous ses yeux, il ne pouvait voir aucune trace d'un fil organique ou métallique reliant l'anneau dans lequel son doigt était accroché et la boîte que Morgan manœuvrait comme un pêcheur remontant un poisson. Il tendit sa main libre pour explorer l'espace apparemment libre, mais l'ingénieur l'écarta d'un geste rapide.

— Désolé ! fit-il. Tout le monde essaie de faire cela, dès qu'on se rend compte de ce qu'il se passe. Vous pourriez vous couper très sérieusement.

— Donc, vous *avez* bien un fil invisible. Très ingénieux… mais à quoi cela sert-il, à part comme art d'agrément ?

Morgan eut un léger sourire.

— Je ne peux pas vous reprocher d'être arrivé trop vite à cette conclusion ; c'est la réaction habituelle. Mais elle est tout à fait fausse ; la raison pour laquelle vous ne pouvez pas voir ce fil vient de ce qu'il n'a que quelques microns d'épaisseur. Beaucoup plus fin qu'un fil d'araignée.

Pour une fois, se dit Rajasinghe en lui-même, une comparaison éculée était pleinement justifiée.

— C'est… incroyable. *Qu'est-ce* que c'est ?

— Le résultat d'environ deux cents ans de physique de l'état solide. Pour tout le bien que cette explication peut faire – c'est un cristal continu de diamant pseudo-unidimensionnel – quoique ce ne soit pas réellement du carbone pur. Il contient des traces de plusieurs éléments en quantité minutieusement contrôlée. Il ne peut être produit que dans les laboratoires orbitaux où il n'y a pas de pesanteur qui en gêne le processus de croissance.

— Passionnant, murmura Rajasinghe, presque pour lui-même.

Il tira à petits coups sur l'anneau accroché à son doigt, pour vérifier que sa traction était toujours là et qu'il n'avait pas des hallucinations.

— Je peux me rendre compte que cela peut avoir toutes sortes d'applications techniques. Cela ferait un magnifique fil à couper le

beurre…

Morgan se mit à rire.

— Un homme peut couper un arbre avec, en deux minutes. Mais ce filament est délicat à manier – et même dangereux. Il nous a fallu inventer des enrouleurs-dévideurs spéciaux – nous les appelons des « mini-bobineuses ». Cette boîte en est une, motorisée, destinée aux démonstrations. Son moteur peut soulever deux cents kilos et je lui trouve toujours de nouveaux usages. Le petit exploit d'aujourd'hui n'était pas le premier, en aucune façon.

Presque à regret, Rajasinghe retira son doigt de l'anneau. Celui-ci commença à tomber puis se mit à se balancer sans aucun moyen visible de suspension jusqu'à ce que Morgan appuie sur un bouton et que la mini-bobineuse l'enroule avec un léger ronronnement.

— Vous n'avez pas fait tout ce voyage, Dr Morgan, pour simplement m'impressionner avec cette dernière merveille de la science – bien que je sois *vraiment* impressionné. J'aimerais savoir ce que tout cela a à faire avec moi.

— Beaucoup de choses, monsieur l'Ambassadeur, répondit l'ingénieur soudain aussi sérieux que protocolaire. Vous êtes tout à fait dans le vrai en pensant que ce produit aura de nombreuses applications dont nous commençons seulement à entrevoir quelques-unes. Et l'une d'elles, pour le meilleur ou pour le pire, va faire de cette petite île le centre du monde. Non… pas seulement du monde. De tout le système solaire. Grâce à ce filament, Taprobane sera la plate-forme de départ vers toutes les planètes. Et un jour, peut-être… les étoiles.

10
Le pont ultime

Paul et Maxine étaient deux de ses meilleurs et plus vieux amis ; pourtant, jusqu'à ce moment, lui et elle ne s'étaient jamais rencontrés, ni, pour autant que Rajasinghe le sût, n'avaient même jamais communiqué entre eux. Il n'y avait guère de raison pour qu'ils le fassent ; personne, en dehors de Taprobane, n'avait jamais entendu parler du Pr Sarath, mais tout le système solaire aurait immédiatement reconnu Maxine Duval, à sa vue ou à sa voix.

Ses deux hôtes étaient installés dans les larges et profonds fauteuils de la bibliothèque, tandis que Rajasinghe était assis devant la console principale de la villa. Ils avaient tous le regard fixé sur un quatrième personnage, qui se tenait debout, immobile.

Trop immobile. Un visiteur venu du passé, ne connaissant rien des miracles électroniques tout à fait communs de l'époque, aurait pu décider au bout de quelques secondes qu'il regardait un mannequin de cire superbement détaillé. Cependant, un examen plus attentif lui aurait révélé deux faits déconcertants. Le « mannequin » était assez transparent pour que le contour des choses se vît nettement à travers, et ses pieds se perdaient dans le flou à quelques centimètres au-dessus du tapis.

— Connaissez-vous cet homme ? demanda Rajasinghe.

— Je ne l'ai jamais vu de ma vie, répondit instantanément Sarath. Il serait préférable qu'il soit important pour que vous m'ayez fait revenir de Maharamba. Nous étions sur le point d'ouvrir la Chambre des Reliques.

— *Moi*, j'ai dû abandonner mon trimaran alors que les régates du lac Saladin commençaient, dit Maxine Duval avec, dans sa voix fameuse de contralto, une intonation juste assez importunée pour remettre proprement à sa place n'importe qui dont la peau aurait été moins épaisse que celle du Pr Sarath. Et je le connais, bien entendu. Veut-il construire un pont entre Taprobane et l'Hindoustan ?

Rajasinghe se mit à rire :

— Non… nous avons une chaussée routière parfaitement utilisable depuis deux siècles. Je suis désolé de vous avoir obligés à venir tous les deux ici… bien que *vous,* Maxine, me l'ayez promis depuis vingt ans.

— C'est vrai, soupira-t-elle. Mais je dois passer tellement de temps au studio que j'en oublie parfois qu'il existe un monde *réel* à l'extérieur, occupé par quelque cinq mille amis qui me sont chers, et une cinquantaine de millions de connaissances intimes.

— Dans quelle catégorie rangez-vous le Dr Morgan ?

— Je l'ai rencontré… oh, deux ou trois fois. Nous avons fait une émission spéciale avec lui lorsque le Pont a été achevé. C'est un personnage très impressionnant.

Venant de Maxine Duval, se dit Rajasinghe, c'était vraiment un compliment. Depuis plus de trente ans, elle était peut-être le membre le plus respecté de son exigeante profession et avait remporté tous les honneurs que celle-ci pût offrir. Le prix Pulitzer, le trophée du *Global Times,* le prix David-Frost – et ce n'était là que la partie visible de l'iceberg. Elle venait de reprendre son activité après deux ans comme professeur de journalisme audio-visuel à la chaire Walter-Cronkite de l'université Columbia.

Tout cela l'avait adoucie mais nullement ralentie. Elle n'était plus la féministe parfois fougueuse qui avait une fois déclaré : « Étant donné que les femmes ont l'avantage de faire des enfants, probablement la nature a-t-elle donné aux hommes quelque talent en compensation. Mais pour le moment, je ne vois pas lequel. » Néanmoins, elle avait récemment plongé dans la confusion l'infortuné président d'un jury dans une émission télévisée par une réflexion faite à haute voix : « Je suis une femme journaliste, Bon Dieu, pas une *marchande* de journaux. »

Il n'y avait jamais eu aucun doute sur sa féminité : elle avait été mariée quatre fois, et son choix de partenaires à la télévision était célèbre. Quel que fût leur sexe, ces partenaires étaient toujours jeunes, et athlétiques afin qu'ils puissent déplacer rapidement, en dépit de leur encombrement, jusqu'à vingt kilos de matériel de communication. Ceux de Maxine étaient invariablement très virils et très beaux ; c'était une vieille plaisanterie dans la corporation de dire que tous ses partenaires dans l'exercice de sa profession l'étaient aussi dans d'autres exercices. Cette plaisanterie était tout à fait sans rancœur car même ses rivaux les plus féroces dans le métier avaient pour Maxine presque autant de sympathie que d'envie.

— Désolé pour les régates, dit Rajasinghe, toutefois, je note que le *Marlin III* a gagné très aisément sans vous. Je pense que vous admettrez que c'était le plus important… mais laissons Morgan parler pour lui-même.

Il lâcha la touche « Arrêt image » sur le projecteur et la forme figée s'anima instantanément.

— Je m'appelle Vannevar Morgan. Je suis ingénieur en chef de la division Terre de la Compagnie Terrienne de Construction. Ma dernière réalisation a été le pont de Gibraltar. Maintenant, je voudrais parler d'autre chose d'incomparablement plus ambitieux.

Rajasinghe jeta un regard autour de la pièce. Exactement comme il s'y était attendu, Morgan avait capté toute leur attention.

Il s'adossa dans son fauteuil, et attendit que le communiqué maintenant familier, et pourtant toujours presque incroyable, se déroule. Bizarre, se dit-il, comme on accepte rapidement les conventions de cette présentation et qu'on ignore des erreurs assez importantes dans les contrôles d'inclinaison et de niveau. Même le fait que Morgan « bougeait » tout en restant à la même place, et la perspective totalement fausse des scènes d'extérieur, ne parvenaient pas à détruire la sensation de réalité.

— L'ère spatiale date de près de deux cents ans. Pendant plus de la moitié de ce temps, notre civilisation a été complètement dépendante de la multitude de satellites qui orbitent à présent autour de la Terre. Si quoi que ce soit arrivait aux systèmes de satellites de communication mondiale, de prévision et de contrôle des conditions météorologiques, de prospection des ressources terrestres et océaniques, de télécommunication et d'information, nous retomberions dans un âge de ténèbres. Durant le chaos qui s'ensuivrait, la maladie et la faim détruiraient une grande partie de la race humaine.

» Et en regardant au delà de la Terre, maintenant que nous avons des colonies qui se suffisent à elles-mêmes sur Mars, sur Mercure et sur la Lune, que nous exploitons les incalculables richesses des astéroïdes, nous apercevons les débuts d'un véritable commerce interplanétaire. Quoique cela ait pris un peu plus longtemps que les optimistes le prédisaient, il est à présent évident que la conquête de l'air n'a été, en fait, qu'un modeste prélude à la conquête de l'espace.

» Mais nous sommes aujourd'hui confrontés à un problème fondamental – un obstacle qui barre la route à tout progrès futur. Quoique des générations de recherches aient fait de la fusée la forme la plus fiable de propulsion jamais inventée…

(— A-t-il songé à la bicyclette ? marmotta Sarath.)

— … les véhicules spatiaux restent toujours d'un rendement lourdement insuffisant. Pis même, leur effet sur l'environnement est effrayant. En dépit de toutes les tentatives afin de contrôler les corridors d'approche, le bruit au décollage et à la rentrée perturbe des millions de gens. Les produits d'échappement lâchés dans la haute atmosphère ont déclenché des modifications climatiques qui peuvent avoir de très sérieuses conséquences. Tout le monde se souvient de la crise de cancer de la peau des années vingt, provoquée par la percée du rayonnement ultra-violet – ainsi que du prix astronomique des produits chimiques qu'il fallut pour rétablir l'ozonosphère.

» Pourtant, si nous traçons une projection de la croissance du trafic spatial jusqu'à la fin du siècle, nous constatons que le tonnage Terre-orbite devra être augmenté de presque cinquante pour cent. Cela ne pourra être fait qu'à un prix intolérable pour notre manière de

vivre – peut-être même pour notre existence. Et il n'y a rien que les ingénieurs spécialistes de fusées puissent faire ; ils ont à peu près atteint les limites de rendement fixées par les lois de la physique.

» Qu'y a-t-il comme possibilité ? Depuis des siècles, les hommes ont rêvé d'antigravité ou de « propulsions spatiales ». Personne n'a jamais découvert le moindre indice que des choses de ce genre soient possibles ; aujourd'hui nous pensons que ce ne sont que des fantasmes. Et pourtant dans la même décennie où fut lancé le premier satellite, un audacieux ingénieur russe conçut un système qui rendrait la fusée archaïque. Il fallut des années avant que quelqu'un prît Youri Artsutanov au sérieux. Il a fallu des siècles à notre technologie pour rattraper sa vision.

Chaque fois qu'il passait l'enregistrement, il semblait à Rajasinghe que Morgan devenait réellement vivant à ce moment. Il était facile de voir pourquoi ; à présent, l'ingénieur était dans son propre domaine, il ne répétait plus des informations venant d'un domaine spécialisé qui lui était étranger. Et malgré toutes ses réserves et toutes ses craintes, Rajasinghe ne pouvait éviter de partager un peu cet enthousiasme. C'était une émotion qui, aujourd'hui, intervenait rarement dans sa vie.

— Allez dehors, n'importe quelle nuit claire, poursuivait Morgan, et vous verrez cette merveille banale de notre époque… des étoiles qui ne se lèvent ni ne se couchent jamais, mais sont fixes, immobiles dans le ciel. Nous… comme nos parents… et *leurs* parents… considérons depuis longtemps comme tout à fait banals les satellites et les stations spatiales synchrones qui orbitent au-dessus de l'équateur à la même vitesse que celle de la rotation de la Terre, et, par conséquent, restent éternellement suspendus au-dessus du même endroit.

» La question que se posa Artsutanov avait l'éclat quasi enfantin du vrai génie. Un homme simplement intelligent n'aurait jamais pu y penser… ou l'aurait immédiatement rejetée comme absurde.

» *Si* les lois de la mécanique céleste font qu'il est possible à un objet de rester fixe dans le ciel, ne serait-il pas possible d'en descendre un câble jusqu'à la surface – et *ainsi d'établir un système transporteur reliant la Terre à l'espace ?*

» Cette théorie n'avait rien d'inexact, mais les problèmes pratiques étaient énormes. Le calcul montrait qu'aucune matière existante n'était suffisamment résistante, le meilleur acier se briserait sous son propre poids longtemps avant qu'il puisse franchir les trente-six mille kilomètres entre la Terre et l'orbite synchrone.

» Cependant, même les meilleurs aciers n'approchaient pas, de très loin, les limites théoriques de résistance. À une échelle microscopique, des matériaux avaient été créés au laboratoire avec une beaucoup plus grande résistance à la rupture. S'ils pouvaient être produits en masse, le rêve d'Artsutanov pourrait devenir une réalité, et

les conditions économiques du transport spatial en seraient complètement transformées.

» Avant la fin du XXe siècle, des matériaux super-résistants – des hyperfilaments – avaient commencé à sortir du laboratoire. Mais ils étaient extrêmement onéreux, ils coûtaient maintes fois leur poids en or. Il en fallait des millions de tonnes pour construire un système qui puisse transporter tout le trafic partant de la Terre, et le rêve resta donc un rêve.

» Jusqu'à il y a quelques mois. À présent, les usines spatiales peuvent fabriquer des quantités pratiquement illimitées d'hyperfilament. Enfin, nous pouvons construire le Transporteur Spatial – ou la Tour Orbitale, comme je préfère l'appeler. Car, dans un certain sens, *c'est* une tour s'élevant à travers l'atmosphère et loin, très loin au delà…

Morgan s'effaça, comme un fantôme soudain exorcisé. Il fut remplacé par un globe terrestre de la grosseur d'un ballon de football, tournant lentement. Se déplaçant à une longueur de bras au-dessus de ce globe et restant toujours fixée au-dessus du même endroit à l'équateur, une étoile scintillante marquait l'emplacement d'un satellite synchrone.

Partant de cette étoile, deux minces traits de lumière se mirent à s'allonger – l'un descendant tout droit vers la Terre, l'autre allant exactement dans la direction opposée, dans l'espace.

— Quand on bâtit un pont, poursuivit la voix désincarnée de Morgan, on commence par les deux bouts pour se rejoindre au milieu. Pour la tour orbitale, c'est exactement le contraire. On doit la construire simultanément vers le haut *et* vers le bas depuis le satellite synchrone, selon un programme minutieux. L'astuce est de toujours garder le centre de gravité de la structure, en équilibre au point stationnaire ; si on ne le fait pas, la construction passera sur une mauvaise orbite et se mettra à tomber lentement en spirale vers la Terre.

Le trait de lumière descendant atteignit l'équateur ; au même moment le trait allant dans le sens opposé s'arrêta aussi.

— La hauteur totale doit être d'au moins quarante mille kilomètres, et les cent kilomètres inférieurs qui descendent à travers l'atmosphère pourraient être la partie la plus critique, car, là, la tour peut être exposée à de fortes tempêtes. Sa stabilité ne sera assurée que lorsqu'elle sera solidement ancrée au sol.

» Alors, pour la première fois dans l'histoire, nous aurons un escalier menant au ciel – un pont vers les étoiles. Un système simple de transporteur, actionné par l'électricité peu coûteuse, remplacera la fusée bruyante et onéreuse, qui ne sera plus utilisée que pour son rôle approprié de transport dans l'espace lointain. Voici un dessin possible

de la tour orbitale…

L'image de la Terre en rotation s'effaça lorsque la caméra descendit rapidement vers la tour et passa à travers ses murs pour en révéler la coupe transversale.

— Vous pouvez voir qu'elle consiste en quatre tubes identiques – deux pour le trafic montant, deux pour le trafic descendant. Songez-y comme une sorte de métro ou de chemin de fer *vertical* à quatre voies, entre la Terre et l'orbite synchrone.

» Des capsules transportant des passagers, du fret, du combustible monteraient et descendraient dans les tubes à plusieurs milliers de kilomètres à l'heure. Des centrales thermonucléaires placées à intervalles fourniraient toute l'énergie nécessaire ; comme au moins quatre-vingt-dix pour cent en seraient récupérés, le prix de revient net par passager ne serait que de quelques dollars. Car lorsque les capsules retomberaient vers la Terre, leurs moteurs agiraient comme des freins magnétiques, et produiraient de l'électricité. Contrairement aux vaisseaux spatiaux à leur rentrée, les capsules ne perdraient pas toute leur énergie à échauffer l'atmosphère et à déclencher des bangs soniques ; elle serait réinjectée dans le système. On pourrait dire que les véhicules descendants actionneraient les véhicules montants ; de telle façon que, même à la plus prudente estimation, ce transporteur aurait un rendement cent fois plus efficace que n'importe quelle fusée.

» Et il n'y a pratiquement pas de limite au trafic qu'il pourrait assurer, car des tubes supplémentaires pourraient y être ajoutés selon la nécessité. Si un moment venait jamais où un million de personnes par jour voulaient quitter la Terre – ou y revenir – la tour orbitale pourrait faire face à la tâche. Après tout, les métros de nos grandes villes en ont déjà fait autant naguère…

Rajasinghe appuya sur un bouton, interrompant Morgan au milieu de sa phrase.

— Le reste est surtout technique… Il poursuit en expliquant comment la tour pourrait agir comme une sorte de fronde cosmique, et propulser des charges utiles vers la Lune et les planètes sans utiliser l'énergie d'aucune fusée. Mais je pense que vous en avez vu assez pour avoir une idée générale du projet.

— Mon cerveau est très passablement embrouillé, dit le Pr Sarath, mais au nom du ciel – ou de la Terre – qu'est-ce que tout cela a à faire avec moi ? Ou avec vous, d'ailleurs ?

— Tout viendra en son temps, Paul. Pas de commentaires, Maxine ?

— Peut-être pourrais-je encore vous pardonner ; cela pourrait être l'un des grands reportages de la décennie – ou du siècle. Mais pourquoi cette hâte… pour ne pas parler du secret ?

— Il y a beaucoup de choses qui se passent et que je ne

comprends pas ; c'est là que vous pouvez m'aider. Je soupçonne que Morgan livre un combat sur plusieurs fronts ; il projette de faire une déclaration publique dans le très proche futur, mais il ne veut pas agir avant d'être tout à fait sûr de son terrain. Il m'a remis cette présentation à la condition qu'elle ne serait pas transmise par des chaînes de communication publiques. C'est pourquoi j'ai dû vous demander de venir ici.

— Est-ce qu'il a connaissance de cette réunion ?

— Bien entendu ; en fait, il a été tout à fait heureux quand j'ai dit que je voulais vous parler, Maxine. Il a manifestement confiance en vous et aimerait vous avoir comme alliée. Et quant à *vous*, Paul, je l'ai assuré que vous étiez capable de garder un secret jusqu'à six jours sans avoir d'apoplexie.

— Seulement s'il y a une très bonne raison pour ça.

— Je commence à voir clair, dit Maxine Duval. Plusieurs choses m'intriguaient et, à présent, elles commencent à prendre un sens. Mais d'abord, il s'agit d'un projet *spatial ;* Morgan est ingénieur en chef, de la division *Terre.*

— Et alors ?

— C'est bien à *vous* de le demander, Johan ! Songez à la bagarre inter-bureaucratique quand les constructeurs de fusées et l'industrie aérospatiale entendront parler de ça ! Des empires représentant des trillions de dollars seront en jeu, simplement pour commencer. S'il ne fait pas très attention, Morgan s'entendra dire : « Merci, beaucoup – à présent, nous allons prendre la suite. Nous avons eu grand plaisir à vous connaître. »

— Je m'en rends nettement compte, mais il a un très bon argument. Après tout, la tour orbitale *est* une construction… pas un véhicule.

— Quand les hommes de loi s'en empareront, ce ne sera pas une construction. Il n'existe pas beaucoup de constructions dont les étages supérieurs se déplacent à dix kilomètres par seconde – ou quelque chose comme ça – plus vite que le rez-de-chaussée.

— Peut-être avez-vous là un argument. Incidemment, lorsque j'ai montré des signes de vertige à l'idée d'une tour atteignant une partie appréciable de la distance de la Lune, le Dr Morgan a dit : « Alors, n'y songez pas comme à une tour qui s'élève verticalement – pensez-y comme à un pont qui s'étend *horizontalement.* » Je m'y efforce toujours, mais sans beaucoup de succès.

— Oh ! fit soudain Maxine Duval. Ça, c'est une autre pièce de votre puzzle. Le Pont.

— Que voulez-vous dire ?

— Saviez-vous que le président de la Terrienne de Construction, ce prétentieux sénateur Collins, voulait obtenir que le pont de

Gibraltar porte son nom ?

— Je ne le savais pas ; cela explique plusieurs choses. Cependant, j'aime assez Collins – les quelques fois où nous nous sommes rencontrés, je l'ai trouvé très agréable et très brillant. N'a-t-il pas fait un peu de construction géothermique, de son temps ?

— C'était il y a mille ans. Et *vous* n'êtes pas une menace pour sa réputation ; il peut être gentil avec vous.

— Comment le Pont a-t-il été sauvé de pareil sort ?

— Ç'a été une petite révolution de palais parmi le grand état-major de la Terrienne. Le Dr Morgan n'y a, naturellement, pas été mêlé.

— Alors c'est là pourquoi il cache si bien ses cartes ! Je commence à l'admirer de plus en plus. Mais, à présent, il vient se heurter à un obstacle qu'il ne sait pas comment éviter. Il ne l'a découvert que voilà quelques jours seulement, et cela l'a arrêté net sur sa route.

— Laissez-moi continuer à deviner, dit Maxine. C'est un bon exercice… Ça me permet de rester en tête de la meute. Je peux voir pourquoi il est ici. L'extrémité terrestre du système doit être sur l'équateur, sinon la Tour ne peut pas être verticale. Elle serait comme celle qui se trouvait autrefois à Pise, avant qu'elle s'effondre…

— Je ne *vois* pas… fit le Pr Sarath, en battant vaguement des bras. Oh, mais si…

Sa voix s'éteignit dans un silence méditatif.

— Or, continua Maxine, il n'existe qu'un nombre limité de sites possibles sur l'équateur – il traverse surtout des océans, n'est-ce pas ? – et Taprobane en est un, de toute évidence. Quoique je ne vois pas quels avantages particuliers il présenterait sur l'Afrique ou l'Amérique ; ou serait-ce que Morgan couvre toutes ses chances ?

— Comme d'habitude, ma chère Maxine, vos pouvoirs de déduction sont phénoménaux. Vous êtes dans la bonne voie… mais vous ne pourrez aller plus loin. Bien que Morgan ait fait de son mieux pour m'expliquer le problème, je ne prétends pas en comprendre tous les détails scientifiques. En tout cas, il se trouve que l'Afrique et l'Amérique du Sud ne conviennent *pas* pour le transporteur spatial. Cela aurait quelque chose à voir avec des points instables dans le champ gravitationnel terrestre. Seul Taprobane convient – et pis encore, un seul endroit dans Taprobane. Et c'est là, Paul, que vous entrez en scène.

— *Mamada ?* glapit le Pr Sarath, revenant au taprobani dans sa surprise indignée.

— Oui, vous. À son grand ennui, le Dr Morgan vient de découvrir que le site qu'il lui *faut* avoir est déjà occupé – pour m'exprimer avec modération. Il désire mon avis sur la possibilité d'en déloger votre

excellent ami Buddy.

À présent, ce fut au tour de Maxine d'être déconcertée.

— Qui ? s'enquit-elle.

Sarath répondit aussitôt.

— Le Vénérable Anandatissa Bodhidharma Mahanayake Thero, titulaire du temple de Sri Kanda, psalmodia-t-il presque comme s'il récitait une litanie. C'est donc de *cela* qu'il s'agit.

Un silence régna durant un moment ; puis une expression de pure joie malicieuse apparut sur le visage de Paul Sarath, professeur honoraire d'Archéologie de l'université de Taprobane.

— J'ai toujours eu envie, fit-il d'un ton songeur, de savoir exactement ce qui se passerait si une force irrésistible rencontrait un objet inébranlable.

11
La princesse silencieuse

Quand ses visiteurs furent partis, profondément pensifs, Rajasinghe dépolarisa les fenêtres de la bibliothèque et il resta longtemps assis à contempler les arbres autour de sa villa, et les parois rocheuses du Yakkagala, qui se dressaient au delà. Il n'avait pas bougé, lorsque, sur le coup de 4 heures exactement, l'arrivée du thé le fit brusquement sortir de sa rêverie.

— Rani, dit-il, demandez à Dravindra de sortir mes grosses chaussures s'il peut les trouver. Je vais monter sur le Rocher.

Rani feignit de lâcher son plateau d'étonnement.

— *Aiyo* Mahathaya ! gémit-elle, simulant la désolation, vous devez être fou ! Souvenez-vous de ce que le Dr McPherson vous a dit…

— Ce charlatan écossais lit toujours mon cardiogramme à l'envers. De toute façon, ma chère, quelle raison de vivre me restera-t-il lorsque vous et Dravindra me quitterez ?

Il ne disait pas cela tout à fait en plaisanterie, et fut aussitôt confus de s'apitoyer ainsi sur lui-même. Car Rani l'avait senti et des larmes lui étaient montées aux yeux.

Elle se détourna, afin qu'il ne pût voir son émotion et dit en anglais :

— Je vous *ai* offert de rester… au moins durant la première année de Dravindra…

— Je sais mais je m'en voudrais d'y songer. À moins que Berkeley ait changé depuis la dernière fois que je l'ai vu, Dravindra aura besoin de vous là-bas. (« Pas plus que moi pourtant, quoique d'une manière différente », ajouta-t-il silencieusement en lui-même.) Et que vous obteniez ou non votre diplôme, vous ne pouvez commencer trop tôt à vous entraîner pour devenir l'épouse d'un président d'université.

Rani sourit.

— Je ne suis pas certaine que ce soit un sort qui me réjouirait à en juger d'après quelques horribles exemples que j'ai vus. (Elle revint au taprobani.) Vous n'êtes pas *vraiment* sérieux, n'est-ce pas ?

— Tout à fait sérieux. Pas jusqu'au sommet, bien sûr… seulement jusqu'aux fresques. Voilà cinq ans que je ne suis pas allé les voir. Si je tarde encore longtemps…

Il était inutile de terminer la phrase.

Rani le considéra quelques instants en silence, puis décida qu'il serait futile de discuter.

— Je le dirai à Dravindra, dit-elle. *Et* à Jaya – pour le cas où ils

devraient vous porter pour revenir.

— Très bien… quoique je sois sûr que Dravindra pourrait se charger de ça tout seul.

Rani lui adressa un sourire ravi, où se mêlaient la fierté et le plaisir. Ce jeune couple, songea-t-il affectueusement, avait été son plus grand coup de chance à la loterie d'État, et il espérait que leurs deux années de service social leur avaient été aussi agréables qu'à lui. À cette époque, les serviteurs personnels étaient le plus rare des luxes, accordé seulement à des hommes d'un mérite exceptionnel ; Rajasinghe ne connaissait aucun autre citoyen qui en eût trois.

Afin d'économiser ses forces, il utilisa un trois-roues à énergie solaire pour traverser les Jardins de Plaisir ; Dravindra et Jaya préférèrent marcher, prétendant que cela irait plus vite. (Ils avaient raison mais ils pouvaient prendre des raccourcis.) Il monta très lentement, s'arrêtant plusieurs fois pour reprendre son souffle, jusqu'à ce qu'il ait atteint le long corridor de la Galerie Basse, où le Mur Miroir était parallèle à la paroi du Rocher.

Observée par les habituels touristes curieux, une jeune archéologue d'un des pays africains explorait le mur à la recherche d'inscriptions, à l'aide d'un puissant éclairage oblique. Rajasinghe eut envie de l'avertir que la chance de faire une nouvelle découverte était virtuellement nulle. Paul Sarath avait passé vingt ans de sa vie à examiner chaque millimètre carré de la surface, et son ouvrage en trois volumes, *Les Graffiti du Yakkagala,* était un monument d'érudition qui ne serait jamais surpassé… si ce n'était que parce qu'aucun autre homme ne serait jamais plus aussi habile à lire les inscriptions en taprobani archaïque.

Ils étaient tous deux jeunes quand Paul avait commencé l'œuvre de sa vie. Rajasinghe pouvait se souvenir d'avoir été à ce même endroit pendant que l'épigraphiste assistant en second du Département d'Archéologie qu'était alors Paul calquait les marques presque indéchiffrables sur le plâtre jaune et traduisait les poèmes dédiés aux beautés peintes sur le rocher au-dessus. Après tous ces siècles, les vers pouvaient encore éveiller des échos dans le cœur humain.

> Je m'appelle Tissa, capitaine de la Garde,
> j'ai fait cinquante lieues pour voir les belles aux yeux de biche,
> mais elles ne veulent pas me parler.
> Est-ce que c'est aimable ?
>
> Puissiez-vous rester ici mille ans,
> comme le lièvre que le Roi des Dieux
> a peint sur la Lune. Je suis le prêtre Mahinda

venu de la *vihara* de Tuparama.

Cet espoir-là avait été en partie exaucé, en partie déçu. Les dames du Rocher étaient restées là deux fois plus longtemps que le prêtre l'avait imaginé et avaient survécu jusqu'à une époque au delà de ses rêves les plus extrêmes. Mais qu'il en restait peu ! Certaines des inscriptions faisaient allusion aux « cinq cents jeunes filles à la peau dorée » ; même en tenant compte d'une considérable licence poétique, il était clair que même pas un dixième des fresques originales avait échappé aux ravages du temps ou à la malfaisance de l'homme.

Elles avaient certainement survécu de loin à un scribe orgueilleux, qui avait cru tout à fait inutile de mentionner son nom.

> J'ai ordonné que la route soit dégagée, afin que les pèlerins puissent voir les belles filles qui sont sur le flanc de la montagne. Je suis le Roi.

Au cours des années, Rajasinghe – porteur lui-même d'un nom royal et sans doute également porteur de multiples gènes royaux – avait souvent pensé à ces mots ; ils démontraient si parfaitement la nature éphémère de la puissance et la futilité de l'ambition. *Je suis le Roi.* Ah, mais *quel* roi ? Le monarque qui s'était tenu debout sur ces dalles de granit – à peine usées alors, voilà huit cents ans – était probablement un homme capable et intelligent, mais qui ne pouvait concevoir qu'un temps viendrait jamais où il disparaîtrait dans un anonymat aussi profond que celui du plus humble de ses sujets.

L'attribution de cette inscription était maintenant au delà de toute possibilité de recherche. Une douzaine de rois au moins auraient pu graver ces lignes hautaines ; certains avaient régné durant des années, certains quelques semaines seulement ; très peu, en fait, étaient paisiblement morts dans leur lit. Personne ne saurait jamais si le roi qui avait jugé inutile de donner son nom était Mahatissa II, ou Bhatikabhaya, ou Vijayakumara III, ou Gajabahukagamani, ou Candamukhasiva, ou Moggallana Ier, ou Kittisena, ou Sirisamghabodhi… ou quelque autre monarque même pas mentionné dans la longue histoire embrouillée de Taprobane.

Le préposé, chargé du petit ascenseur, fut surpris de voir son distingué visiteur et salua Rajasinghe avec déférence. Pendant que la cage montait lentement les quinze mètres entiers, celui-ci se souvint comment il l'aurait autrefois dédaignée pour l'escalier en spirale, que Dravindra et Jaya grimpaient en ce moment quatre à quatre, dans l'exubérance insoucieuse de la jeunesse.

L'ascenseur s'arrêta en cliquetant et Rajasinghe sortit sur la petite plate-forme d'acier débordant de la paroi du Rocher. Au-dessous et

derrière se trouvait une centaine de mètres de vide, mais le solide grillage de fer offrait une ample sécurité ; même le plus décidé des candidats au suicide n'aurait pu s'échapper de la cage – assez grande pour contenir une douzaine de personnes – accrochée sous la vague de pierre figée dans un éternel déferlement.

Là, dans ce creux accidentel, où la paroi de rocher formait un enfoncement peu profond et les protégeait ainsi des éléments, se trouvaient les survivantes de la cour divine du roi. Rajasinghe les salua en silence, puis se laissa aller avec gratitude dans la chaise que lui tendait le guide officiel.

— J'aimerais, dit-il doucement, rester seul durant quelques minutes. Jaya… Dravindra… voyez si vous pouvez écarter les touristes.

Ses compagnons le regardèrent, hésitants ; de même que le guide qui était censé ne jamais laisser les fresques sans être gardées. Cependant, comme d'habitude, l'ambassadeur Rajasinghe obtint ce qu'il voulait, sans même élever la voix.

— *Aiyu bowan,* dit-il, rendant hommage aux beautés silencieuses, lorsqu'il fut enfin seul. Je suis désolé de vous avoir négligées si longtemps.

Il attendit poliment une réponse, mais elles ne firent pas plus attention à lui qu'à tous leurs autres admirateurs depuis les derniers vingt siècles. Rajasinghe ne fut pas découragé, il était habitué à leur indifférence. En fait, elle ajoutait à leur charme.

— J'ai un problème, mes chères amies, continua-t-il. Vous avez vu tous les envahisseurs de Taprobane venir et repartir, depuis le temps de Kalidasa. Vous avez vu la jungle monter comme une marée autour du Yakkagala, puis reculer sous la hache et la charrue. Mais rien n'a réellement changé durant toutes ces années. La nature a été bonne pour la petite Taprobane, et l'histoire aussi ; elle ne l'a pas touchée…

» Maintenant, ces siècles de quiétude tendent peut-être à leur fin. Il se peut que notre pays devienne le centre du monde – de beaucoup de mondes. Que la grande montagne que vous avez observée si longtemps, là-bas dans le Sud, soit la clé de l'univers. S'il en est ainsi, la Taprobane que nous avons connue et aimée cessera d'exister…

» Peut-être n'y a-t-il pas grand-chose que je puisse faire – mais j'ai *quelque* pouvoir pour y aider ou y mettre obstacle. J'ai encore de nombreux amis ; si je le souhaite, je peux retarder ce rêve… ou ce cauchemar… au moins jusqu'au delà de mon temps de vie. Devrais-je le faire ? Ou devrais-je apporter mon aide à cet homme, quels que soient ses motifs réels ?

Il se tourna vers sa favorite… la seule qui ne détournait pas les yeux quand il la considérait longuement. Toutes les autres jeunes femmes regardaient au loin, ou examinaient les fleurs qu'elles tenaient

dans les mains ; mais celle qu'il avait aimée depuis sa jeunesse semblait, sous un certain angle, lui retourner son regard.

— Ah, Karuna ! Ce n'est pas juste de vous poser de telles questions. Car que pourriez-vous savoir des mondes *réels* qui existent par delà le ciel et de la nécessité pour les hommes de les atteindre ? Même si vous avez été jadis une déesse, le paradis de Kalidasa n'était qu'une illusion. Eh bien, quels que soient les étranges futurs que vous pouvez voir, je n'en ferai pas partie. Nous nous sommes connus longtemps tous les deux… à mon échelle humaine, si ce n'est pas à la vôtre. Tant que je le pourrai, je vous admirerai de la villa, mais je ne pense pas que nous nous reverrons ici. Adieu, et merci, belles dames, pour tout le plaisir que vous m'avez apporté au cours des années. Présentez mes salutations à ceux qui viendront après moi.

Pourtant, en descendant l'escalier en spirale – négligeant l'ascenseur – Rajasinghe ne se sentait pas du tout en humeur d'adieux. Au contraire, il lui semblait avoir abandonné pas mal de ses années (et, après tout, soixante-douze ans, ce n'était pas *vraiment* vieux). Il pouvait dire que Dravindra et Jaya avaient remarqué l'élasticité de sa démarche, à la manière dont leurs visages rayonnaient.

Peut-être sa retraite avait-elle commencé à devenir monotone. Peut-être lui et Taprobane avaient-ils tous deux besoin d'un souffle d'air frais pour chasser les toiles d'araignée – de même que la mousson apporte un renouveau de vie après des mois de cieux torpides et pesants.

Que Morgan réussisse ou non, son entreprise avait de quoi enflammer l'imagination et remuer l'âme. Kalidasa l'aurait envié… et approuvé.

DEUXIÈME PARTIE
Le temple

Alors que les diverses religions se querellent l'une l'autre quant à celle d'entre elles qui est en possession de la vérité, à notre point de vue, la vérité de la religion peut être complètement négligée… Si l'on tente d'assigner à la religion sa place dans l'évolution de l'homme, elle ne semble pas tellement être un acquis durable, plutôt une sorte de névrose par laquelle l'individu civilisé doit passer sur sa route de l'enfance à la maturité.

Freud, Nouvelles Conférences d'introduction à la psycho-analyse, 1932.

Naturellement, l'homme a fait Dieu à son image ; mais pouvait-il en être autrement ? Tout comme une compréhension réelle de la géologie était impossible jusqu'à ce que nous fussions capables d'étudier d'autres mondes en dehors de la Terre, de même, une théologie valide doit attendre le contact avec des intelligences extra-terrestres. Il ne peut pas exister de sujet tel que la religion comparée, tant que nous étudions seulement les religions de l'homme.

El Hadj Mohammed ben Selim, professeur de religion comparée : Discours inaugural, Brigham Young University, 1998.

Nous devons attendre, non sans anxiété, les réponses aux questions suivantes : a) Quels sont, s'il en existe, les concepts religieux d'entités ayant zéro,

un, deux ou plus de deux « parents » ? b) La foi religieuse ne se trouve-t-elle que parmi des organismes qui ont un contact étroit avec leurs progéniteurs directs durant leurs années formatives ?

Si nous découvrons que la religion se présente exclusivement parmi les analogues intelligents de grands singes, dauphins, éléphants, chiens, etc., mais pas parmi les ordinateurs extra-terrestres, les termites, poissons, tortues ou amibes sociaux, nous pourrions avoir à en tirer quelques pénibles conclusions… Peut-être que l'amour et la religion ne peuvent se produire que parmi les mammifères et pour à peu près les mêmes raisons. Cela est également suggéré par une étude de leurs pathologies ; quiconque doute de la connexité entre le fanatisme religieux et la perversion devrait examiner longuement et sévèrement le Malleus Maleficarum et Les Diables de Londres d'Huxley.

(Ibid.)

La remarque fameuse du Dr Charles Willis (Hawaii, 1970) selon laquelle la religion est « un sous-produit de la malnutrition » n'est pas beaucoup plus profitable en elle-même que la réfutation quelque peu inconvenante en une syllabe, de Gregory Bateson. Ce que le Dr Willis voulait apparemment dire, était que : 1. Les hallucinations provoquées par la privation, volontaire ou involontaire, de nourriture sont facilement interprétées comme des visions religieuses ; 2. La faim en cette vie encourage la croyance à une autre vie compensatrice, comme mécanisme psychologique – peut-être essentiel – de survie… C'est, en effet, l'une des ironies du sort que les recherches sur les drogues prétendant « élargir la conscience » révélèrent exactement le contraire, en menant à la

détection des substances chimiques « apothétiques » qui se produisent naturellement dans le cerveau. La découverte que le plus dévot fidèle de n'importe quelle religion pouvait être converti à n'importe quelle autre par une dose appropriée de 2-4-7 ortho-para-theosamine fut peut-être le coup le plus accablant jamais reçu par la religion.

Jusqu'à, bien entendu, la venue du Vagabond des Étoiles…

R. Gabor, Les Bases pharmacologiques de la Religion, Miskatonic University Press, 2069.

12
Le Vagabond des Étoiles

On s'attendait à quelque chose de ce genre depuis une centaine d'années et il y avait eu de nombreuses fausses alarmes. Pourtant, lorsque cela arriva finalement, l'humanité fut prise au dépourvu.

Le signal radio, qui venait de la direction d'Alpha du Centaure, était si puissant qu'il fut d'abord détecté comme interférence sur les circuits commerciaux normaux. Ce fut extrêmement embarrassant pour tous les radio-astronomes qui, depuis tant de décennies, avaient été à la recherche de messages intelligents venant de l'espace – spécialement parce qu'ils avaient depuis longtemps écarté le système triple d'Alpha, Bêta et Proxima du Centaure de toute sérieuse considération.

Aussitôt tous les radio-télescopes qui pouvaient explorer l'hémisphère austral furent braqués sur le Centaure. En quelques heures, une découverte encore plus sensationnelle fut faite. Le signal ne venait pas du tout du système du Centaure… mais d'un point situé à un demi-degré d'écart. *Et ce point se déplaçait.*

C'était le premier indice de la vérité. Lorsqu'il fut confirmé, toutes les occupations normales de l'humanité s'arrêtèrent.

La puissance du signal n'était plus surprenante ; sa source était déjà bien à l'intérieur du système solaire et se dirigeait vers le Soleil à six cents kilomètres par seconde. Les visiteurs de l'espace, depuis si longtemps attendus, si longtemps craints, étaient enfin venus…

Cependant, durant trente jours, l'intrus ne fit rien, en pénétrant au delà des planètes extérieures, qu'émettre une série invariable d'impulsions qui annonçaient simplement : « Je suis là ! » Il n'effectua aucune tentative pour répondre aux signaux dirigés sur lui, ni aucune correction dans son orbite naturelle semblable à celle d'une comète. À moins qu'il eût réduit une vitesse beaucoup plus grande, son voyage depuis le Centaure devait avoir duré deux mille ans. Certains trouvaient cela rassurant, parce que cela laissait penser que le visiteur était une sonde spatiale automatique ; d'autres étaient désappointés, ayant l'impression que l'absence d'extra-terrestres réels, vivants, serait une énorme désillusion.

Tout le spectre des possibilités fut discuté jusqu'à *la nausée,* dans tous les media de communication, tous les parlements des hommes. Tous les scénarios jamais utilisés dans la science-fiction, depuis l'arrivée de dieux bienfaisants jusqu'à l'invasion de vampires suceurs de sang, furent exhumés et solennellement analysés. Les Lloyds encaissèrent de substantielles primes de gens qui s'assuraient contre

toutes éventualités… y compris certaines dans lesquelles il n'y aurait que très peu de chances de toucher un sou.

Puis, lorsque l'objet extra-terrestre franchit l'orbite de Jupiter, les instruments humains commencèrent à en apprendre quelque chose. La première découverte provoqua une brève panique ; l'objet avait cinq *cents* kilomètres de diamètre – la taille d'une petite lune. Peut-être, après tout, était-ce un monde mobile, portant une armée d'invasion…

Cette crainte s'évanouit quand des observations plus précises montrèrent que le corps solide de l'intrus n'avait que quelques mètres de large. Le halo de cinq cents kilomètres qui l'entourait était quelque chose de très familier – un réflecteur parabolique presque immatériel qui tournait lentement, l'équivalent exact des radio-télescopes orbitaux des astronomes. Probablement était-ce l'antenne par laquelle le visiteur gardait le contact avec sa base lointaine. Et par laquelle, en ce moment, il transmettait sans doute ses découvertes, pendant qu'il observait le système solaire et écoutait toutes les émissions de radio, de télévision et d'information de l'humanité.

Alors vint encore une autre surprise. Cette antenne de la dimension d'un astéroïde, n'était *pas* pointée dans la direction d'Alpha du Centaure, mais vers une partie tout à fait différente du ciel. Il commençait à apparaître que le système du Centaure n'était que la dernière escale du véhicule, pas son origine.

Les astronomes en étaient encore à méditer là-dessus lorsqu'ils eurent un formidable coup de chance. Une sonde météorologique solaire en patrouille de routine au delà de Mars devint soudain muette, puis recouvra sa voix à la radio une minute plus tard. Lorsque les enregistrements furent examinés, on découvrit que ses instruments avaient été momentanément paralysés par une intense radiation. La sonde était passée en plein dans le faisceau d'ondes émises par le visiteur – et il était maintenant facile de calculer avec précision l'endroit sur lequel il était dirigé.

Il n'y avait rien dans cette direction sur cinquante-deux années-lumière, excepté une très faible – et probablement très vieille – étoile naine rouge, l'un de ces modestes petits soleils qui brilleraient encore paisiblement des milliards d'années après que les splendides géantes de la galaxie se seraient consumées. Aucun radio-télescope ne l'avait jamais examinée de près ; à présent, tous ceux dont on pouvait se passer pour observer le visiteur qui se rapprochait furent braqués sur son origine soupçonnée.

Et elle était là, émettant un signal finement syntonisé sur la bande d'un centimètre. Ses constructeurs étaient toujours en contact avec le véhicule qu'ils avaient lancé, voilà des milliers d'années, mais les messages que l'engin devait recevoir *maintenant* ne venaient que d'un demi-siècle dans le passé.

Puis, alors qu'il entrait dans l'orbite de Mars, le visiteur montra les premiers signes d'avoir pris conscience de l'existence de l'humanité, de la manière la plus dramatique et la plus indubitable qui pût être imaginée. Il se mit à transmettre des images de télévision normale à 3 075 lignes, entre lesquelles s'intercalait un texte vidéo, en anglais et en mandarin convenables quoique laborieux. Le premier dialogue cosmique avait commencé – et pas comme on l'avait toujours imaginé avec un décalage de dizaines d'années mais de minutes seulement.

13
Une ombre à l'aube

Morgan avait quitté son hôtel de Ranapura à 4 heures du matin par une nuit sans lune. Il n'était pas très heureux du moment choisi, mais le Pr Sarath, qui avait fait tous les arrangements, lui avait promis que cela en vaudrait la peine. « Vous ne comprendrez rien à la Sri Kanda, avait-il dit, si vous n'avez pas vu le lever du soleil du sommet. Et Buddy – hum, le Maha Thero – ne veut recevoir de visiteurs à aucun autre moment. Il dit que c'est un magnifique moyen de décourager ceux qui ne sont que simplement curieux. » Morgan avait donc acquiescé avec autant de bonne grâce que possible.

Pour empirer les choses, le chauffeur taprobanien s'était obstiné à mener une conversation animée quoique plutôt unilatérale, apparemment destinée à établir un profil complet de la personnalité de son passager. Cela fait avec une bonhomie si ingénue qu'il était impossible de s'en offenser, mais Morgan aurait préféré le silence.

Il aurait également souhaité, parfois franchement, que son conducteur fasse davantage attention aux innombrables virages en épingle à cheveux dans lesquels ils passaient comme un éclair dans la quasi-obscurité. Peut-être valait-il mieux qu'il ne pût pas voir les escarpements et les abîmes qu'ils côtoyaient tandis que l'auto grimpait à travers les contreforts montagneux. Cette route était un chef-d'œuvre du génie militaire du XIXe siècle – l'œuvre de la dernière puissance coloniale, construite durant la campagne finale contre les fiers montagnards de l'intérieur. Mais elle n'avait jamais été transformée pour le guidage automatique, et il y eut des moments où Morgan se demanda s'il survivrait au voyage.

Et puis soudain, il oublia ses craintes et son regret d'avoir perdu une partie de son sommeil.

— La voilà ! dit le conducteur avec fierté, comme la voiture contournait le flanc d'une montagne.

La Sri Kanda elle-même était encore complètement invisible dans une obscurité qui ne donnait aucun signe de l'aube proche. Sa présence était révélée par un mince ruban de lumière zigzaguant sous les étoiles, suspendu comme par magie dans le ciel. Morgan savait qu'il ne voyait simplement que les lampes installées deux cents ans plus tôt pour guider les pèlerins dans leur ascension du plus long escalier du monde, mais qui, dans son défi à la logique et à la gravité, apparaissait presque comme une anticipation de son propre rêve. Des âges avant qu'il soit né, inspirés par des philosophes qu'il pouvait à peine imaginer, des hommes avaient commencé l'œuvre qu'il espérait

terminer. Ils avaient, tout à fait littéralement, édifié les premières marches rudimentaires sur la route des étoiles.

Ne se sentant plus somnolent, Morgan regarda le ruban de lumière qui se rapprochait et se résolvait en un collier d'innombrables perles scintillantes. À présent, la montagne devenait visible, un triangle noir qui éclipsait la moitié du ciel. Il y avait quelque chose de sinistre dans sa présence silencieuse, pesante ; Morgan pouvait presque imaginer qu'elle était vraiment la demeure de dieux qui connaissaient sa mission et rassemblaient leurs forces contre lui.

Ces inquiétantes pensées étaient complètement oubliées quand ils arrivèrent au terminus du funiculaire et Morgan s'aperçut avec surprise qu'il n'était encore que 5 heures du matin – et qu'au moins une centaine de personnes piétinaient dans la petite salle d'attente. Il commanda un utile café chaud pour lui-même et son chauffeur loquace – qui, plutôt à son grand soulagement, ne manifesta aucun intérêt pour faire l'ascension.

— Je l'ai faite au moins vingt fois, déclara-t-il d'un ton lassé peut-être exagéré. *Moi,* je vais dormir dans la voiture en attendant que vous redescendiez.

Morgan acheta son ticket, fit un calcul rapide et estima qu'il serait de la troisième ou quatrième fournée de voyageurs. Il fut heureux d'avoir suivi le conseil de Sarath et glissé un manteau chauffant dans sa poche ; à seulement deux mille mètres d'altitude, il faisait déjà très froid. Au sommet, trois mille mètres encore plus haut, il devait geler.

Tandis qu'il avançait en traînant les pieds avec la file de visiteurs plutôt mornes et à demi endormis, Morgan remarqua avec amusement qu'il était le seul qui ne portait *pas* d'appareil photographique. Où étaient les véritables pèlerins ? se demanda-t-il. Puis il se souvint ; ils ne pouvaient pas être là. Il n'y avait pas de voie facile vers le ciel ou le Nirvana, ou quoi que ce fût que les croyants recherchaient. On n'en acquérait le mérite que par ses propres efforts, non avec l'aide de machines. C'était là une doctrine intéressante, et qui renfermait beaucoup de vérité ; mais il y avait des moments où seules des machines pouvaient faire l'affaire.

Enfin, il put prendre place dans la cabine et, avec un crissement considérable de câbles, ils furent en route. De nouveau, Morgan ressentit cette impression étrange d'anticipation. Le transporteur qu'il projetait hisserait des charges plus de dix mille fois plus grandes que ce système primitif, qui datait probablement tout droit du XXe siècle. Et pourtant, une fois tout dit et tout fait, ses principes de base étaient en grande partie les mêmes.

Hors de la cabine branlante, l'obscurité était totale, sauf quand une partie de l'escalier illuminé devenait visible. Il était complètement déserté, comme si les innombrables millions de pèlerins qui avaient

péniblement gravi la montagne au cours des trois derniers milliers d'années n'avaient pas laissé de successeurs. Mais alors Morgan se rendit compte que ceux qui faisaient l'ascension à pied devaient être déjà beaucoup plus haut pour leur rendez-vous avec le lever du soleil ; ils devaient avoir quitté les pentes inférieures de la montagne depuis des heures.

Au niveau des quatre mille mètres, les passagers devaient changer de cabine, et marcher sur une petite distance jusqu'à une autre gare de départ, mais ce transfert n'entraînait que peu de délai. À présent, Morgan était bien content de son manteau chauffant, dans le tissu métallisé duquel il s'était étroitement enveloppé. Il y avait de la gelée blanche sous ses pieds et, déjà, il respirait à profondes inspirations l'air raréfié. Il ne fut pas du tout surpris de voir des rangées de bouteilles d'oxygène dans le petit terminus, avec des instructions pour leur usage, affichées bien en vue.

Et enfin, comme ils entamaient l'ascension finale, vinrent les premiers signes de l'approche du jour. Les étoiles à l'est brillaient encore dans toute leur gloire – Vénus plus resplendissante que toutes – mais quelques légers nuages, très haut dans le ciel, commençaient à luire faiblement dans l'aube qui allait venir. Morgan consulta sa montre avec inquiétude, et se demanda s'il arriverait à temps. Il fut soulagé de voir que le jour ne se lèverait pas avant une trentaine de minutes.

L'un des passagers montra soudain du doigt l'immense escalier, dont des parties se voyaient de temps en temps au-dessous d'eux, montant en zigzag les pentes à présent de plus en plus abruptes de la montagne. Il n'était plus déserté ; des douzaines d'hommes et de femmes, avançant avec une lenteur de rêve, gravissaient péniblement les interminables marches. À chaque minute, ils devenaient de plus en plus nombreux ; combien d'heures avaient-ils passées à monter ainsi ? se demanda Morgan. Certainement toute la nuit, et peut-être bien plus – car beaucoup de pèlerins étaient assez âgés, et pouvaient difficilement faire cette ascension en une seule journée. Il était surpris de constater qu'il restait encore tant de croyants.

Un moment plus tard, il vit le premier moine – une haute silhouette en robe de safran, à la démarche d'une régularité de métronome –, qui ne regardait ni à droite ni à gauche et négligeait complètement la cabine suspendue au-dessus de sa tête rasée. Il semblait également capable de braver les éléments, car son bras droit et son épaule étaient nus dans le vent glacial.

Le funiculaire ralentissait en approchant du terminus ; bientôt il y fit une brève halte, déchargea ses passagers et repartit pour sa longue descente. Morgan se joignit à un groupe de deux ou trois cents

personnes entassées dans un petit amphithéâtre taillé dans la face ouest de la montagne. Ils avaient tous le regard braqué dans l'obscurité, droit devant eux, quoiqu'il n'y eût rien à voir que le ruban de lumière qui descendait en serpentant dans l'abîme. Quelques pèlerins retardataires faisaient un dernier effort dans la dernière partie de l'escalier ; leur foi essayant de surmonter leur fatigue.

Morgan consulta de nouveau sa montre ; encore dix minutes à attendre. Il ne s'était jamais auparavant trouvé parmi tant de gens silencieux : touristes porteurs d'appareils photographiques et pieux pèlerins étaient à présent unis dans le même espoir. Le temps était parfait ; bientôt, ils sauraient tous qu'ils n'avaient pas fait ce voyage en vain.

Alors un léger tintement de cloches vint du temple, encore invisible dans l'obscurité à une centaine de mètres au-dessus de leurs têtes ; et, au même instant, toutes les lumières au long de cet incroyable escalier furent éteintes. À présent, ils purent voir, alors qu'ils se tenaient le dos tourné au lever du soleil caché, la première faible lueur du jour sur les nuages, loin en dessous d'eux ; mais la masse immense de la montagne retardait encore la venue de l'aube.

De seconde en seconde, la lumière grandissait de chaque côté de la Sri Kanda, tandis que le soleil débordait les dernières forteresses de la nuit. Puis monta de la foule qui attendait patiemment un sourd murmure d'émotion quasi religieuse.

Pendant un temps, il n'y eut rien. Puis, soudain, ce fut *là,* s'étendant sur la moitié de la largeur de Taprobane – un triangle aux arêtes vives, parfaitement symétrique, du bleu le plus profond. La montagne n'avait pas oublié ses fidèles ; son ombre fameuse s'allongeait sur la mer des nuages, un symbole que chaque pèlerin pouvait interpréter selon son désir.

L'ombre semblait presque solide dans sa perfection rectiligne, comme une sorte de pyramide abattue plutôt qu'un simple fantôme d'ombre et de lumière. Alors que l'éclat du jour grandissait autour d'elle, et que les premiers rayons directs du soleil perçaient de chaque côté de la montagne, elle parut par contraste devenir encore plus sombre et plus dense ; pourtant à travers le mince voile de nuages responsable de sa brève existence, Morgan pouvait vaguement distinguer les lacs, les collines et les forêts du pays qui s'éveillait.

Le sommet du triangle brumeux devait se rapprocher de lui à une vitesse énorme, tandis que le soleil s'élevait verticalement derrière la montagne, cependant Morgan n'avait conscience d'aucun mouvement. Le temps semblait être suspendu ; ce fut l'un des rares moments de sa vie où il ne songea nullement aux minutes qui passaient. L'ombre de l'éternité s'étendait sur son âme comme celle de la montagne sur les nuages.

À présent, celle-ci disparaissait rapidement, elle s'effaçait du ciel comme une tache qui se dissout dans l'eau. Le paysage fantomal, incertain, en bas se consolidait en réalité ; à mi-chemin de l'horizon, il y eut une explosion de lumière quand les rayons du soleil frappèrent les fenêtres à l'est d'un grand édifice. Et encore au delà – à moins que ses yeux ne le trompent – Morgan pouvait apercevoir la faible bande sombre de la mer environnante.

Un autre jour s'était levé sur Taprobane.

Lentement, les visiteurs se dispersèrent. Certains retournèrent au terminus du funiculaire, alors que d'autres, plus énergiques, se dirigeaient vers l'escalier, dans l'illusion que la descente était plus facile que la montée. La plupart d'entre eux seraient trop heureux de reprendre le funiculaire à la station inférieure ; en fait, très peu feraient la descente jusqu'en bas.

Seul Morgan continua vers le haut, suivi de nombreux regards curieux, par l'escalier relativement court qui conduisait au monastère et au sommet même de la montagne. Lorsqu'il atteignit le mur extérieur recouvert de plâtre lisse – qui à présent commençait à briller doucement aux premiers rayons directs du soleil – il était essoufflé et il fut bien aise de s'appuyer un moment contre la massive porte de bois.

Quelqu'un devait avoir été de veille car avant qu'il pût trouver un bouton de sonnerie, ou signaler sa présence d'une façon ou d'une autre, la porte s'ouvrit silencieusement, et il fut accueilli par un moine en robe jaune, qui le salua les mains jointes.

— *Ayu bowan,* Dr Morgan. Le Mahanayake Thero sera heureux de vous recevoir.

14
L'éducation du Vagabond des Étoiles

(Extrait du *Vagabond des Étoiles,* première édition, 2071.)

Nous savons maintenant que la sonde interstellaire généralement désignée sous le nom de Vagabond des Étoiles est complètement autonome et fonctionne selon des instructions générales programmées en elle voilà soixante mille ans. Pendant qu'elle voyage entre les étoiles, elle utilise son antenne de cinq cents kilomètres pour renvoyer des informations à sa base à une allure relativement lente, et pour recevoir de temps en temps des corrections de programme venant de l'« Étoile-île », pour adopter le joli nom que lui donna le poète Llwellyn ap Cymru.

Lorsque le Vagabond passe à travers un système solaire, il peut tirer l'énergie de l'astre central et ainsi l'allure de sa transmission d'informations augmente énormément. Il « recharge ses batteries » également, pour employer une analogie certainement sommaire. Et puisque – comme nos propres premiers *Pioneer* et *Voyager* – il utilise les champs gravitationnels des corps célestes pour dévier sa course d'étoile en étoile, il fonctionnera indéfiniment, à moins qu'une défaillance mécanique ou un accident cosmique ne termine sa carrière. Le Centaure avait été sa onzième escale, et après qu'il eut contourné notre soleil comme une comète, sa nouvelle trajectoire fut dirigée exactement sur Tau de la Baleine, à douze années-lumière de distance. S'il y a quelqu'un là-bas, le Vagabond sera prêt à entamer sa prochaine conversation vers l'an 8100…

… Car le Vagabond allie les fonctions d'ambassadeur et d'explorateur. Lorsqu'à la fin de ses parcours millénaires, il découvre une civilisation technologique, il entre en rapports amicaux avec les indigènes et se met à échanger des informations avec eux, seule forme de commerce interstellaire qui pourrait bien être jamais possible. Et avant qu'il reparte pour son voyage sans fin, après son bref passage à travers leur système solaire, le Vagabond des Étoiles indique la position de son monde d'origine – déjà en attente d'un appel direct du plus nouveau membre de ce réseau téléphonique galactique.

> Dans notre cas, nous pouvons tirer une certaine fierté du fait que, avant même qu'il ait transmis aucune carte stellaire, nous avions identifié son soleil natal et lui avions même transmis notre premier message. À présent, nous n'avions plus qu'à attendre cent quatre ans pour avoir une réponse. C'est une chance incroyable que nous ayons des voisins à si peu de distance.

Il était évident, dès ses tout premiers messages, que le Vagabond des Étoiles comprenait la signification de plusieurs milliers de mots fondamentaux anglais et chinois, qu'il avait déduits de l'analyse des émissions de télévision, de radio et – spécialement – de vidéo-textes. Mais ce qu'il avait capté durant son approche n'était qu'un mauvais échantillonnage ne représentant absolument pas l'ensemble de la culture humaine, il ne contenait que très peu de science avancée, encore moins de mathématiques avancées – et seulement un choix dû au hasard de littérature, de musique et des arts visuels.

Comme n'importe quel génie autodidacte, le Vagabond des Étoiles avait d'énormes lacunes dans son éducation. Partant du principe qu'il valait mieux donner trop que pas assez, dès que le contact fut établi, le Vagabond reçut le Dictionnaire d'Oxford de la langue anglaise et le Grand Dictionnaire de la langue chinoise (édition en romandarin) ainsi que l'*Encyclopédie mondiale*. Leur transmission en binaire ne demanda guère plus de cinquante minutes, et il est à noter qu'immédiatement après, le Vagabond resta silencieux pendant presque quatre heures – sa plus longue période de cessation d'émission. Lorsqu'il reprit contact, son vocabulaire s'était immensément élargi et quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il pouvait passer le test de Turing avec facilité – c'est-à-dire qu'il n'y avait aucun moyen de dire d'après les messages reçus que le Vagabond était une machine et non pas un être humain d'une très haute intelligence.

On relevait cependant, de temps en temps, des trahisons involontaires – par exemple, l'usage incorrect de termes ambigus et l'absence de contenu émotionnel dans le dialogue. On ne pouvait que s'y attendre ; à la différence des ordinateurs terrestres les plus avancés, pouvant simuler lorsque nécessaire les émotions des humains qui les avaient construits, les sentiments et les désirs du Vagabond des Étoiles étaient vraisemblablement ceux d'une espèce totalement étrangère, et, par conséquent, largement incompréhensibles pour l'homme.

Et vice versa, naturellement. Le Vagabond pouvait comprendre complètement et exactement ce que signifiait « le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés ».

Mais il pouvait difficilement avoir la moindre lueur de ce que Keats avait dans l'esprit quand il écrivait :

> Fenêtres magiques ensorcelées qui s'ouvrent sur l'écume.
> De mers périlleuses, en de féeriques contrées perdues…

ou moins encore :

> Te comparerai-je à un jour d'été ?
> Tu es plus belle et plus douce…

Néanmoins, dans l'espoir de corriger cette déficience, le Vagabond reçut également des milliers d'heures de musique, de théâtre et de scènes de la vie terrestre, humaine et autre. D'un commun accord, une certaine censure y fut exercée. Bien que la tendance de l'espèce humaine à la violence et à la guerre pût difficilement être niée (il était trop tard pour reprendre l'*Encyclopédie),* seuls quelques exemples prudemment choisis en furent transmis. Et jusqu'à ce que le Vagabond fût sûrement hors de portée, le contenu normal des réseaux de télévision fut tout à fait inhabituellement anodin.

Durant des siècles – peut-être en fait, jusqu'à ce que le Vagabond ait atteint son objectif suivant – des philosophes débattraient de sa compréhension *réelle* des affaires et des problèmes humains. Mais sur un point, il n'y eut pas de désaccord sérieux. La centaine de jours qu'avait duré son passage à travers le système solaire avait changé irrévocablement les idées des hommes sur l'univers, son origine et leur place dans cet univers.

15
Bodhidharma

Lorsque la porte massive, sculptée de motifs compliqués de lotus, se referma avec un léger déclic derrière lui, Morgan sentit qu'il avait pénétré dans un autre monde. Ce n'était pas du tout la première fois qu'il se trouvait en un lieu jadis sacré pour quelque grande religion ; il avait vu Notre-Dame, Sainte-Sophie, Stonehenge, le Parthénon, Karnak, Saint-Paul et au moins une douzaine d'autres grands temples, églises et mosquées. Mais il les avait tous vus comme des reliques figées du passé – de splendides exemples d'art ou d'architecture, mais sans rapport avec l'esprit moderne. Les croyances qui les avaient créés et maintenus étaient toutes passées dans l'oubli quoique certaines aient survécu encore loin dans le XXIIe siècle.

Mais là, semblait-il, le temps s'était arrêté. Les ouragans de l'histoire avaient soufflé par delà cette citadelle solitaire de la foi, la laissant inébranlée. Comme ils l'avaient fait depuis trois mille ans, les moines priaient et méditaient toujours, et regardaient l'aube se lever.

En traversant la cour sur les dalles usées, polies par les pieds d'innombrables pèlerins, Morgan éprouva une hésitation soudaine et tout à fait inhabituelle. Au nom du progrès, il voulait détruire quelque chose d'ancien et de noble ; et qu'il ne comprendrait jamais complètement.

La vue de la grande cloche de bronze, suspendue dans un campanile qui s'élevait de l'enceinte du monastère, arrêta Morgan sur son chemin. Instantanément, son esprit d'ingénieur avait estimé son poids à cinq tonnes au moins, et elle était très vieille. Comment diable ?…

Le moine remarqua sa curiosité et lui adressa un sourire de compréhension.

— Elle a deux mille ans, dit-il. C'était un cadeau de Kalidasa le Maudit que nous estimâmes opportun de ne pas refuser. Selon la légende, il fallut dix ans – et la vie d'une centaine d'hommes – pour la monter jusqu'au sommet de la montagne.

— Quand est-elle utilisée ? demanda Morgan après avoir digéré cette information.

— À cause de son odieuse origine, on ne la fait sonner qu'en temps de malheur. Je ne l'ai jamais entendue, ni aucun homme vivant. Elle a sonné le glas, sans intervention humaine, lors du grand tremblement de terre de 2017. Et la fois d'avant, ce fut en 1522, quand les envahisseurs ibériques incendièrent le temple de la Dent et s'emparèrent de la Relique sacrée.

— Donc après tout cet effort… elle n'a jamais été utilisée ?

— Peut-être une douzaine de fois dans les derniers deux mille ans. Le funeste destin de Kalidasa pèse toujours sur elle.

Cela pouvait être d'une bonne religion, ne put s'empêcher de penser Morgan, mais sûrement pas d'une saine économie. Et il se demanda irrévérencieusement combien de moines avaient succombé à la tentation de taper sur la cloche, oh, tout doucement, juste pour entendre eux-mêmes le timbre inconnu de sa voix défendue…

Ils passaient à présent devant un énorme rocher sur lequel un petit escalier conduisait à un pavillon tout doré. C'était là, s'aperçut Morgan, le vrai sommet de la montagne ; il savait ce que ce petit temple était censé contenir, mais de nouveau, le moine l'éclaira sur ce sujet.

— L'empreinte d'un pied, dit-il. Les Musulmans croyaient que c'était celui d'Adam ; il se serait arrêté ici après avoir été chassé du Paradis terrestre. Les Hindous l'attribuaient à Siva ou à Saman. Mais pour les bouddhistes, bien entendu, c'était l'empreinte de l'Inspiré.

— Je remarque que vous employez le passé, dit Morgan d'une voix prudemment neutre. Que croit-on à présent ?

Le visage du moine ne montra aucune émotion quand il répondit :

— Le Bouddha était un homme comme vous et moi. L'empreinte dans la pierre – et c'est une pierre *très* dure – a deux mètres de long.

Cela semblait régler la question, et Morgan n'en eut pas d'autres à poser, pendant que le moine le conduisait au long d'un petit cloître qui aboutissait à une porte ouverte. Le moine cogna mais n'attendit pas de réponse et fit signe au visiteur d'entrer.

Morgan s'était à demi attendu à trouver le Mahanayake Thero assis les jambes croisées sur une natte, probablement entouré d'encens et de moines chantonnant. Il y avait, en effet, juste une trace d'encens dans l'air froid, mais le supérieur titulaire du *vihare* de la Sri Kanda était assis derrière un bureau tout à fait ordinaire, équipé de terminaux standard de vision et de mémoire. Le seul élément inhabituel dans la pièce était une tête de Bouddha un peu plus grande que nature, posée sur un socle dans un coin. Morgan ne pouvait dire si elle était réelle ou simplement une projection.

En dépit de ce décor conventionnel, il y avait peu de chance pour que le supérieur du monastère pût être pris par erreur pour n'importe quel autre genre de dirigeant. En dehors de l'inévitable robe jaune, le Mahanayake Thero possédait deux autres caractéristiques qui, à cette époque, étaient vraiment très rares. Il était complètement chauve et il portait des lunettes.

Les deux, présuma Morgan, résultaient d'un choix délibéré. Comme la calvitie pouvait être si facilement guérie, ce crâne d'ivoire luisant devait être rasé ou épilé. Et il ne pouvait se souvenir quand il

avait vu des lunettes pour la dernière fois, sauf dans des images ou des drames historiques.

La combinaison était fascinante et déconcertante. Morgan se trouva dans l'impossibilité virtuelle de deviner l'âge du Mahanayake Thero ; ce pouvait être n'importe lequel depuis quarante ans en pleine force de l'âge jusqu'à quatre-vingts ans bien conservés. Et ces verres, tout transparents qu'ils fussent, dissimulaient pourtant les pensées et les émotions qui étaient derrière.

— *Ayu bowan,* Dr Morgan, dit le prélat, montrant à son visiteur le seul siège vide. Je vous présente mon secrétaire, le Vénérable Parakarma, j'espère que cela ne vous ennuiera pas s'il prend des notes.

— Bien sûr que non, dit Morgan, en inclinant la tête vers le dernier occupant de la petite pièce.

Il remarqua que le jeune moine avait les cheveux flottants et une barbe impressionnante ; le crâne rasé était probablement facultatif.

— Ainsi donc, Dr Morgan, poursuivit le Mahanayake, vous voulez notre montagne.

— J'en ai bien peur, votre… heu… révérence. Une partie, en tout cas.

— Dans le monde entier… ces quelques hectares ?

— Ce choix ne vient pas de nous, mais de la nature. Le terminus terrestre doit être sur l'équateur, et à la plus grande altitude possible où la faible densité de l'air limite la force des vents.

— Il existe de plus hautes montagnes équatoriales en Afrique et en Amérique du Sud.

Nous y revoilà, gémit Morgan en lui-même. Une amère expérience lui avait montré qu'il était presque impossible de faire clairement comprendre le problème à des profanes aussi intelligents et aussi intéressés qu'ils fussent, et il s'attendait à encore moins de succès avec ces moines. Si seulement la Terre était un corps gentiment symétrique, sans creux ni bosses dans son champ gravitationnel…

— Croyez-moi, dit-il passionnément, nous avons étudié toutes les autres solutions. Le Cotopaxi et le mont Kenya… et même le Kilimandjaro, bien qu'il soit à trois degrés au sud, seraient très bien sauf un défaut capital. Lorsqu'un satellite est installé sur l'orbite stationnaire, il ne reste pas *exactement* au-dessus du même endroit. À cause d'irrégularités gravitationnelles dans lesquelles je ne veux pas entrer, il dérive lentement au long de l'équateur. Donc tous nos satellites synchrones et toutes nos stations spatiales doivent brûler du combustible pour se maintenir à leur place ; heureusement, la quantité requise est très minime. Mais on ne peut donner continuellement de petits à-coups à des millions de tonnes… spécialement lorsqu'elles se présentent sous la forme de minces tubes ayant des dizaines de milliers de kilomètres de longueur… pour les ramener en place. Par

chance pour nous…

— … pas pour *nous*, lança le Mahanayake Thero, faisant presque perdre le fil de ses idées à Morgan.

— … il y a deux points stables sur l'orbite synchrone. Un satellite placé là y *reste*… il ne dérive pas. Exactement comme s'il était coincé au fond d'une vallée invisible. L'un de ces points est situé au-dessus du Pacifique, il n'est donc d'aucune utilité pour nous. L'autre est tout droit au-dessus de notre tête.

— Sûrement, quelques kilomètres d'écart dans un sens ou un autre ne feraient pas de différence. Il existe d'autres montagnes dans Taprobane.

— Aucune qui ait plus de la moitié de la hauteur de la Sri Kanda – ce qui nous rabaisse au niveau des forces critiques du vent. C'est vrai, il n'y a pas beaucoup d'ouragans exactement sur l'équateur. Mais il y en a assez pour mettre toute la structure en danger à son point le plus faible même.

— On peut contrôler les vents.

C'était la première contribution que le jeune secrétaire ait apportée à la discussion, et Morgan le regarda avec un intérêt accru.

— Jusqu'à un certain point, oui. Naturellement, j'en ai discuté avec le Contrôle Mousson. Ils disent qu'une certitude absolue est hors de question – spécialement en ce qui concerne les ouragans. Les meilleures chances qu'ils peuvent me donner sont de cinquante contre une. Ce n'est pas suffisant pour un projet d'un trillion de dollars.

Le Vénérable Parakarma semblait enclin à discuter.

— Il existe une branche presque oubliée des mathématiques, appelée la Théorie des Catastrophes, qui pourrait faire de la météorologie une science réellement précise. Je suis sûr que…

— Je devrais expliquer, intervint doucement le Mahanayake, que mon collègue fut naguère assez célèbre pour ses travaux astronomiques. J'imagine que vous avez entendu parler du Dr Choam Goldberg.

Morgan eut l'impression qu'une trappe s'était soudain ouverte sous lui. On aurait dû le prévenir ! Puis il se souvint que le Pr Sarath lui avait, en fait, bien dit, avec une lueur de malice dans l'œil, qu'il devrait « se méfier du secrétaire particulier de Buddy… c'est un personnage très intelligent ».

Morgan se demanda si ses joues rougissaient, tandis que le Vénérable Parakarma lui retournait son regard avec une expression franchement hostile. Ainsi il s'était efforcé d'expliquer les instabilités orbitales à ces moines innocents ; le Mahanayake Thero avait probablement reçu de bien meilleures informations sur la question qu'il n'en avait donné.

Et il se rappela que les milieux scientifiques mondiaux étaient

nettement divisés au sujet du Dr Goldberg… ceux qui étaient *certains* qu'il était fou et ceux qui n'avaient pas encore pris parti. Car il avait été l'un des plus prometteurs jeunes savants dans le domaine de l'astrophysique lorsque, voilà cinq ans, il avait déclaré : « À présent que le Vagabond des Étoiles a effectivement détruit toutes les religions traditionnelles, nous pouvons enfin nous occuper sérieusement du concept de Dieu. »

Et là-dessus, il avait disparu au regard du public.

16
Conversations avec le Vagabond

Parmi les milliers de questions posées au Vagabond des Étoiles durant sa traversée du système solaire, celles dont les réponses étaient les plus avidement attendues concernaient les êtres vivants et les civilisations d'autres étoiles. Contrairement à certaines attentes, le robot répondit volontiers, quoiqu'il avouât avoir reçu ses dernières informations sur le sujet voilà plus d'un siècle.

Considérant l'immense éventail de cultures créées sur la Terre par une seule espèce, il était évident qu'il y en aurait une encore plus grande variété parmi les étoiles, où tous les types concevables de biologie pouvaient se trouver. Plusieurs milliers d'heures de scènes fascinantes – souvent incompréhensibles, parfois horrifiantes – de la vie sur d'autres planètes ne laissèrent aucun doute que c'était bien le cas.

Néanmoins, les habitants de l'Étoile-île étaient parvenus à une classification sommaire des civilisations selon leur niveau de technologie – peut-être la seule base objective possible. L'humanité fut intéressée de découvrir qu'elle arrivait en cinquième position sur une échelle définie approximativement par : 1. les outils de pierre ; 2. les métaux, le feu ; 3. l'écriture, les métiers manuels, les bateaux ; 4. la vapeur utilisée comme force motrice, la science élémentaire ; 5. l'énergie atomique, le voyage dans l'espace.

Lorsque le Vagabond des Étoiles avait commencé sa mission, il y avait soixante mille ans, ses constructeurs étaient, comme la race humaine, encore dans la catégorie 5. Ils avaient à présent atteint la catégorie 6, caractérisée par la capacité de convertir totalement la matière en énergie, et de transmuer *tous* les éléments à une échelle industrielle.

« Et y a-t-il une catégorie 7 ? » avait-on immédiatement demandé au Vagabond. La réponse fut un bref « Affirmatif » et quand on le pressa de donner des détails, la sonde expliqua : « Il ne m'est pas permis de décrire la technologie d'une civilisation d'un plus haut niveau à une civilisation d'un niveau inférieur. » La question en resta là jusqu'au dernier message en dépit de toutes les questions tendancieuses imaginées par les experts les plus subtils.

Le Vagabond était alors devenu capable de rendre des points à n'importe quel logicien terrestre. C'était en partie dû au Département de Philosophie de l'université de Chicago, qui, dans un accès monumental d'*hubris*{En grec dans le texte : arrogance, présomption. *(N.d.T.)*}, avait transmis la totalité de la *Summa Theologica*, avec des

résultats désastreux…

02 Juin 2069, 19 h 34 GMT, Message 1946, séquence 2.
Vagabond à Terre :

> J'ai analysé les arguments de votre saint Thomas d'Aquin, comme demandé dans votre message 145, séquence 3 du 2 juin 2069, 18 h 42 GMT. La plus grande partie du contenu paraît être des mots dits au hasard et est donc dénuée d'information, cependant l'analyse qui suit énumère 192 sophismes exprimés dans la logique symbolique de votre référence Mathématiques 43 du 29 mai 2069, 02 h 51 GMT.
>
> Sophisme 1… (suit une analyse de 75 pages).

Comme le montrent les heures indiquées, il fallut au Vagabond un peu moins d'une heure pour démolir saint Thomas d'Aquin. Et bien que les philosophes passèrent ensuite plusieurs dizaines d'années à discuter sur cette analyse, ils ne trouvèrent que deux erreurs et encore celles-ci pouvaient-elles être dues à des malentendus sur la terminologie.

Il aurait été très intéressant de savoir quelle fraction de ses circuits de traitement des données le Vagabond avait employée à cette tâche ; malheureusement personne ne pensa à le demander avant que la sonde fût passée en régime de croisière et ait rompu le contact. Entre-temps, d'autres messages encore plus déprimants avaient été reçus…

04 Juin 2069, 07 h 59 GMT. Message 9056, séquence 2.
Vagabond à Terre :

> Je suis incapable de distinguer clairement entre vos cérémonies religieuses et votre comportement apparemment identique aux manifestations sportives et culturelles que vous m'avez transmises. Je vous réfère particulièrement aux Beatles, 1965 ; à la Finale de la Coupe du Monde de Football, 2046, et à la dernière apparition en public pour leurs adieux des Clones de Jean Sébastien, 2056.

05 Juin 2069, 20 h 38 GMT. Message 4675, séquence 2.
Vagabond à Terre :

> Ma dernière information à ce sujet date de 175 ans,

mais si je vous comprends correctement, la réponse est la suivante. Le comportement du type que vous appelez religieux s'est présenté chez 3 des 15 cultures connues de la catégorie 1, 6 des 28 cultures de la catégorie 2, 5 des 14 cultures de la catégorie 3, 2 des 10 cultures de la catégorie 4 et 3 des 174 cultures de la catégorie 5. Vous comprendrez qu'on en a beaucoup plus d'exemples dans la catégorie 5, simplement parce qu'elles peuvent être détectées à des distances astronomiques.

06 Juin 2069, 12 h 09 GMT. Message 5897, séquence 2.
Vagabond à Terre :

Vous êtes corrects en déduisant que les cultures de la catégorie 5 qui se sont livrées à des activités religieuses avaient toutes une reproduction bisexuelle et que les jeunes restaient dans les groupes familiaux durant une importante partie de leur vie. Comment êtes-vous parvenus à cette conclusion ?

08 Juin 2069, 15 h 37 GMT. Message 6943, séquence 2.
Vagabond à Terre :

L'hypothèse que vous dénommez Dieu, bien quelle ne soit pas réfutable par la logique seule, est inutile pour la raison suivante :

Si vous tenez pour établi que l'univers peut être, ouvrez les guillemets : expliqué, fermez les guillemets, comme étant la création d'une entité appelée Dieu, celui-ci doit être d'un plus haut degré d'organisation que ce qu'il a produit. Donc vous avez *plus* que doublé la dimension du problème originel et fait le premier pas vers une régression divergente indéfinie. William d'Ockham a montré aussi récemment que votre XIVe siècle que les entités ne doivent pas être multipliées sans nécessité{Il s'agit du fameux « rasoir d'Ockham », règle énoncée par ce philosophe scolastique anglais. *(N.d.T.)*}. Je ne peux donc pas comprendre pourquoi ce débat continue.

11 Juin 2069, 06 h 84 GMT, Message 8964, séquence 2.
Vagabond à Terre :

L'Étoile-île m'a informé, voilà 456 ans, que l'origine de l'univers a été découverte mais que je ne possède pas les circuits appropriés pour la comprendre. Vous devrez communiquer directement avec elle pour des informations complémentaires.

Je passe à présent en régime de croisière et dois rompre le contact. Adieu.

À l'opinion de beaucoup, cet ultime message, le plus fameux de tous, prouvait que le Vagabond avait un sens de l'humour. Car pourquoi d'autre aurait-il attendu jusqu'à la fin même pour faire exploser une telle bombe philosophique ? Ou la conversation entière faisait-elle partie d'un plan réfléchi, destiné à mettre la race humaine dans l'état d'esprit voulu – lorsque les premiers messages directs de l'Étoile-île arriveraient dans, probablement, cent quatre ans ?

Quelques-uns suggérèrent de poursuivre le Vagabond, puisqu'il emportait hors du système solaire non seulement d'incommensurables accumulations de connaissances mais les trésors d'une technologie en avance de bien des siècles sur tout ce que possédait l'homme. Bien qu'aucun vaisseau spatial n'existât qui pût rejoindre le Vagabond *et* revenir sur Terre après avoir égalé son énorme vitesse – on pouvait certainement en construire un.

Cependant des avis plus sensés prévalurent. Même une sonde automatique spatiale pouvait avoir des défenses très efficaces contre tout abordage, y compris, en dernier ressort, la capacité de s'auto-détruire. Mais l'argument le plus fort était que ses constructeurs n'étaient qu'à « seulement » cinquante-deux années-lumière de distance. Au cours des millénaires écoulés depuis qu'ils avaient lancé le Vagabond, leur capacité de navigation dans l'espace devait avoir fait d'énormes progrès. Si la race humaine faisait quoi que ce soit pour les provoquer, ils pourraient arriver, un tantinet contrariés, en quelques centaines d'années.

En attendant, parmi tous ses innombrables effets sur la culture humaine, le Vagabond avait porté à son comble un processus qui était déjà largement en cours. Il avait mis un terme aux milliards de mots de pieux charabia dont des hommes apparemment intelligents avaient troublé leur esprit durant des siècles.

17
Parakarma

En se remémorant rapidement sa conversation, Morgan décida qu'il ne s'était pas rendu si ridicule. En fait, le Mahanayake Thero avait peut-être perdu un avantage tactique en révélant l'identité du Vénérable Parakarma. Pourtant elle n'avait rien de particulièrement secret ; peut-être avait-il pensé que Morgan la connaissait déjà.

Là-dessus, se produisit une interruption qui tombait plutôt bien, quand deux jeunes moines entrèrent l'un derrière l'autre dans le bureau, le premier portant un plateau chargé de petites assiettes de riz, de fruits et de ce qui semblait être de minces crêpes, et le second avec l'inévitable théière. Il n'y avait rien qui ressemblât à de la viande ; après sa longue nuit, Morgan aurait bien aimé deux œufs, mais il supposa qu'ils étaient également interdits. Non… le mot était trop fort, Sarath lui avait dit que l'Ordre n'interdisait rien, ne croyant à aucun absolu. Mais il avait une échelle de tolérance finement graduée et prendre la vie – même une vie potentielle – figurait très bas dans la liste.

Alors qu'il commençait à goûter aux divers mets – dont la plupart lui étaient totalement inconnus – Morgan adressa un regard interrogateur au Mahanayake Thero qui secoua la tête.

— Nous ne mangeons pas avant midi. L'esprit fonctionne plus clairement le matin et ne doit donc pas être distrait par des choses matérielles.

Tout en grignotant de tout à fait délicieuses papayes, Morgan réfléchit à l'abîme philosophique représenté par cette simple déclaration. Pour lui, un estomac vide pouvait être vraiment très perturbant, inhibant complètement les fonctions mentales supérieures. Ayant toujours bénéficié d'une bonne santé, il n'avait jamais essayé de dissocier l'esprit et le corps, et ne voyait pas de raison pour qu'on dût le faire.

Tandis que Morgan mangeait son petit déjeuner exotique, le Mahanayake Thero s'excusa et, durant quelques minutes, ses doigts dansèrent à une vitesse étourdissante sur le clavier de sa console. Comme la sortie de l'imprimante était en pleine vue, la politesse obligea Morgan à regarder ailleurs. Inévitablement, ses yeux tombèrent sur la tête du Bouddha. Elle était probablement réelle car son socle projetait une légère ombre sur le mur qui était derrière. Pourtant même cela n'était pas concluant. Le socle pouvait très bien être solide et la tête, une projection soigneusement mise en place dessus ; ce trucage était fréquent.

Il y avait là une œuvre d'art qui, comme *la Joconde*, à la fois reflétait les sentiments de l'observateur et imposait sa puissance sur eux. Mais les yeux de Mona Lisa étaient ouverts, même si personne ne saurait jamais ce qu'ils regardaient. Les yeux du Bouddha étaient complètement ternes, des miroirs vides dans lesquels un homme pouvait perdre son âme ou découvrir un univers.

Sur les lèvres errait un sourire plus ambigu encore que celui de Mona Lisa. Cependant était-ce vraiment un sourire ou un simple jeu de lumière ? Déjà, il était parti, remplacé par une expression de tranquillité surhumaine. Morgan ne pouvait détacher son regard de ce visage hypnotique et seul le bruissement familier d'une feuille à la sortie de la console le ramena à la réalité – si *c'était* la réalité…

— J'ai pensé que vous aimeriez avoir un souvenir de votre visite, disait le Mahanayake Thero.

Comme Morgan acceptait la feuille qui lui était tendue, il fut surpris de voir qu'elle était en parchemin pour archives, non pas, comme habituellement, en vulgaire papier destiné à être jeté après quelques heures d'utilisation. Il ne pouvait pas en lire un seul mot, à part une discrète référence alpha-numérique dans le coin en bas à gauche ; elle était entièrement en ces caractères aux enjolivures compliquées qu'il pouvait maintenant reconnaître comme l'écriture taprobani.

— Merci, dit-il avec autant d'ironie qu'il put. Qu'est-ce que c'est ?

Il en avait une très bonne idée ; les actes officiels avaient une étroite ressemblance, quelle que fût leur langue… ou leur époque.

— Une copie de l'accord entre le roi Ravindra et le Maha Sangha daté Vesak de l'an 854 de votre calendrier. Il établit la propriété des terres du temple… à perpétuité. Les droits spécifiés dans ce document furent reconnus même par les envahisseurs.

— Par les Calédoniens et les Hollandais, je crois. Mais *pas* par les Ibères.

Si le Mahanayake Thero fut surpris par l'ampleur des informations qu'avait reçues Morgan, il ne le trahit pas, même par le plus léger haussement de sourcils.

— *Ils* n'étaient guère respectueux de la loi et de l'ordre, particulièrement lorsqu'il s'agissait d'autres religions. J'espère que leur philosophie de la force qui prime le droit ne vous attire pas.

Morgan eut un sourire quelque peu forcé.

— Certainement pas, répondit-il.

Mais où était la limite ? se demanda-t-il en silence. Lorsque les intérêts écrasants d'une grande organisation étaient en jeu, la moralité conventionnelle passait souvent à la seconde place. Les meilleurs cerveaux juridiques de la Terre, humains et électroniques, seraient bientôt concentrés sur cet endroit. S'ils ne pouvaient pas trouver les

bonnes réponses, une situation très déplaisante pourrait en advenir – une situation qui pourrait faire de lui un scélérat, pas un héros.

— Puisque vous avez soulevé la question de l'accord de 854, permettez-moi de vous rappeler qu'il se rapporte seulement aux terres à l'*intérieur* des limites du temple – lesquelles sont nettement déterminées par les murs.

— Correct. Mais elles renferment le sommet entier.

— Vous n'avez aucune autorité sur les terres hors de ce périmètre.

— Nous avons les droits de tout propriétaire de terrain. Si les voisins y portent atteinte, nous devrons obtenir réparation légale. Ce n'est pas la première fois que le cas a été soulevé.

— Je sais. À propos du funiculaire.

Un faible sourire passa sur les lèvres du Mahanayake Thero.

— Vous avez bien travaillé votre sujet, le félicita-t-il. Oui, nous nous y sommes opposés avec vigueur, pour maintes raisons… quoique j'admette, maintenant qu'il est là, que nous en avons souvent été bien contents. (Il s'interrompit, méditatif, puis ajouta :) Il y a eu quelques problèmes mais nous avons réussi à coexister. Les simples curieux et touristes se contentent de rester sur la plate-forme d'observation ; quant aux *vrais* pèlerins, nous sommes, bien entendu, toujours heureux de les accueillir sur le sommet.

— Alors, peut-être pourrions-nous trouver un arrangement dans le cas présent. Quelques centaines de mètres d'altitude ne feraient aucune différence pour nous. Nous pourrions laisser le sommet intact, et tailler une autre plate-forme dans la montagne, comme pour le terminus du funiculaire.

Morgan se sentait nettement mal à l'aise sous le regard appuyé des deux moines qui l'examinaient de près. Il n'avait guère de doute que l'absurdité de sa suggestion ne leur échapperait pas, mais quand ce ne serait que pour la forme, il devait la faire.

— Vous avez un sens très particulier de l'humour, Dr Morgan, dit enfin le Mahanayake Thero. Que resterait-il de l'esprit de la montagne – de la solitude que nous avons recherchée depuis trois mille ans – si ce monstrueux système est érigé ici ? Attendez-vous de nous que nous trahissions la foi des millions de gens qui sont venus en ce lieu sacré, souvent au prix de leur santé… et même de leur vie ?

— Je comprends très bien vos sentiments, répondit Morgan. (Mais mentait-il ? Il se le demanda.) Nous ferions, naturellement, de notre mieux pour minimiser tout trouble de jouissance. Toutes les installations nécessaires seraient enterrées dans la montagne. Seul le transporteur serait à l'extérieur et il serait tout à fait invisible de n'importe quelle distance. L'aspect général de la montagne serait complètement inchangé. Même votre fameuse ombre, que je viens justement d'admirer, ne serait virtuellement pas touchée.

Le Mahanayake Thero se tourna vers son collègue comme pour en avoir confirmation. Le Vénérable Parakarma regarda Morgan droit dans les yeux :

— Et le bruit ?

« Bon sang, se dit Morgan, mon point le plus faible. » Les capsules chargées surgiraient de la montagne à plusieurs centaines de kilomètres à l'heure – plus la vitesse qui leur serait imprimée par les installations terrestres serait grande, moins la tour suspendue subirait d'effort. Bien entendu, les passagers ne pouvaient pas supporter une accélération de plus d'un demi-g{Symbole de l'intensité de la pesanteur. *(N.d.T.)*} ou environ, mais les capsules jailliraient quand même à une fraction appréciable de la vitesse du son.

— Il y aura un peu de bruit aérodynamique, admit Morgan, mais rien de comparable à ce qui se produit autour d'un grand aéroport.

— Très rassurant, fit le Mahanayake Thero.

Morgan était certain qu'il était sarcastique, pourtant il ne pouvait déceler aucune trace d'ironie dans sa voix. Ou il affichait un calme olympien ou il mettait les réactions de son visiteur à l'épreuve. Le jeune moine, de son côté, ne tentait nullement de dissimuler sa colère.

— Depuis des années, s'écria-t-il avec indignation, nous avons protesté contre le trouble causé par la rentrée des engins spatiaux. À présent, vous voulez engendrer des ondes de choc dans… notre jardin !…

— Nos opérations ne seront *pas* transsoniques à cette altitude, répliqua fermement Morgan. Et la structure de la tour absorbera la plus grande partie de l'énergie sonore. En fait, ajouta-t-il pour pousser ce qu'il venait soudain de voir comme un avantage, en fin de compte, nous contribuerons à éliminer les bangs provenant de ces rentrées. La montagne deviendra, en réalité, un lieu plus tranquille.

— Je comprends, au lieu de commotions occasionnelles, nous aurons un grondement permanent.

« Je n'aboutis à rien avec *ce* type, se dit Morgan, et je m'attendais à ce que le Mahanayake Thero soit le plus gros obstacle. »

Quelquefois, il valait mieux changer complètement de sujet. Il décida de plonger un orteil prudent dans le marais mouvant de la théologie.

— N'y a-t-il pas quelque chose de juste, dit-il d'un ton grave, dans ce que nous tentons de faire ? Nos buts peuvent être différents mais les résultats nets ont beaucoup en commun. Ce que nous espérons construire n'est qu'une extension de votre escalier. Si je puis dire, nous le continuons jusqu'au ciel…

Un instant, le Vénérable Parakarma parut déconcerté devant une telle effronterie. Avant qu'il pût se reprendre, son supérieur répondit doucement :

— Idée intéressante… mais notre philosophie ne croit pas au Ciel. Tout salut qui puisse exister ne peut être trouvé qu'en *ce* monde et je m'étonne parfois de votre impatience à le quitter. Connaissez-vous l'histoire de la tour de Babel ?

— Vaguement.

— Je vous suggère de la chercher dans la vieille Bible chrétienne, Genèse II. C'était, elle aussi, un projet de construction pour escalader les cieux. Il échoua, à cause de difficultés de communication.

— Bien qu'il faille prévoir des problèmes, je ne pense pas que *ce* sera l'un d'eux.

Cependant en regardant le Vénérable Parakarma, Morgan n'en était pas si sûr. Il y avait là un défaut de communication qui semblait à certains égards plus grand qu'entre l'*Homo sapiens* et le Vagabond des Étoiles. Ils parlaient le même langage mais il y avait des abîmes d'incompréhension qui pourraient bien ne jamais être franchis.

— Puis-je demander, reprit le Mahanayake Thero avec une imperturbable politesse, quel a été votre succès auprès du Département des Parcs et Forêts.

— Ils ont été extrêmement coopératifs.

— Je n'en suis pas surpris, ils manquent chroniquement de crédits et toute nouvelle sorte de revenus serait la bienvenue. Le funiculaire a été une aubaine financière et, sans doute, espèrent-ils que votre projet en serait une encore plus grande.

— Ils auront raison. Et ils ont admis le fait que ce projet ne créera pas de risques pour l'environnement.

— Supposons qu'il s'écroule ?

Morgan fixa le vénérable moine droit dans les yeux.

— Il ne s'écroulera pas, dit-il avec toute l'autorité de l'homme dont l'arc-en-ciel renversé reliait à présent deux continents.

Mais il savait, et l'implacable Parakarma devait également le savoir, que toute certitude absolue était impossible en telle matière. Deux cent deux ans plus tôt, le 7 novembre 1940, cette leçon avait été démontrée d'une manière qu'aucun ingénieur ne pourrait jamais oublier.

Morgan n'avait que peu de cauchemars, mais c'était l'un d'eux. À ce moment même, les ordinateurs de la Terrienne de Construction s'efforçaient de l'exorciser.

Cependant toute la puissance des ordinateurs du monde ne pourrait fournir aucune protection contre des problèmes qu'il n'avait *pas* prévus – des cauchemars qui n'étaient pas encore nés.

18
Les Papillons dorés

En dépit du soleil éclatant et des coups d'œil magnifiques qui l'assaillaient de tous côtés, Morgan s'endormit dans un profond sommeil avant que l'automobile l'ait ramené dans la plaine. Même les innombrables virages en épingle à cheveux ne réussirent pas à le garder éveillé – mais il fut soudain ramené à la conscience par un coup de frein brutal qui le lança en avant dans sa ceinture de sécurité.

Durant un instant de complète confusion, il crut qu'il devait être encore en train de rêver. Le vent qui soufflait doucement par les vitres à demi ouvertes était si chaud et si humide qu'il aurait pu s'échapper d'un bain turc ; pourtant la voiture paraissait s'être arrêtée au milieu d'une tempête de neige.

Morgan battit des paupières, cligna des yeux et les ouvrit sur la réalité. C'était la première fois qu'il eût jamais vu de la neige *dorée*…

Un essaim dense de papillons traversait la route, se dirigeant droit vers l'est, une migration continue et décidée, quelques-uns avaient envahi la voiture, et voletèrent follement à l'intérieur jusqu'à ce que Morgan les en chasse à grands gestes ; beaucoup d'autres s'étaient écrasés sur le pare-brise. Avec ce qui était sans doute quelques jurons choisis en taprobani, le conducteur sortit et se mit à essuyer la glace ; avant qu'il eût terminé, l'essaim s'était réduit à quelques traînards isolés.

— Vous ont-ils raconté la légende ? demanda-t-il, en tournant le regard vers son passager.

— Non, dit sèchement Morgan.

Il n'était pas du tout intéressé, il voulait surtout reprendre son somme interrompu.

— Les Papillons dorés… ce sont les âmes des guerriers de Kalidasa… l'armée qu'il a perdue au Yakkagala.

Morgan émit un grognement sans enthousiasme, espérant que le conducteur comprendrait, mais celui-ci continua impitoyablement.

— Chaque année, vers cette époque, ils se dirigent vers la Montagne et ils meurent tous sur ses pentes inférieures. Parfois, on les rencontre à mi-chemin du trajet du funiculaire, mais c'est le plus haut qu'ils arrivent. Ce qui est une chance pour le Vihara.

— Le Vihara ? s'enquit Morgan somnolent.

— Le Temple. Si jamais ils l'atteignent, Kalidasa sera vainqueur et les *bhikkus* – les moines – devront s'en aller. C'est la prophétie – elle est gravée sur une dalle de pierre dans le musée de Ranapura. Je peux vous la montrer.

— Une autre fois, dit vivement Morgan, en se réinstallant confortablement sur le siège rembourré.

Mais il fallut pas mal de kilomètres avant qu'il pût s'assoupir de nouveau, car il y avait quelque chose de troublant dans ce que lui avait raconté le conducteur.

Il devait souvent s'en souvenir dans les mois à venir – en s'éveillant et dans les moments de tension ou de crise. Il se retrouvait en plein dans cette tempête de neige dorée, alors que les millions de papillons condamnés épuisaient leur énergie dans un vain assaut de la montagne et de tout ce qu'elle symbolisait.

Même à ce moment, au tout début de sa campagne, cette image était trop proche pour être réconfortante.

19
Les rives du lac Saladin

Presque toutes les simulations par ordinateur d'histoire hypothétique laissent penser que la bataille de Poitiers (en 732) fut l'un des désastres majeurs de l'humanité. Si Charles Martel avait été défait, l'Islam aurait peut-être résolu les divergences internes qui le déchiraient et poursuivi la conquête de l'Europe. Ainsi des siècles de barbarie chrétienne auraient été évités, la Révolution Industrielle se serait produite presque mille ans plus tôt et, à présent, nous aurions atteint les étoiles les plus proches au lieu, simplement, des planètes les plus éloignées…

… Mais le destin en voulut autrement, et les armées du Prophète refluèrent en Afrique. L'Islam se maintint, tel un fascinant fossile, jusque vers la fin du XXe siècle. Puis, brusquement, il se désintégra dans le pétrole…

(Allocution du président : Symposium du Bicentenaire Toynbee, Londres, 2089.)

— Saviez-vous, dit le Sheik Farouk Abdullah, que je me suis maintenant nommé grand amiral de la Flotte du Sahara ?

— Cela ne me surprendrait pas, monsieur le Président, répondit Morgan, le regard fixé sur l'étincelante étendue bleue du lac Saladin. Si ce n'est pas un secret naval, combien de bâtiments avez-vous ?

— Dix pour le moment. Le plus grand est un hydroglisseur dépendant du Croissant rouge. Il passe toutes les fins de semaine à secourir les navigateurs incompétents. Mon peuple n'est pas encore bien habile sur l'eau… Regardez cet idiot qui essaie de virer de bord ! Après tout, deux cents ans, ce n'est vraiment pas assez de temps pour passer des chameaux aux bateaux.

— Vous avez eu des Cadillac et des Rolls Royce entre-temps, cela aurait sûrement dû faciliter la transition.

— Nous les avons encore, la Silver Ghost de mon arrière-arrière-*arrière*-grand-père est tout comme si elle était neuve. Mais je dois être juste… ce sont les visiteurs qui se mettent en difficultés en tentant d'affronter nos vents locaux. *Nous* nous en tenons aux bateaux à moteur. Et l'année prochaine, j'aurai un sous-marin garanti capable d'atteindre les soixante-dix-huit mètres de la profondeur maximale du lac.

— Pour quoi donc faire ?

— À *présent,* on nous dit que l'Erg était plein de trésors

archéologiques. Naturellement, personne ne s'en est inquiété avant qu'il soit submergé.

Cela ne servait à rien de presser le président de la RANA – la République Autonome Nord-Africaine – et Morgan se garda bien d'essayer. Quoi que puisse dire la Constitution, le Sheik Abdullah disposait à lui seul de plus de puissance et d'argent qu'à peu près aucun autre homme sur Terre, et, même encore plus important, il savait se servir des deux.

Il venait d'une famille qui n'avait pas peur de prendre des risques et avait très rarement eu à le regretter. Son premier pari – et le plus fameux –, qui lui avait attiré la haine du monde arabe tout entier durant presque un demi-siècle, avait été l'investissement de ses abondants pétrodollars dans la science et la technologie d'Israël. Cet acte clairvoyant avait mené directement à l'exploitation minière de la mer Rouge, la victoire sur les déserts et beaucoup plus tard, au pont de Gibraltar.

— Je n'ai pas à vous dire, Van, dit enfin le Sheik, combien votre nouveau projet me fascine. Et après tout ce à travers quoi nous sommes passés ensemble pendant la construction du Pont, je sais que vous seriez capable de le réaliser… si l'on vous en donnait les moyens.

— Merci.

— Mais j'ai quelques questions à poser. Je ne vois pas encore clairement pourquoi il faut une station intermédiaire – et pourquoi elle est à une altitude de vingt-cinq mille kilomètres.

— Il y a plusieurs raisons. Nous avons besoin d'une puissante centrale électrique vers cette altitude ; ce qui y entraînerait, de toute façon, une assez massive construction. Puis il nous est apparu que sept heures, c'était trop long pour rester enfermé dans une cabine plutôt étroite, et couper le voyage offrait de nombreux avantages. Nous n'aurions pas à nourrir les passagers durant le parcours – ils pourraient manger et se dégourdir les jambes à la Station. Nous pourrions également optimiser le dessin du véhicule ; seules les capsules de la partie inférieure auraient à être aérodynamiques. Celles du parcours supérieur pourraient être beaucoup plus simples et plus légères. La station intermédiaire ne servirait pas seulement de point de transbordement, mais également de centre d'opérations et de contrôle – et finalement, croyons-nous, deviendrait par elle-même un important lieu d'attraction et de séjour pour de nombreux visiteurs.

— Mais elle n'est *pas* placée au point intermédiaire ! Elle est presque – hum – aux deux tiers de la distance jusqu'à l'orbite stationnaire.

— Exact, le point médian serait à dix-huit mille kilomètres et non à vingt-cinq mille. Mais il y a un autre facteur : la sécurité. Si la partie supérieure était sectionnée, la station intermédiaire ne s'abattrait pas

sur la Terre.

— Pourquoi ?

— Elle aurait assez de force vive pour garder une orbite stable. Bien entendu, elle tomberait vers la Terre, mais elle resterait hors de l'atmosphère. Elle serait donc parfaitement sûre – elle deviendrait simplement une station spatiale, se mouvant sur une orbite elliptique de dix heures. Deux fois par jour, elle se retrouverait à l'endroit où elle était et par la suite, elle pourrait être remise en place. En théorie, du moins…

— Et en pratique ?

— Oh ! je suis certain que cela pourrait être fait. Certainement, les gens et le matériel à bord de la station pourraient être sauvés. Mais nous n'aurions même pas cette possibilité si nous l'établissions à une altitude plus basse. *Tout* ce qui retombe d'au-dessous de la limite des vingt-cinq mille kilomètres percute l'atmosphère et est consumé en cinq heures ou moins.

— Avez-vous l'intention d'informer les passagers effectuant le parcours Terre-station intermédiaire de ce fait ?

— Nous espérons qu'ils seront trop occupés à admirer le coup d'œil pour s'en inquiéter.

— Vous en parlez comme s'il s'agissait d'un téléphérique panoramique.

— Pourquoi pas ? Sauf que le plus haut téléphérique panoramique ne monte qu'à trois mille mètres seulement ! Nous parlons de quelque chose de dix mille fois plus haut.

Il y eut un long silence tandis que le Sheik Abdullah réfléchissait.

— Nous avons raté une occasion, dit-il enfin. Nous aurions pu avoir des ascenseurs panoramiques montant à *cinq* kilomètres de hauteur dans les piles du Pont.

— Ils figuraient dans le dessin original mais nous les avons abandonnés pour la raison habituelle… l'économie.

— Peut-être avons-nous commis une erreur, ils auraient pu se rembourser d'eux-mêmes. Et je viens de m'apercevoir d'autre chose. Si cet… hyperfilament… avait été disponible à l'époque, je suppose que le Pont aurait pu être construit pour la moitié de ce qu'il a coûté.

— Je ne voudrais pas vous mentir, monsieur le Président. Pour moins du cinquième. Mais sa construction aurait été retardée de plus de vingt ans, donc vous n'y avez rien perdu.

— Il faudra que j'en discute avec mes comptables. Certains ne sont pas encore convaincus que c'était une bonne idée, même si le taux de croissance du trafic est en avance sur les prévisions. Mais je ne cesse de leur dire que l'argent n'est pas tout – la République *avait besoin* du Pont psychologiquement et culturellement, tout autant qu'économiquement. Saviez-vous que dix-huit pour cent des gens qui

le traversent en voiture le font simplement parce qu'il est là, et pour nulle autre raison. Et ensuite, ils le retraversent immédiatement bien qu'ils aient à payer le péage dans les deux sens.

— Il me semble me rappeler, dit Morgan sèchement, vous avoir donné des arguments semblables, voilà bien longtemps. Vous n'étiez pas facile à convaincre.

— C'est vrai. Je me souviens que l'Opéra de Sydney était votre exemple favori. Vous aimiez faire ressortir combien de fois *cet* édifice s'était remboursé de lui-même – en espèces sonnantes et trébuchantes, sans même compter le prestige.

— Et vous oubliez les Pyramides.

Le Sheik se mit à rire.

— Comment les appeliez-vous déjà ? Le meilleur investissement dans toute l'histoire de l'humanité.

— Exactement. Elles paient encore des dividendes touristiques quatre mille ans plus tard.

— La comparaison est cependant difficilement honnête. Leur coût d'exploitation ne se compare pas avec celui du Pont… et encore bien moins avec celui de votre projet de tour orbitale.

— La Tour pourrait durer plus longtemps que les Pyramides. Elle est située dans un milieu beaucoup plus favorable.

— C'est là une considération très impressionnante. Vous croyez *réellement* qu'elle fonctionnera plusieurs milliers d'années ?

— Pas sous sa forme originelle, bien entendu. Mais dans son principe, oui. Quels que soient les progrès techniques qu'apporte l'avenir, je ne crois pas qu'il y aura jamais une manière plus efficace, plus économique d'atteindre l'espace. Pensez-y comme à un autre Pont. Mais cette fois, un Pont vers les étoiles ou au moins vers les planètes.

— Et une fois encore, vous aimeriez que nous contribuions à le financer. Nous continuerons encore vingt ans à payer pour le *dernier* Pont. Ce n'est pas comme si votre transporteur spatial était sur notre territoire, ou d'une importance directe pour nous.

— Néanmoins, je crois qu'il l'est, monsieur le Président. Votre république fait partie de l'économie terrienne, et le coût du transport spatial est actuellement l'un des facteurs qui en limitent la croissance. Si vous avez examiné les estimations pour les années 50 et 60…

— Je l'ai fait… je l'ai fait. Très intéressant. Cependant, quoique nous ne soyons pas exactement pauvres, nous ne pourrions pas réunir une fraction des fonds nécessaires. Voyons, cela absorberait le Produit Brut Mondial tout entier pendant une couple d'années !

— Et le rembourserait ensuite tous les quinze ans, à perpétuité.

— *Si* vos prévisions sont correctes.

— Elles l'étaient pour le Pont. Mais vous avez raison, bien

entendu, et je n'espère pas que la RANA fasse davantage que d'ouvrir le bal. Une fois que vous aurez montré votre intérêt dans l'affaire, il sera beaucoup plus facile d'obtenir d'autres appuis.

— Tels que ?

— La Banque Mondiale. Les banques planétaires. Le Gouvernement fédéral.

— Et vos propres employeurs, la Compagnie Terrienne de Construction ? Que mijotez-vous, réellement, Van ?

Ça y est, se dit Morgan, presque avec un soupir de soulagement. À présent, il allait enfin pouvoir parler franchement avec quelqu'un à qui il pouvait faire confiance, quelqu'un qui était trop important pour être mêlé à de minables intrigues bureaucratiques – mais qui pouvait tenir entièrement compte de leurs motifs les plus subtils.

— J'ai fait la majeure partie de ce travail sur mon temps personnel – je suis en vacances en ce moment. Et incidemment, c'est exactement ainsi que le Pont a débuté ! Je ne sais pas si je vous ai jamais dit qu'à un certain moment, j'ai reçu l'ordre de ne plus m'en occuper… J'ai appris quelques leçons au cours des quinze dernières années.

— Ce rapport doit avoir pris pas mal de temps d'ordinateur. Qui a payé pour cela ?

— Oh ! j'ai pas mal de fonds à ma disposition. Et mes collaborateurs font toujours des études que personne d'autre ne peut comprendre. Pour vous dire la vérité, j'ai eu une bonne petite équipe au travail sur cette idée depuis plusieurs mois. Ils en sont si enthousiasmés qu'ils y passent également la plus grande partie de leur temps libre. Mais à présent, il faut nous engager à fond – ou abandonner le projet.

— Est-ce que votre honorable président-directeur général est au courant ?

Morgan eut un sourire sans beaucoup d'humour.

— Bien sûr que non, et je ne veux pas lui en parler avant d'en avoir réglé tous les détails.

— Je peux me rendre compte de quelques-unes des complications, dit le président avec perspicacité. L'une d'entre elles, j'imagine, est de garantir que le sénateur Collins ne l'invente pas le premier.

— Il ne peut *pas* – l'idée date de deux cents ans. Mais il peut, lui et pas mal d'autres, la freiner. Et je veux la voir réaliser durant ma vie.

— Et naturellement, vous comptez en être chargé… Bien, que voudriez-vous exactement que nous fassions ?

— Ce n'est qu'une simple suggestion, monsieur le Président – vous pouvez avoir une meilleure idée. Former un consortium – comprenant peut-être l'Autorité du Pont de Gibraltar, les Compagnies de Suez et de Panama, la Compagnie du Tunnel sous la Manche, la

Compagnie du Barrage de Béring. Puis lorsque tout sera arrangé, contacter la CTC en leur demandant de faire une étude de possibilité de la réalisation. À ce stade, l'investissement sera négligeable.

— Ce qui signifie quoi ?

— Moins d'un million. Spécialement puisque j'ai déjà fait quatre-vingt-dix pour cent du travail.

— Et ensuite ?

— À partir de là, avec *votre* appui, monsieur le Président, je pourrai jouer sur le velours. Rester à la CTC, ou démissionner et passer au consortium – appelez-le : « Astro-technique ». Tout dépendra des circonstances. Je ferai ce qui semblera le meilleur pour le projet.

— Cela me paraît une approche raisonnable. Je pense que nous pourrons arranger quelque chose.

— Merci, monsieur le Président, répondit Morgan avec une profonde sincérité. Mais il y a un obstacle ennuyeux qu'il nous faut attaquer immédiatement – peut-être même avant de former le consortium. Nous devons aller devant la Cour Mondiale et établir l'étendue du droit de propriété sur le morceau de terrain qui a la plus grande valeur sur la Terre.

20
Le Pont qui dansait

Même en cette époque de communications instantanées et de transport global rapide, il était utile d'avoir un endroit qu'on pût appeler son bureau. Tout ne pouvait pas être emmagasiné dans des mémoires électroniques, il existait encore des choses telles que de bons vieux livres, des certificats professionnels, des diplômes et des récompenses, des maquettes de construction, des échantillons de matériaux, des rendus artistiques des projets (pas aussi exacts que ceux d'un ordinateur mais très décoratifs) et, bien entendu, la moquette d'un mur à l'autre dont tout bureaucrate important avait besoin pour adoucir l'impact de la réalité extérieure.

Le bureau de Morgan qu'il voyait en moyenne une dizaine de jours par mois était situé au sixième niveau, attribué à la division TERRE, de l'immense siège de la Compagnie Terrienne de Construction à Nairobi. Le niveau en dessous était celui de la division MER et celui en dessus celui de l'ADMINISTRATION – c'est-à-dire, le président-directeur général Collins et son empire. L'architecte, dans un accès de symbolisme naïf, avait réservé le dernier niveau à la division ESPACE. Il y avait même un petit observatoire sur le toit, avec un télescope de trente centimètres qui était toujours déréglé, car il n'était utilisé qu'à l'occasion de réunions du personnel et, le plus fréquemment, pour des usages non astronomiques. Les chambres des étages supérieurs du Triplanetary Hôtel, à un kilomètre seulement de distance, étaient l'un des points de mire favoris, car l'on y voyait souvent de très étranges spectacles de la vie – ou, en tout cas, du comportement.

Comme Morgan était en contact permanent avec ses deux secrétaires – l'un humain, l'autre électronique – il ne s'attendait pas à des surprises lorsqu'il entra dans son bureau après un vol rapide, en revenant de la RANA. Comparée aux habitudes du temps passé, son organisation était extraordinairement réduite. Il avait moins de trois cents personnes, hommes et femmes, sous son autorité directe, mais les capacités de calcul et de traitement de l'information dont ils disposaient ne pouvaient être égalées par la population simplement humaine de la planète entière.

— Eh bien, comment cela a marché avec le Sheik ? demanda Warren Kingsley, son suppléant et ami depuis longtemps, dès qu'ils furent seuls.

— Très bien, je pense que nous tenons l'affaire. Cependant, je n'arrive toujours pas à croire que nous sommes arrêtés par un

problème aussi stupide. Qu'en dit le département juridique ?

— Il nous faut absolument obtenir une décision de la Cour Mondiale. Si la Cour admet que c'est une question d'un intérêt mondial irrésistible, nos révérends amis devront déménager… quoique s'ils décident de s'obstiner, on se trouvera dans une situation désagréable. Peut-être devriez-vous leur envoyer un petit tremblement de terre pour les aider à en prendre leur parti.

Le fait que Morgan fît partie du conseil d'administration de la Générale de Tectonique était un vieux sujet de plaisanterie entre eux ; mais la GT – heureusement peut-être – n'avait jamais découvert un moyen de maîtriser et de diriger les tremblements de terre, ni ne comptait y parvenir. Le mieux qu'elle pût espérer était de les prévoir et d'en détourner inoffensivement l'énergie avant qu'ils puissent faire de gros dommages. Même comme cela, son taux de réussite ne dépassait pas beaucoup les soixante-quinze pour cent.

— Bonne idée, fit Morgan. J'y réfléchirai. Où en est notre autre problème ?

— Prêt à démarrer. Voulez-vous voir maintenant ?

— O.K. ! Faites-moi voir le pire.

Les fenêtres du bureau s'obscurcirent, et une grille de lignes luminescentes apparut au centre de la pièce.

— Regardez cela, Van, dit Kingsley. Voilà le régime qui cause des ennuis.

Des rangées de lettres et de chiffres se matérialisèrent dans l'air vide – vitesses, charges utiles, accélérations, temps de transit. Morgan les assimila d'un coup d'œil. Le globe terrestre avec ses parallèles et ses méridiens flottait dans l'air juste au-dessus de la moquette ; et le fil lumineux qui marquait la position de la tour orbitale s'en élevait jusqu'à un peu plus de la hauteur d'un homme.

— Cinq cents fois la vitesse normale ; échelle latérale exagérée cinquante fois. On y va.

Une force invisible s'était mise à tirer sur le trait lumineux, l'écartant de la verticale. Cette perturbation se déplaçait vers le haut en imitant, *via* les millions de calculs par seconde de l'ordinateur, l'ascension d'une capsule chargée à travers le champ magnétique terrestre.

— Quel est le décalage ? demanda Morgan, essayant de suivre des yeux les détails de la simulation.

— À présent, environ deux cents mètres. Il va atteindre les trois cents avant…

Le fil se cassa net. À l'allure ralentie qui représentait des vitesses réelles de milliers de kilomètres à l'heure, les deux morceaux de la tour sectionnée se mirent à s'éloigner l'un de l'autre en s'enroulant – l'un vers la Terre, l'autre, comme un ressort, vers l'espace… Mais

Morgan n'était plus entièrement conscient de cette catastrophe imaginaire, qui n'existait que dans le cerveau de l'ordinateur ; il s'y superposait à présent la réalité qui l'avait hanté depuis des années.

Il avait vu ce film vieux de deux siècles, au moins cinquante fois, et il en avait examiné les parties, image par image, jusqu'à en connaître tous les détails par cœur. C'était, après tout, le plus onéreux métrage de film jamais tourné. Il avait coûté à l'État de Washington plusieurs millions de dollars par minute.

On y voyait le pont mince – trop mince – et élégant qui enjambait le canyon. Il n'y passait pas de circulation ; mais une voiture avait été abandonnée à mi-chemin par son conducteur. Et ce n'était pas étonnant, car le pont se comportait comme jamais aucun auparavant dans toute l'histoire des grands travaux.

Il semblait impossible que des milliers de tonnes de métal puissent exécuter un tel ballet aérien ; on aurait plus facilement cru que le pont était en caoutchouc plutôt qu'en acier. De vastes ondulations lentes, ayant des mètres d'amplitude, parcouraient toute la longueur du pont, de telle façon que la chaussée suspendue entre les pylônes se tordait en arrière et en avant comme un serpent furieux. Le vent qui soufflait dans le canyon émit un son beaucoup trop bas pour qu'une oreille humaine puisse le capter lorsqu'il atteignit la « fréquence naturelle » de la magnifique construction condamnée. Durant des heures, les vibrations de torsion s'étaient amplifiées et personne ne savait quand viendrait la fin. Déjà, ces spasmes prolongés d'agonie étaient une manifestation dont les infortunés constructeurs auraient bien pu se passer.

Soudain les câbles de suspension se rompirent, claquant vers le haut comme de meurtriers fouets d'acier. La chaussée plongea dans le fleuve en se tordant et en tournoyant ; des fragments de sa structure volant dans toutes les directions. Même quand il était projeté à vitesse normale, le cataclysme final semblait avoir été filmé au ralenti ; l'échelle du désastre était telle que l'esprit humain n'avait pas de base de comparaison. En réalité, il dura peut-être cinq secondes ; au bout de ce temps, le pont de la passe de Tacoma avait acquis une place inexpugnable dans l'histoire des grands travaux. Deux cents ans plus tard, une photographie de ses derniers moments était au mur du bureau de Morgan, avec la légende : « L'un de nos produits les moins réussis. »

Pour Morgan, ce n'était pas une plaisanterie, mais un rappel permanent que l'inattendu peut toujours frapper en traître. Quand le pont de Gibraltar avait été en cours d'étude, il avait relu soigneusement l'analyse classique de la catastrophe de Tacoma par von Karman, s'efforçant d'apprendre tout ce qu'il pouvait de l'une des erreurs les plus coûteuses du passé. Il n'y avait pas eu de problèmes

sérieux de vibration même dans les pires tempêtes venues en rugissant de l'Atlantique quoique la chaussée se soit écartée d'une centaine de mètres de son axe – exactement comme on l'avait calculé.

Mais le transporteur spatial représentait un tel bond en avant dans l'inconnu que quelques surprises désagréables étaient virtuellement une certitude. Les forces du vent dans la partie atmosphérique étaient faciles à estimer mais il était également nécessaire de tenir compte des vibrations causées par l'arrêt et le départ des capsules – et même, sur une structure aussi énorme, des effets de marée dus au Soleil et à la Lune. Et pas seulement séparément mais agissant tous à la fois ; avec peut-être un séisme occasionnel pour compliquer le problème, dans l'analyse du prétendu « pire des cas ».

— Toutes les simulations dans ce régime de « tonnes transportées par heure » donnent le même résultat. Les vibrations s'amplifient jusqu'à ce qu'il y ait rupture vers les cinq cents kilomètres. Il nous faudra renforcer le système amortisseur… formidablement.

— C'est bien ce que je craignais, que nous faut-il ?

— Dix mégatonnes de plus.

Morgan pouvait tirer une morne satisfaction de ce chiffre. C'était tout près de ce qu'il avait estimé, en utilisant son intuition d'ingénieur et les mystérieuses ressources de son subconscient. Maintenant l'ordinateur l'avait confirmé ; ils devraient augmenter la masse d'« ancrage » sur orbite de dix millions de tonnes.

Même sous l'aspect de travaux de terrassement terrestres, il était difficile de considérer cette masse comme insignifiante ; c'était l'équivalent d'une sphère de pierre d'environ deux cents mètres de diamètre. Morgan eut une soudaine vision du Yakkagala tel qu'il l'avait vu récemment, se dressant dans le ciel de Taprobane. S'imaginer hisser *cela* à quarante mille kilomètres dans l'espace ! Heureusement, ce ne serait peut-être pas nécessaire ; il y avait au moins deux autres solutions.

Morgan laissait toujours ses subordonnés réfléchir par eux-mêmes ; c'était le seul moyen de donner des responsabilités ; cela le soulageait d'une grande partie du fardeau qui pesait sur lui – et en de nombreuses occasions, ses collaborateurs étaient arrivés à des solutions qu'il aurait pu ne pas voir.

— Que suggérez-vous, Warren ? demanda-t-il tranquillement.

— Nous *pourrions* utiliser l'un des lanceurs de fret lunaires et envoyer dix mégatonnes de roc lunaire dans l'espace. Ce serait une entreprise longue et coûteuse, et il faudrait encore toute une opération à partir d'une base spatiale pour attraper ce matériau et le diriger sur l'orbite finale. Il y aurait également un problème psychologique…

— Oui, je m'en rends compte ; nous ne voudrions pas un autre

San Luiz Domingo…

San Luiz avait été ce village – heureusement tout petit – d'Amérique du Sud qui avait reçu un envoi égaré de métal lunaire traité, destiné à une station spatiale sur orbite basse. Le guidage terminal n'avait pas fonctionné, et il en avait résulté le premier cratère météorique créé par l'homme – avec deux cent cinquante morts. Depuis lors, la population de la planète Terre avait toujours été très ombrageuse à l'égard des exercices de tir dans l'espace.

— Une bien meilleure solution serait de capturer un astéroïde ; nous avons recherché ceux qui ont des orbites convenables et nous en avons trouvé trois prometteurs. Ce que nous voulons, en fait, c'est un astéroïde contenant du carbone – nous pourrons alors utiliser celui-ci comme matière première quand nous installerons l'usine de traitement, faisant ainsi d'une pierre deux coups.

— Une pierre plutôt grosse, mais c'est probablement la meilleure idée. Ne parlons plus du lanceur lunaire – un million d'envois de dix tonnes le bloquerait pendant dix ans, et certains d'entre eux s'égareraient forcément. Si vous ne trouvez pas d'astéroïde assez gros, nous pourrons toujours envoyer la masse complémentaire par le transporteur lui-même – quoique je déteste perdre toute cette énergie, si on pouvait l'éviter.

— Ce serait peut-être le moyen le plus économique. Compte tenu du rendement des dernières centrales thermonucléaires, cela ne coûterait que vingt dollars d'électricité pour hisser une tonne jusqu'à l'orbite.

— Êtes-vous certain de ce chiffre ?

— C'est un prix ferme donné par le Département Central de l'Énergie.

Morgan demeura silencieux quelques minutes. Puis il dit :

— Les ingénieurs de l'industrie aérospatiale vont me haïr.

Presque autant, ajouta-t-il en lui-même, que le Vénérable Parakarma.

Non… ce n'était pas juste. La haine était un sentiment qui n'était plus possible pour un véritable adepte de la Doctrine. Ce qu'il avait vu dans les yeux de l'ex-docteur Choam Goldberg n'était simplement qu'une opposition implacable ; mais cela pouvait être tout aussi dangereux.

21
Jugement

L'une des spécialités les plus agaçantes de Paul Sarath était cette brusque apostrophe, allègre ou lugubre selon le cas, qui débutait invariablement par les mots : « Avez-vous entendu la nouvelle ? » Bien que Rajasinghe eût souvent été tenté d'y faire la réponse banale : « Oui… je ne suis pas du tout surpris », il n'avait jamais eu le cœur de priver Paul de son petit plaisir.

— De quoi s'agit-il, *cette fois ?* répondit-il sans beaucoup d'enthousiasme.

— Maxine est sur Global Deux, elle cause avec le sénateur Collins. Je crois que notre ami Morgan a des ennuis. Je vous rappellerai.

L'image de Paul tout excité s'effaça de l'écran pour être remplacée quelques secondes plus tard par celle de Maxine Duval, lorsque Rajasinghe passa sur le principal canal des informations. Elle était assise dans son studio habituel, et parlait au président-directeur général de la Compagnie Terrienne de Construction, qui semblait être dans une humeur à peine contenue d'indignation – probablement artificielle.

— … Sénateur Collins, à présent que la décision de la Cour Mondiale a été prononcée…

Rajasinghe passa toute l'émission sur ENREGISTREMENT, en grommelant :

— Je pensais que ce ne serait pas avant vendredi. (Mais comme il coupait le son et branchait sa liaison privée avec ARISTOTE, il s'exclama :) Mon Dieu, nous *sommes* vendredi !

Comme toujours, Ari fut en ligne immédiatement.

— Bonjour, Raja. Que puis-je faire pour vous ?

Cette belle voix sans passion, exempte de tout contact avec une gorge humaine, n'avait jamais changé depuis les quarante ans qu'il la connaissait. Des dizaines – peut-être des centaines – d'années après qu'il serait mort, elle parlerait à d'autres hommes exactement comme elle lui avait parlé. (À propos de cela, combien de conversations menait-elle en ce moment ?) Autrefois, cette idée avait déprimé Rajasinghe ; à présent, cela n'avait plus d'importance. Il n'enviait pas l'immortalité d'ARISTOTE.

— Bonjour, Ari. J'aimerais connaître la décision prononcée aujourd'hui par la Cour Mondiale dans l'affaire Astrotechnique contre Vihara de la Sri Kanda. Un résumé suffira – mais passez-moi le texte complet plus tard.

— Première décision. Concession du site du temple à perpétuité

confirmée, en vertu de la loi taprobani et mondiale, codifiée sous le numéro 2085. Décision à l'unanimité.

» Deuxième décision. La construction de la tour orbitale projetée, avec son bruit, ses vibrations et son impact sur un site d'une grande importance historique et culturelle, constituerait une nuisance privée encourant opposition en vertu du droit légal de propriété. Au stade actuel, l'intérêt général n'est pas d'une portée suffisante pour affecter nos conclusions. Décision prise à quatre voix contre deux et une abstention.

— Merci, Ari. Annulez le texte complet, je n'en aurai pas besoin. Au revoir.

Bon, ça y était, exactement comme il s'y était attendu. Pourtant, il ne savait pas s'il devait en être soulagé ou désappointé.

Enraciné comme il l'était dans le passé, il était heureux que les vieilles traditions fussent chéries et protégées. Si une chose avait été apprise de l'histoire sanglante de l'humanité, c'était que seuls importaient les individus : aussi excentriques que leurs croyances puissent être, elles devaient être sauvegardées, tant qu'elles n'entraient pas en conflit avec d'autres intérêts plus vastes mais aussi légitimes. Qu'avait donc dit le vieux poète ? « L'État, c'est une chose qui n'existe pas. » Peut-être était-ce aller un peu trop loin, mais cela valait mieux que l'autre extrême.

En même temps, Rajasinghe éprouvait un léger sentiment de regret. Il s'était à demi convaincu (mais était-ce simplement accepter l'inévitable ?) que l'entreprise fantastique de Morgan pouvait être exactement ce qu'il fallait pour éviter que Taprobane (et peut-être le monde entier, bien que ce ne fût *plus* de sa responsabilité) sombre dans un déclin confortable et satisfait. À présent, la Cour Mondiale avait fermé cette voie-là, au moins pour pas mal d'années.

Il se demanda ce que Maxine pouvait avoir à dire sur ce sujet, et il appuya sur le bouton de play-back différé. Sur Global Deux, le canal des Informations commentées (parfois qualifié de Royaume des Bustes parlants), le sénateur Collins continuait toujours sur son élan.

— … Outrepassant incontestablement son autorité et utilisant les ressources de sa division sur des projets qui ne la concernaient pas.

— Mais vraiment, sénateur, n'êtes-vous pas un peu trop formaliste ? Tel que je le comprends, l'hyperfilament a été développé dans des buts de *construction*, de ponts spécialement. Et ne s'agit-il pas d'une sorte de pont ? J'ai entendu le Dr Morgan utiliser cette analogie, bien qu'il l'appelle aussi une tour.

— C'est *vous*, Maxine, qui êtes à présent formaliste. Je préfère le nom de "Transporteur Spatial". Et vous êtes tout à fait dans l'erreur pour l'hyperfilament. C'est le résultat de deux cents ans de recherche aérospatiale. Le fait que la percée finale se soit produite dans la

division TERRE de mon… heu… organisation n'a rien à voir avec la question, bien que, naturellement, je sois fier que mes collaborateurs scientifiques y aient contribué.

— Vous estimez que tout le projet aurait dû être passé à la division ESPACE ?

— Quel projet ? il ne s'agit que d'une simple étude… parmi des centaines d'autres qui sont toujours en cours à la CTC. Je n'entends jamais parler que d'une partie d'entre elles et je n'en désire pas plus… jusqu'à ce qu'elles aient atteint un stade où une importante décision doit être prise.

— Ce qui n'est pas le cas ici ?

— Absolument pas. Mes experts du transport interplanétaire disent qu'ils peuvent prendre en charge tous les accroissements de trafic envisagés… du moins dans l'avenir prévisible.

— C'est-à-dire quoi, exactement ?

— Une vingtaine d'années.

— Et que se passera-t-il alors ? La Tour prendrait ce temps pour être construite, selon le Dr Morgan. Supposons qu'elle ne soit pas prête à temps ?

— Alors nous aurons quelque chose d'autre. Mes collaborateurs examinent *toutes* les possibilités et il n'est pas du tout certain que le transporteur spatial soit la bonne solution.

— Pourtant, l'idée est fondamentalement juste.

— Elle le semble, quoique des études supplémentaires soient indispensables.

— Alors vous devriez assurément être reconnaissant au Dr Morgan de son travail initial ?

— J'ai le plus grand respect pour le Dr Morgan. Il est l'un des plus brillants ingénieurs dans mon organisation – sinon dans le monde.

— Je ne pense pas, sénateur, que cela réponde tout à fait à ma question.

— Très bien, je *suis* reconnaissant au Dr Morgan d'avoir porté cette affaire à notre attention. Mais je n'approuve pas la manière dont il l'a fait. Si je puis être brutal, il a tenté de me forcer la main.

— Comment ?

— En s'adressant en dehors de mon organisation – de *son* organisation – et montrant ainsi un manque de loyauté. Comme résultat de ses manœuvres, il y a eu une décision adverse de la Cour Mondiale, qui a inévitablement provoqué beaucoup de commentaires défavorables. Dans ces circonstances, je n'ai pas eu d'autre choix que de lui demander – avec le plus extrême regret – de m'offrir sa démission.

— Merci, sénateur Collins. Comme toujours, cela a été un plaisir de vous parler.

— Aimable menteuse, dit Rajasinghe, en coupant le play-back, pour prendre l'appel qui clignotait depuis une minute.

— Avez-vous tout entendu ? demanda le Pr Sarath. Ainsi *c'est* la fin du Dr Vannevar Morgan.

Rajasinghe considéra pensivement son vieil ami pendant quelques secondes.

— Vous avez toujours aimé sauter aux conclusions, Paul. Combien voudriez-vous parier ?

TROISIÈME PARTIE
La cloche

22
L'apostat

Poussé au désespoir par ses essais infructueux pour comprendre l'univers, le sage Devadasa déclara finalement dans son exaspération :

TOUTES LES PROPOSITIONS QUI CONTIENNENT LE MOT DIEU SONT FAUSSES.

Instantanément, son disciple le moins aimé, Somasiri, répondit :

— La phrase que je prononce maintenant contient le mot Dieu. Je n'arrive pas à voir, ô noble Maître, comment *cette* simple déclaration peut être fausse.

Devadasa réfléchit à la question durant plusieurs Poyas. Puis il répliqua, cette fois avec une apparente satisfaction :

SEULES LES PROPOSITIONS QUI NE CONTIENNENT *PAS* LE MOT DIEU PEUVENT ÊTRE VRAIES.

Après une pause à peine suffisante pour qu'une mangouste affamée avale un grain de millet, Somasiri riposta :

— Si cette proposition s'applique à elle-même, ô Vénérable, elle ne peut pas être vraie, car elle contient le mot Dieu. Mais si elle n'est *pas* vraie…

À ce moment, Devadasa brisa sa sébile sur le crâne de Somasiri, et par conséquent devrait être honoré comme le véritable fondateur du Zen.

(Tiré d'un fragment du *Culawamsa,* pas encore découvert.)

Vers la fin de l'après-midi, lorsque l'escalier ne fut plus grillé par toute l'ardeur du soleil, le Vénérable Parakarma commença sa descente. À la nuit tombante, il aurait atteint le premier des refuges où se reposaient les pèlerins, et dans la journée suivante, il serait de retour dans le monde des hommes.

Le Maha Thero ne lui avait donné d'avis ni dans un sens ni dans l'autre et s'il était chagriné du départ de son collègue, il n'en avait montré aucun signe. Il avait simplement psalmodié : « Rien n'est permanent en ce monde », joint les mains et donné sa bénédiction.

Le Vénérable Parakarma, qui avait autrefois été le Dr Choam Goldberg, et pourrait le redevenir, n'aurait pas eu grande difficulté à expliquer ses motifs. « Faire ce qu'on doit » était facile à dire ; mais ce n'était pas facile à découvrir.

Au Maha Vihara de la Sri Kanda, il avait trouvé la paix de l'esprit – mais ce n'était pas suffisant. Avec sa formation scientifique, il ne pouvait plus se satisfaire d'accepter l'attitude ambiguë de l'Ordre vis-à-vis de Dieu ; une pareille indifférence en était venue finalement à paraître pire que la négation totale.

S'il pouvait exister une chose telle qu'un gène rabbinique, le Dr Goldberg le possédait. Comme beaucoup d'autres avant lui, Goldberg-Parakarma avait cherché Dieu à travers les mathématiques, sans être découragé par la bombe qu'avait fait exploser au début du XXe siècle Kurt Gödel, avec sa découverte des propositions « indécidables ». Il ne pouvait pas comprendre comment quiconque pouvait considérer l'asymétrie dynamique de l'équation profonde et pourtant admirablement simple d'Euler

$$e^{\pi i} + 1 = 0$$

sans se demander si l'univers n'était pas la création de quelque vaste intelligence.

Après s'être d'abord fait un nom avec une nouvelle théorie cosmologique qui avait résisté près de dix ans avant d'être réfutée, Goldberg avait été acclamé comme un nouvel Einstein ou un nouveau N'goya. En une époque d'ultra-spécialisation, il avait également réussi à faire de notables progrès en aéro et hydrodynamique, depuis longtemps considérées comme des sujets enterrés, incapables d'offrir d'autres surprises.

Puis, à l'apogée de son autorité, il avait connu une conversion religieuse non sans ressemblance avec celle de Pascal, quoique sans autant de résonances morbides. Durant les dix ans suivants, il avait été content de se perdre dans l'anonymat de la robe jaune, et de concentrer son esprit brillant sur des questions de doctrine et de philosophie. Il ne regrettait pas cet entracte, et n'était même pas certain d'avoir abandonné l'Ordre ; un jour, peut-être, le grand escalier le reverrait-il. Mais les talents qu'il tenait de Dieu se réaffirmaient ; il y avait un énorme travail à faire et il avait besoin d'outils qui ne pouvaient être trouvés sur la Sri Kanda – ni même d'ailleurs, sur la Terre.

Il ressentait peu d'hostilité, à présent, envers Vannevar Morgan. Aussi involontairement que l'ingénieur eût allumé l'étincelle, à sa manière maladroite, lui aussi était un agent de Dieu. Cependant le

temple devait, à tout prix, être protégé. Que la Roue du Destin lui ramène jamais sa tranquillité, ou non, Parakarma était implacablement décidé à cela.

Et donc, tel un nouveau Moïse, apportant du sommet de la montagne des lois qui changeraient la destinée des hommes, le Vénérable Parakarma descendait vers le monde auquel il avait naguère renoncé. Il restait aveugle aux beautés de la terre et du ciel qui l'entouraient, car elles étaient totalement insignifiantes comparées à celles que lui seul pouvait voir, dans les armées d'équations qui défilaient dans son esprit.

23
Bulldozer cosmique

— Vos ennuis, Dr Morgan, dit l'homme dans le fauteuil roulant, viennent de ce que vous êtes sur la mauvaise planète.

— Je ne peux m'empêcher de penser, rétorqua Morgan en regardant ouvertement le système de survie de son visiteur, qu'on pourrait dire la même chose de vous.

Le vice-président (Département Investissements) de Narodny Mars émit un petit rire d'appréciation.

— Au moins, ne suis-je ici que pour une semaine seulement – ensuite je retrouverai Mars et une pesanteur civilisée. Oh, je pourrais marcher si j'en avais réellement besoin, mais je préfère faire autrement.

— Si je puis vous le demander, pourquoi alors venez-vous sur la Terre ?

— Je le fais aussi peu que possible, mais parfois il faut être sur place. Contrairement à ce qu'on croit en général, on ne peut pas *tout* faire par commande à distance. Je suis certain que vous le savez bien.

Morgan inclina la tête ; c'était tout à fait vrai. Il songea à toutes les occasions où la texture d'une matière quelconque, le contact du roc ou de la terre sous les pieds, l'odeur de la jungle, la morsure des embruns sur son visage, avaient joué un rôle capital dans l'un de ses projets. Un jour, peut-être, même ses sensations pourraient être transmises électroniquement – en fait, cela avait déjà été fait très grossièrement, à un niveau expérimental, et à un coût énorme. Mais il n'existait rien qui puisse remplacer la réalité, il fallait se méfier des imitations.

— Si vous êtes venu sur la Terre spécialement pour me rencontrer, répondit Morgan, je suis très sensible à cet honneur. Mais si vous m'offrez un travail sur Mars, vous perdez votre temps. Je profite de ma retraite pour retrouver des amis et des parents que je n'avais pas vus depuis des années et je n'ai aucune intention d'entamer une nouvelle carrière.

— Je trouve cela surprenant ; après tout vous n'avez que cinquante-deux ans. Comment vous proposez-vous d'occuper votre temps ?

— C'est facile. Je pourrais passer le reste de ma vie sur n'importe lequel d'une douzaine de projets. Les ingénieurs de l'antiquité – les Romains, les Grecs, les Incas – m'ont toujours fasciné et je n'ai jamais eu le temps de les étudier. Il m'a été demandé d'écrire et de faire un cours à l'université du Globe, sur la science des projets de grands

travaux. On m'a également commandé un manuel sur les ouvrages d'art avancés. Je voudrais développer certaines idées sur l'usage d'éléments actifs pour corriger des charges dynamiques, vents, séismes et ainsi de suite. Je suis toujours expert-conseil pour la Générale de Tectonique. Et je prépare un rapport sur l'administration de la CTC.

— À la demande de qui ? Pas, je suppose, du sénateur Collins ?

— Non, dit Morgan avec un sourire sardonique. J'ai pensé que ce serait… utile. Et cela aide à me soulager de mes sentiments.

— J'en suis certain. Cependant toutes ces activités ne sont pas vraiment *créatives*. Tôt ou tard, elles deviendront insipides – comme ce merveilleux paysage norvégien. Vous vous fatiguerez de regarder des lacs et des sapins, de même que vous vous fatiguerez d'écrire et de parler. Vous êtes le genre d'homme qui ne sera jamais vraiment heureux, Dr Morgan, à moins que vous ne refassiez notre univers.

Morgan ne répondit pas. Le pronostic était trop exact pour son confort.

— J'ai idée que vous êtes d'accord avec moi. Que diriez-vous si je vous apprenais que ma banque est sérieusement intéressée par votre projet de transporteur spatial ?

— Je serais sceptique. Quand je l'ai contactée, il m'a été répondu que c'était une excellente idée, mais qu'elle ne pouvait pas mettre d'argent dans ce projet en l'état de choses actuel. Elle avait besoin de tous ses fonds disponibles pour le développement de Mars. C'est la vieille histoire – nous serons heureux de vous aider quand vous n'aurez besoin d'aucune aide.

— *Cela*, c'était il y a un an ; à présent, après plus ample réflexion, nous aimerions que vous construisiez le transporteur spatial… mais pas sur la Terre. *Sur Mars.* Êtes-vous intéressé ?

— Je pourrais l'être. Continuez.

— Considérez les avantages. Un tiers de la pesanteur seulement, de sorte que les forces impliquées sont réduites en conséquence. L'orbite synchrone est également plus proche – moins de la moitié de l'altitude qu'il faut ici. Donc, dès le départ même, les problèmes de construction sont énormément amoindris. Nos gens estiment que le système martien coûterait moins du dixième du système terrien.

— C'est tout à fait possible, quoiqu'il faudrait que je vérifie.

— Et ce n'*est* que le commencement. Nous avons de violentes tempêtes sur Mars, en dépit de notre atmosphère ténue – mais aussi des montagnes qui s'élèvent complètement au-dessus d'elles. Votre Sri Kanda n'a que cinq mille mètres de haut. Nous avons le mont Pavonis – vingt et un mille mètres, et exactement sur l'équateur. Mieux encore, il n'y a pas de moines martiens installés au sommet avec des baux à long terme… Et il y a une autre raison pour laquelle Mars semble avoir été créé à l'intention d'un transporteur spatial : Deimos n'est

qu'à trois mille kilomètres au-dessus de l'orbite stationnaire. Nous avons donc déjà deux millions de mégatonnes placés exactement au bon endroit pour l'ancrage.

— Cela présentera quelques problèmes intéressants de synchronisation, mais je vois ce que vous voulez dire. J'aimerais rencontrer les gens qui ont calculé tout cela.

— Vous ne le pouvez pas, en temps réel. Ils sont tous sur Mars. Il vous faudra y aller.

— Je suis tenté, mais j'ai encore quelques autres questions.

— Allez-y !

— La Terre *doit* absolument avoir ce transporteur, pour toutes les raisons que vous connaissez sans doute. Mais il me semble que Mars pourrait s'en passer. Vous n'avez qu'une part réduite de notre trafic spatial et un taux projeté de croissance beaucoup plus petit. Franchement, cela ne paraît pas avoir beaucoup de sens pour moi.

— Je me demandais quand vous poseriez la question.

— Bien, je la pose.

— Avez-vous entendu parler du projet Eos ?

— Je ne crois pas.

— Eos – en grec « aurore » – le plan de régénérescence de Mars.

— Oh, bien sûr, je suis au courant ! Il nécessiterait la fonte des calottes polaires, n'est-ce pas ?

— Exactement. Si nous pouvions faire fondre toute cette glace et toute cette neige carbonique, plusieurs choses se produiraient. La densité atmosphérique augmenterait au point que les hommes pourraient travailler à l'extérieur sans combinaison spatiale ; et à un stade ultérieur, l'air pourrait même être rendu respirable. Il y aurait des eaux courantes, de petites mers – et par-dessus tout, de la *végétation*, le début d'une flore et d'une faune soigneusement planifiées. En deux siècles, Mars pourrait être un autre Jardin d'Éden. C'est la seule planète du système solaire que nous pouvons transformer au moyen de la technologie connue. Vénus pourrait bien toujours rester trop chaude.

— Et où se place le transporteur dans tout cela ?

— Il nous faut mettre plusieurs millions de tonnes d'équipement sur orbite. Des miroirs solaires de centaines de kilomètres de diamètre sont le seul moyen pratique de réchauffer Mars. Et nous en aurons besoin *en permanence* – d'abord pour fondre les calottes glaciaires et ensuite pour maintenir une température confortable.

— Ne pourriez-vous pas tirer tous les matériaux de construction de vos mines des astéroïdes ?

— Une partie, bien entendu. Mais les meilleurs miroirs pour cet usage sont faits en sodium, et celui-ci est rare dans l'espace. Nous devrons l'obtenir des gisements salins de Tharsis – presque au pied du

Pavonis, heureusement.

— Et combien de temps tout cela prendra ?

— S'il ne se présente pas de problèmes, le premier stade pourrait être atteint en cinquante ans. Peut-être pour votre centième anniversaire ; ce que les actuaires disent que vous avez trente-neuf pour cent de chances d'atteindre.

Morgan se mit à rire.

— J'admire les gens qui font du travail de recherche aussi approfondi.

— Nous ne survivrions pas sur Mars si nous ne faisions pas attention aux détails.

— Bien, je suis très favorablement impressionné, quoique je garde encore pas mal de réserves. Le financement par exemple…

— Ça c'est mon affaire, Dr Morgan. Je suis le banquier. *Vous* êtes l'ingénieur.

— Exact, mais vous paraissez connaître pas mal de choses sur les questions techniques et j'ai dû apprendre beaucoup sur les questions économiques – souvent à mes dépens. Avant même que j'envisage de m'engager dans un tel projet, je désirerais avoir un budget détaillé article par article…

— Qui peut vous être fourni…

— … et ce ne serait que le début. Vous ne vous rendez peut-être pas compte qu'il reste encore une énorme quantité de recherches à faire dans une demi-douzaine de domaines… production en masse de matière première pour l'hyperfilament, problèmes de stabilité et de contrôle… je pourrais continuer toute la nuit.

— Ce ne sera pas nécessaire ; nos ingénieurs ont lu tous vos rapports. Ce qu'ils proposent, c'est une expérience à petite échelle qui réglera beaucoup de problèmes techniques et prouvera que le principe est bon…

— Il n'y a *pas* de doute là-dessus.

— Je suis d'accord, mais c'est stupéfiant, la différence qu'une petite démonstration pratique peut faire. Alors c'est ce que nous voudrions que vous fassiez. Prévoyez le plus petit système possible – juste un fil avec une charge utile de quelques kilogrammes. Faites-le descendre de l'orbite synchrone jusqu'à la Terre. Ensuite utilisez-le pour faire monter quelque chose, simplement pour montrer que les fusées sont dépassées. L'expérience sera relativement peu coûteuse ; elle procurera des renseignements essentiels et un apprentissage fondamental – et de notre point de vue, elle épargnera des années de discussion. Nous pourrons aller trouver le gouvernement de la Terre, la Caisse solaire, les autres banques interplanétaires… et nous n'aurons qu'à leur faire voir la démonstration.

— Vous *avez* vraiment tout calculé. Quand aimeriez-vous avoir

ma réponse ?

— Pour être honnête, dans, disons, cinq secondes. Mais, de toute évidence, l'affaire n'a rien d'urgent. Prenez le temps qui vous semble raisonnable.

— Très bien. Donnez-moi vos avant-projets d'étude, vos analyses de coût et tous les autres renseignements dont vous disposez. Une fois que je les aurai examinés, je vous ferai savoir ma décision dans… oh ! une semaine au plus.

— Merci. Voilà mon numéro. Vous pouvez m'appeler à n'importe quel moment.

Morgan glissa la carte d'identification du banquier dans la fente mémoire de son communicateur et vérifia ENTRÉE CONFIRMÉE sur l'affichage visuel. Avant qu'il n'ait rendu la carte, il avait déjà pris sa décision.

À moins qu'il n'y eût une faille fondamentale dans l'analyse martienne – et il était prêt à parier une grosse somme qu'elle était correcte – sa retraite était terminée. Il avait souvent noté, avec quelque amusement, que s'il réfléchissait fréquemment longtemps et profondément sur des décisions relativement sans importance, il n'avait jamais hésité un instant aux tournants décisifs de sa carrière. Il avait toujours su ce qu'il fallait faire, et s'était rarement trompé.

Et pourtant à ce stade de la partie engagée, il valait mieux ne pas mettre trop de capital émotionnel dans un projet qui pouvait encore s'effondrer. Après que le banquier fut parti pour la première étape de son voyage de retour à Port-Tranquillité, *via* Oslo et Gagarine, Morgan se découvrit dans l'impossibilité de se livrer à aucune des activités qu'il avait projetées pour la longue soirée nordique ; son esprit était en ébullition, explorant tout l'éventail de futurs soudainement changés.

Au bout de quelques minutes d'allées et venues énervées, il s'assit à son bureau et se mit à établir une liste de priorités dans une sorte d'ordre inverse, commençant par les engagements dont il pouvait le plus facilement se dégager. Avant longtemps, cependant, il constata qu'il ne lui était pas possible de se concentrer sur des questions aussi banales. Loin dans le tréfonds de son esprit, quelque chose le harcelait, essayant d'attirer son attention. Lorsqu'il s'efforçait de saisir quoi, cela lui échappait immédiatement, comme un mot familier mais momentanément oublié.

Avec un soupir de frustration, Morgan quitta son bureau et s'en alla sur la véranda qui courait le long de la façade ouest de l'hôtel. Bien qu'il fît très froid, l'air était tout à fait calme et la température au-dessous de zéro était plus stimulante que désagréable. Le ciel étincelait d'étoiles et un croissant de lune jaunâtre descendait lentement vers son reflet dans le fjord, dont la surface était si sombre et si immobile qu'elle aurait pu être une plaque d'ébène poli.

Trente ans plus tôt, il s'était trouvé presque au même endroit, avec une jolie fille dont il ne pouvait plus se rappeler nettement l'apparence. Ils venaient tous deux de célébrer leurs premiers diplômes et c'était, en fait, tout ce qu'ils avaient en commun. Ça n'avait pas été une affaire sérieuse ; ils étaient jeunes et avaient passé d'agréables moments en compagnie l'un de l'autre – et ç'avait été suffisant. Pourtant, sans qu'il sache pourquoi, ce souvenir qui s'effaçait l'avait ramené au Trollshaven Fjord à ce moment capital de sa vie. Qu'aurait pensé le jeune étudiant de vingt-deux ans, s'il avait pu savoir que ses pas le ramèneraient en ce lieu de plaisirs resté dans sa mémoire, trente ans après ?

Il y avait à peine une trace de nostalgie ou de mélancolie dans la rêverie de Morgan – seulement une sorte d'amusement songeur. Il n'avait jamais regretté un instant le fait qu'Ingrid et lui se fussent séparés à l'amiable sans même envisager le contrat d'essai habituel d'un an. Elle avait continué par la suite en rendant trois autres hommes modérément malheureux avant de se trouver une situation à la Commission lunaire, et Morgan avait perdu sa trace. Peut-être était-elle en ce moment même là-haut, sur ce croissant brillant, dont la couleur était presque assortie à celle de ses cheveux dorés.

C'était fini pour le passé. Morgan tourna ses pensées vers l'avenir ; où était Mars ? Il fut honteux d'avouer qu'il ne savait même pas s'il était visible ce soir-là. En parcourant du regard le cercle de l'écliptique depuis la Lune jusqu'à l'éblouissant repère de Vénus et plus loin encore, il ne vit rien dans toute cette profusion de joyaux étincelants qu'il pût identifier avec certitude comme étant la planète rouge. C'était excitant de penser que, dans un futur pas très éloigné, il pourrait – lui qui n'avait même jamais voyagé au delà de l'orbite lunaire ! – contempler de ses propres yeux ces magnifiques paysages pourpres et voir les minuscules lunes passer rapidement par toutes leurs phases.

À ce moment, le rêve s'effondra. Morgan resta un instant paralysé, puis rentra brusquement dans l'hôtel, oubliant la splendeur de la nuit.

Il n'y avait pas de console tous usages dans sa chambre : il dut donc descendre dans le hall pour obtenir le renseignement dont il avait besoin. La chance voulut que la cabine fût occupée par une vieille dame qui mit si longtemps à trouver ce qu'elle voulait que Morgan en frappa presque à grands coups sur la porte. Mais finalement, elle s'en alla en marmottant des excuses, et Morgan se trouva en face de tout l'art et le savoir accumulés de l'humanité.

Au temps où il était étudiant, il avait gagné plusieurs championnats de récupération de l'information, en recherchant, contre la montre, d'obscurs renseignements d'après des questionnaires

préparés par des juges d'un ingénieux sadisme. (« Quelle fut la hauteur pluviométrique dans la capitale du plus petit État du monde, le jour où le second plus grand nombre de buts fut marqué dans la Coupe mondiale de football ? » était l'une des questions dont il se souvenait avec une affection particulière.) Son habileté s'était encore améliorée avec les années et sa question était parfaitement directe. L'affichage vint en trente secondes, avec beaucoup plus de détails qu'il n'en avait réellement besoin.

Morgan considéra l'écran durant une minute puis secoua la tête avec une stupéfaction déconcertée.

— Ce n'est pas possible que cela leur ait échappé ! murmura-t-il. Mais que peuvent-ils y faire ?

Morgan appuya sur le bouton COPIE IMPRIMÉE et emporta la mince feuille de papier dans sa chambre pour une étude plus approfondie. Le problème était d'une évidence si étourdissante, si consternante, qu'il se demanda si lui-même n'aurait pas laissé échapper une solution tout aussi évidente et se rendrait ridicule en soulevant la question. Cependant il n'y avait aucun moyen possible de faire autrement…

Il regarda sa montre : il était déjà plus de minuit. Mais c'était une chose qu'il devait régler tout de suite.

Au grand soulagement de Morgan, le banquier n'avait pas appuyé sur son bouton NE PAS DÉRANGER. Il répondit immédiatement, la voix un peu surprise.

— J'espère que je ne vous ai pas réveillé, dit Morgan pas très sincère.

— Non… nous sommes sur le point d'atterrir à Gagarine. Quel est le problème ?

— Il s'agit d'environ dix tératonnes{Tératonne (du grec *teratos,* « monstre ») = un million de millions de tonnes. *(N.d.T.)*} se déplaçant à deux kilomètres à la seconde. La lune intérieure, Phobos, c'est un bulldozer cosmique qui passerait près du transporteur spatial toutes les onze heures. Je n'ai pas fait le calcul exact des probabilités mais la collision est inévitable tous les quelques jours.

Il y eut un long silence à l'autre bout de la communication. Puis le banquier dit :

— J'aurais pu penser à cela. C'est tellement évident que quelqu'un doit avoir la solution. Peut-être devrons-nous déplacer Phobos.

— Impossible : la masse est beaucoup trop grande.

— Il faut que j'appelle Mars. Le délai de réponse est de douze minutes en ce moment. Je devrais en avoir une d'ici une heure.

« Je l'espère, se dit Morgan. Et il vaudrait mieux qu'elle soit bonne… si toutefois je veux *vraiment* me lancer dans cette entreprise. »

24
Le doigt de Dieu

Le *Dendrobium macarthiae* fleurissait habituellement à la venue de la mousson du sud-ouest mais, cette année, il était en avance. Tandis que Johan Rajasinghe, dans sa serre à orchidées, en admirait les fleurs compliquées d'un rose violacé, il se souvint que, la saison dernière, il avait été bloqué dans la serre par une averse torrentielle alors qu'il examinait les premières floraisons.

Il regarda le ciel avec inquiétude ; non, il y avait peu de risque de pluie. Il faisait une journée superbe, avec de minces traînées de nuages, très haut, modérant le soleil féroce. Mais *ça,* c'était bizarre…

Rajasinghe n'avait jamais rien vu de semblable auparavant. Presque verticalement au-dessus de lui, les bandes nuageuses étaient interrompues par une perturbation circulaire. Elle paraissait être une minuscule tempête cyclonique de quelques kilomètres de diamètre seulement, mais elle rappelait à Rajasinghe quelque chose de complètement différent – le trou provenant d'un nœud dans le bois d'une planche parfaitement aplanie. Il abandonna ses chères orchidées et sortit de la serre pour mieux observer le phénomène. À présent, il pouvait voir que le petit tourbillon se déplaçait lentement à travers le ciel, la trace de son passage nettement marquée par la déformation des traînées nuageuses.

On pouvait facilement imaginer que le doigt de Dieu, descendant du ciel, traçait un sillon dans les nuages. Même Rajasinghe, qui connaissait bien les principes de base du contrôle météorologique, n'avait aucune idée qu'une telle précision fût à présent possible ; mais il pouvait tirer un léger orgueil du fait que, voilà presque quarante ans, il avait joué son rôle dans sa réalisation.

Il n'avait pas été facile de décider les superpuissances restantes à se dessaisir de leurs forteresses orbitales et les remettre à l'Autorité Météorologique mondiale, geste qui était – si la métaphore pouvait être poussée jusque-là – le dernier et le plus spectaculaire exemple de forger des socs de charrue avec des épées. Maintenant les lasers qui avaient autrefois menacé l'humanité dirigeaient leurs rayons sur des parties soigneusement choisies de l'atmosphère ou sur des zones-cibles absorbant la chaleur dans des régions écartées du globe. L'énergie qu'ils contenaient était négligeable comparée à celle de la plus petite tempête ; mais il en est de même pour l'énergie de la pierre qui roule et déclenche une avalanche, ou de l'unique neutron qui provoque une réaction en chaîne.

Au delà de cela, Rajasinghe ne savait rien des détails techniques

sinon qu'ils comprenaient des réseaux de satellites de surveillance et des ordinateurs qui contenaient dans leurs cerveaux électroniques un modèle complet de l'atmosphère terrestre, des continents et des mers. Il se sentait plutôt comme un sauvage frappé d'une terreur mystérieuse, bouche bée devant les merveilles d'une technologie avancée, en regardant le petit cyclone se déplacer résolument vers l'ouest, jusqu'à ce qu'il disparaisse au-dessous du gracieux alignement de palmiers, juste à l'intérieur des remparts des Jardins de Plaisir.

Puis il leva le regard vers les invisibles ingénieurs et savants qui tournaient autour du monde dans leurs lunes de fabrication humaine.

— Très impressionnant, dit-il. Mais j'espère que vous savez *exactement* ce que vous faites.

25
La roulette orbitale

— J'aurais dû deviner, dit le banquier lugubrement, que cela devait se trouver dans l'une de ces annexes techniques que je n'ai jamais regardées. Et à présent que vous avez vu tout le rapport, j'aimerais connaître la réponse. Vous m'avez donné bien du souci depuis que vous avez soulevé le problème.

— Elle est d'une évidence éclatante, répondit Morgan, et j'aurais dû y penser moi-même.

« Et je l'aurais fait – finalement – » se dit-il, avec un large degré de confiance. Avec l'œil de l'esprit, il revit ces simulations sur ordinateur de toute l'immense structure, résonnant comme une corde de violon cosmique, tandis que les vibrations durant des heures couraient de la Terre à l'orbite et revenaient, réfléchies, à leur point de départ. Et en superposition, il revoyait de mémoire, pour la centième fois, le film rayé du pont qui dansait. *Là* se trouvaient tous les indices dont il avait besoin.

— Phobos croise la Tour toutes les onze heures dix minutes, mais heureusement il ne se déplace pas exactement dans le même plan – sinon on aurait une collision *chaque fois* qu'il passerait. Il la rate à la plupart de ses révolutions et les moments dangereux sont exactement prévisibles – au millième de seconde près, si on le désire. Or le transporteur, comme toute construction, n'est pas une structure complètement rigide. Il a une période naturelle de vibration qui peut être calculée avec presque autant de précision que les orbites planétaires. Donc ce que vos ingénieurs proposent de faire, c'est d'*accorder* le transporteur de telle façon que ses oscillations normales – qui ne peuvent, de toute façon, être évitées – le maintiennent toujours à l'écart de Phobos. Chaque fois que le satellite croisera la Tour, elle ne sera pas là – elle aura esquivé la zone dangereuse de quelques kilomètres.

Il y eut une longue pause à l'autre bout de la communication.

— Je ne devrais pas dire cela, dit enfin le Martien, mais j'en ai les cheveux qui se dressent sur la tête.

— Présenté aussi brutalement, certes, cela ressemble à… comment l'appelait-on… la « roulette russe ». Mais, souvenez-vous, nous avons affaire à des mouvements exactement prévisibles. Nous savons toujours où sera Phobos et nous pouvons contrôler le déplacement de la Tour, simplement par la manière dont nous réglerons la circulation sur elle.

« Simplement », se dit Morgan, c'était difficilement le mot juste,

mais n'importe qui pouvait voir que c'était possible. Et alors une analogie lui vint brusquement à l'esprit, qui n'était pas parfaite mais si incongrue qu'il en éclata presque de rire. Non… ce ne serait pas une bonne idée de l'utiliser pour le banquier.

De nouveau, il se retrouvait au pont de la passe de Tacoma, mais cette fois dans un monde de fantaisie. Un navire devait passer dessous, selon un horaire parfaitement régulier. Malheureusement, le mât avait un mètre de trop.

Pas de problème. Juste avant l'heure à laquelle il devait arriver, on enverrait quelques camions de gros tonnage traverser le pont à des intervalles soigneusement calculés pour correspondre à sa fréquence de résonance. Une lente ondulation se propagerait le long du tablier d'un pylône à l'autre, dont la crête serait réglée pour coïncider avec l'arrivée du navire. Et la tête du mât glisserait en dessous, avec des centimètres entiers de plus qu'il n'en fallait… À une échelle des milliers de fois plus grande, ce serait ainsi que Phobos ne rencontrerait pas la structure qui s'élèverait dans l'espace à partir du mont Pavonis.

— Je suis heureux d'en avoir votre assurance, dit le banquier, mais je pense que je me livrerai à quelques vérifications personnelles sur la position de Phobos avant d'embarquer pour un voyage.

— Alors vous serez surpris d'apprendre que certains de vos brillants jeunes ingénieurs – ils sont certainement brillants et je présume qu'ils sont jeunes à cause de leur pure effronterie technique – veulent utiliser les périodes critiques comme attraction touristique. Ils estiment qu'ils pourraient demander une grosse majoration de tarif pour la vue de Phobos passant presque à portée de la main, à quelque deux mille kilomètres à l'heure. Ce serait vraiment un remarquable spectacle, ne pensez-vous pas ?

— Je préfère me contenter de l'imaginer mais ils pourraient bien avoir raison. En tout cas, je suis soulagé de savoir qu'*il y a* une solution. Je suis également très heureux de noter que vous reconnaissez la valeur de nos ingénieurs. Est-ce que cela signifie que nous pourrons bientôt avoir votre décision ?

— Vous pouvez l'avoir tout de suite, dit Morgan. Quand pouvons-nous commencer ?

26
La nuit avant Vesak

C'était encore, après vingt-cinq siècles, le jour le plus vénéré du calendrier taprobanien. Selon la légende, le Bouddha était né, avait atteint l'illumination, et il était mort à la pleine lune de mai. Quoique, pour la plupart des gens, Vesak ne signifiât pas plus maintenant que l'autre grande fête annuelle de Noël, cela restait encore un jour de méditation et de tranquillité.

Depuis de nombreuses années, le Contrôle Mousson garantissait qu'il n'y aurait pas de pluie la nuit de la veille ni la nuit du jour de Vesak. Et depuis presque aussi longtemps, Rajasinghe s'était rendu tous les ans à la Cité royale deux jours avant la pleine lune, pour un pèlerinage qui lui reposait l'esprit. Il évitait le jour de Vesak lui-même ; Ranapura était alors trop encombrée de visiteurs, dont certains ne manqueraient sûrement pas de le reconnaître et de troubler sa solitude.

Seul l'œil le plus aigu aurait pu remarquer que l'énorme Lune jaune qui se levait au-dessus des dômes en cloche des antiques *dagobas,* n'était pas encore un cercle parfait. La lumière qu'elle émettait était si intense que seulement quelques-uns des plus brillants satellites et quelques-unes des plus brillantes étoiles étaient visibles dans le ciel sans nuages. Et il n'y avait pas un souffle de vent.

Deux fois, disait-on, Kalidasa s'était arrêté sur cette route, lorsqu'il avait quitté Ranapura pour toujours. La première halte avait été au tombeau d'Hanuman, le petit compagnon chéri de son enfance ; et la seconde au sanctuaire du Bouddha mourant. Rajasinghe s'était souvent demandé quelle consolation le roi en avait tirée – peut-être à cet endroit même, car c'était le meilleur d'où l'on pouvait contempler l'immense statue taillée en pleine roche. La forme étendue était si parfaitement proportionnée qu'il fallait en approcher tout près avant de pouvoir en apprécier la dimension réelle. À distance, il était impossible de se rendre compte que l'oreiller sur lequel reposait la tête du Bouddha était plus haut qu'un homme.

Bien que Rajasinghe eût vu beaucoup de choses dans le monde, il ne connaissait aucun autre endroit aussi empli de paix. Parfois, il avait la sensation qu'il pourrait rester éternellement assis là, sous la Lune resplendissante, complètement indifférent à tous les soucis et tous les tumultes de la vie. Il n'avait jamais essayé de trop chercher à approfondir la magie de ce lieu sacré, par crainte de la détruire, mais certains de ses éléments étaient assez évidents. La pose même de l'Illuminé, reposant enfin les yeux fermés après une longue et noble

vie, rayonnait de sérénité. Les lignes larges et souples de sa robe étaient extraordinairement apaisantes, délassantes à contempler ; elles semblaient s'écouler de la roche pour former des ondes de pierre figées. Et comme les vagues de la mer, le rythme naturel de leur courbe séduisait des instincts dont l'esprit rationnel ne connaissait rien.

Dans des moments d'éternité comme celui-là, seul avec le Bouddha et la Lune presque pleine, Rajasinghe avait le sentiment de pouvoir comprendre enfin la signification du Nirvâna – cet état qui ne peut être défini que par des négatives. Des émotions telles que la colère, le désir, l'avidité n'avaient plus aucun pouvoir ; en fait, elles étaient à peine concevables. Même le sens d'une identité personnelle semblait sur le point de disparaître comme une brume légère au soleil matinal.

Cela ne pouvait durer, naturellement. Bientôt, il reprit conscience du bourdonnement des insectes, de l'aboiement lointain des chiens, de la dureté froide de la pierre sur laquelle il était assis. La tranquillité n'était pas un état d'esprit qui pût être maintenu longtemps. Avec un soupir, Rajasinghe se remit sur ses pieds et retourna vers sa voiture, parquée à une centaine de mètres à l'extérieur des terrains du temple.

Il entrait dans le véhicule lorsqu'il remarqua la petite tache blanche, si nettement dessinée qu'elle aurait pu être peinte sur le ciel, qui s'élevait au-dessus des arbres à l'ouest. C'était le nuage le plus singulier que Rajasinghe eût jamais vu – un ellipsoïde parfaitement symétrique, aux bords si francs qu'il en semblait presque solide. Il se demanda si quelqu'un volait dans un aéronef à travers le ciel de Taprobane ; mais il ne voyait pas de gouvernes et l'on n'entendait pas de moteurs.

Puis, durant un instant fugitif, il eut une idée encore plus fantastique : *les habitants de l'Étoile-île étaient enfin arrivés…*

Mais c'était, bien entendu, absurde. S'ils avaient trouvé moyen d'aller plus vite que leurs propres signaux radio, ils auraient difficilement pu traverser tout le système solaire – et descendre dans le ciel de la Terre – sans alerter tous les radars de surveillance existants. La nouvelle aurait éclaté depuis des heures.

Plutôt à sa surprise, Rajasinghe ressentit une légère impression de désappointement. Et à présent que la tache se rapprochait, il put voir que c'était, sans aucun doute possible, un nuage parce que ses bords s'effilochaient un peu. Sa vitesse était impressionnante ; il semblait être poussé par un vent très fort qui lui était réservé, et dont il n'y avait pas encore trace au niveau du sol.

Ainsi, c'étaient encore les savants du Contrôle Mousson qui expérimentaient leur maîtrise des vents. À quoi donc, se demanda Rajasinghe, penseraient-ils ensuite ?

27
La station Ashoka

Comme l'île semblait minuscule vue de cette altitude ! Trente-six kilomètres en dessous, à cheval sur l'équateur, Taprobane ne semblait pas beaucoup plus grosse que le disque de la Lune. Le pays tout entier paraissait être une cible trop petite pour être atteinte ; pourtant, Morgan visait un endroit en plein centre, à peu près de la dimension d'un court de tennis.

Même à présent, il n'était pas complètement certain de ses motifs. Pour les besoins de cette démonstration, il aurait pu tout aussi bien opérer de la station Kinte et viser le Kilimandjaro ou le mont Kenya. Le fait que Kinte était à l'un des points les plus instables de toute l'orbite stationnaire et manœuvrait constamment pour rester au-dessus de l'Afrique centrale, n'aurait pas eu d'importance pour les quelques jours que devait durer l'expérience. Pendant un moment, il avait été tenté de viser le Chimborazo ; les Américains avaient même offert de déplacer, à très grands frais, la station Columbus à sa latitude exacte. Cependant, finalement, en dépit de cette incitation, il était revenu à son objectif originel – Sri Kanda.

Il était heureux pour Morgan qu'en cette ère de décisions avec l'assistance d'ordinateurs, même un arrêt de la Cour Mondiale pouvait être obtenu en quelques semaines. Le *vihara* avait, bien entendu, protesté. Morgan avait soutenu qu'une brève expérience scientifique, conduite hors des terrains du temple et ne causant ni bruit, ni pollution, ni aucune autre forme de perturbation, ne pouvait constituer un préjudice. Si on l'empêchait de la faire, tous ses travaux antérieurs seraient compromis, il n'aurait aucun moyen de vérifier ses calculs, et un projet capital pour la République de Mars serait gravement retardé.

C'était un argument plausible et Morgan lui-même en avait cru la plus grande partie. Les juges aussi, à cinq contre deux. Bien qu'ils ne fussent pas censés être influencés par de telles questions, la mention des Martiens procéduriers était une manœuvre habile. La République de Mars avait déjà trois affaires compliquées en cours et la Cour était un peu fatiguée d'établir des précédents dans le droit interplanétaire.

Cependant, Morgan savait, dans la partie froidement analytique de son cerveau, que son action n'était pas dictée par la logique seulement. Il n'était pas homme à accepter un échec de bonne grâce ; son geste de défi lui procurait une certaine satisfaction. Et pourtant – à un niveau encore plus profond – il rejetait cette motivation mesquine ; un tel geste de collégien n'était pas digne de lui. En réalité,

il ne faisait que renforcer sa confiance en lui-même et réaffirmer sa foi dans le succès final. Bien qu'il ne sût pas comment, ni quand, il proclamait à la face du monde – et à ces moines entêtés derrière leurs antiques murailles : « Je reviendrai. »

La station Ashoka contrôlait virtuellement toutes les communications, la météorologie, la surveillance de l'environnement et la circulation spatiale dans la région de l'Inde et de Cathay. Si elle cessait jamais de fonctionner, un milliard de vies seraient menacées de désastre, et, si ses services n'étaient pas rapidement rétablis, de mort. Pas étonnant qu'Ashoka eût deux satellites auxiliaires complètement indépendants, Bhaba et Sarabhai, à cent kilomètres de distance. Même si une catastrophe inimaginable détruisait les trois stations, Kinte et Imhotep à l'ouest ou Confucius à l'est pourraient les remplacer dans ce cas d'urgence. L'espèce humaine avait appris, de cruelle expérience, à ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier.

Il n'y avait pas de touristes, de gens en vacances, ni de passagers en transit ici, si loin de la Terre, ils n'allaient pas au delà de quelques milliers de kilomètres dans l'espace et laissaient l'orbite géosynchrone trop éloignée aux savants et aux ingénieurs – dont pas un seul n'était jamais allé sur Ashoka pour une mission aussi insolite ni avec un équipement aussi singulier.

L'instrument essentiel de l'opération Fil d'Araignée flottait à présent dans l'un des sas d'amarrage de moyenne dimension de la station, attendant une dernière vérification avant d'être lancé. Il n'avait rien de très spectaculaire et son apparence ne donnait aucune idée de l'énorme quantité de travail et d'argent qu'avait nécessitée sa réalisation.

Ce cône gris terne, de quatre mètres de long et de deux mètres de diamètre à la base, paraissait être fait de métal plein ; il fallait l'examiner de très près pour découvrir le filament étroitement enroulé qui en recouvrait la surface tout entière. En fait, en dehors d'une broche centrale et des bandes de plastique intercalées qui en séparaient les centaines de couches, le cône n'était fait que d'hyperfilament bobiné en pointe – et de quarante mille kilomètres de long.

Deux technologies désuètes et totalement différentes avaient été reprises pour la construction de ce cône gris peu impressionnant. Trois cents ans auparavant, lorsque les télégraphes sous-marins avaient commencé de fonctionner à travers le fond des océans, des hommes avaient perdu des fortunes avant de maîtriser l'art d'enrouler des milliers de kilomètres de câble et de les dévider d'une façon régulière et continue d'un continent à un autre, en dépit des tempêtes et de tous les autres aléas de la mer. Puis, juste un siècle plus tard, certaines des premières armes téléguidées avaient été commandées par de minces

fils métalliques qui se déroulaient tandis qu'elles volaient vers leur cible, à quelques centaines de kilomètres à l'heure. Morgan tentait une portée mille fois plus grande que celle de ces reliques du Musée de la Guerre, avec une vitesse cinquante fois supérieure. Cependant, il avait quelques avantages. Son missile filerait dans un vide parfait sauf pour les derniers cent kilomètres et son objectif n'était pas susceptible de faire une manœuvre d'évitement.

La directrice des opérations, projet Fil d'Araignée, attira l'attention de Morgan d'une toux légèrement embarrassée.

— Nous avons encore un petit problème, docteur, dit-elle, nous sommes tout à fait confiants pour la descente – tous les essais et toutes les simulations sur ordinateur sont convaincants, comme vous l'avez vu. C'est le *rembobinage* du filament qui inquiète le service Sécurité de la station.

Morgan battit vivement des paupières ; il n'avait pas beaucoup réfléchi à la question. Il semblait évident que le problème de réenrouler le filament était insignifiant comparé à celui de le faire descendre. Sûrement, il suffisait pour cela d'un simple treuil à moteur, avec les modifications spéciales nécessaires pour manier une matière aussi fine, à épaisseur variable. Mais il savait que, dans l'espace, on ne devait jamais rien considérer comme chose établie, et que l'intuition – *spécialement* celle d'un ingénieur placé sur la Terre – pouvait être un guide plein de traîtrise.

Voyons… lorsque l'expérience sera terminée, on coupera l'extrémité terrestre et Ashoka se mettra à réenrouler le filament. Naturellement quand on tire – aussi fort que ce soit – sur un bout d'un fil de quarante mille kilomètres de long, rien ne se passe pendant des heures. Il faudrait une demi-journée pour que la traction parvienne à l'autre bout et que le système commence à se mouvoir dans son ensemble. On maintient donc la tension… Oh !…

— Quelqu'un a fait quelques calculs, reprit l'ingénieur, et s'est aperçu que, lorsqu'on en arrive finalement à la vitesse, on a plusieurs tonnes qui se dirigent vers la station à mille kilomètres à l'heure. Le service Sécurité n'a pas aimé *cela* du tout.

— Très compréhensible. Que veulent-ils que nous fassions ?

— Programmer un réenroulement plus lent, avec un moment de force vive contrôlé. Si l'on met les choses au pire, ils peuvent nous contraindre à quitter la station pour effectuer ce réenroulement.

— Est-ce que cela retardera l'opération ?

— Non, nous avons établi à toute éventualité un plan pour sortir toute l'installation hors du sas de la station en cinq minutes, si nous le devons.

— Et vous pourrez facilement récupérer le filament ?

— Bien sûr.

— J'espère que vous avez raison. Cette petite ligne de pêche coûte un tas d'argent – et je veux m'en resservir.

Mais *où ?* se demanda Morgan en lui-même, en regardant le croissant qui grossissait lentement de la Terre. Peut-être vaudrait-il mieux terminer le projet Mars d'abord, même si cela signifiait plusieurs années d'exil. Une fois que Pavonis serait pleinement opérationnel, la Terre serait *obligée* de suivre, et il ne doutait pas que, d'une manière ou d'une autre, les derniers obstacles seraient surmontés.

Alors, le vide énorme à travers lequel il regardait à présent serait enjambé et la gloire que Gustave Eiffel avait conquise, voilà trois siècles, serait définitivement éclipsée.

28
La première descente

Il n'y aurait rien à voir avant au moins une vingtaine de minutes. Néanmoins, tous ceux dont la présence n'était pas nécessaire dans la cabane de commande étaient déjà dehors, les yeux fixés sur le ciel au-dessus d'eux. Même Morgan éprouvait quelques difficultés à résister à cette impulsion et se rapprochait tout doucement de la porte.

Le plus récent partenaire de Maxine Duval, un solide garçon de moins de trente ans, ne s'écartait que rarement de plus de quelques mètres de lui. Sur ses épaules étaient montés les instruments habituels de son travail – des caméras jumelées dans l'arrangement classique « à droite, en avant, à gauche, en arrière » et, au-dessus de celles-ci, une petite sphère à peine plus grosse qu'un pamplemousse. L'antenne à l'intérieur de cette sphère exécutait des manœuvres très adroites, plusieurs milliers de fois par seconde, de telle façon qu'elle était toujours fixée sur le satellite de communication le plus proche en dépit de tous les mouvements possibles de son porteur. Et à l'autre bout de ce circuit, Maxine, assise confortablement dans son bureau du studio, regardait par les yeux de son lointain alter ego et écoutait par ses oreilles – mais sans fatiguer *ses* poumons dans l'air glacial. Cette fois-ci, elle avait la meilleure part de l'affaire ; ce n'était pas toujours le cas.

Morgan n'avait consenti à cet arrangement qu'avec quelque répugnance. Il savait que c'était une occasion historique et avait accepté l'assurance de Maxine que son représentant « ne se fourrerait dans les jambes de personne ». Mais il était aussi profondément conscient de tout ce qui pouvait tourner mal dans une expérience aussi nouvelle – spécialement au cours des cent derniers kilomètres de pénétration dans l'atmosphère. Et de plus, il savait également qu'on pouvait compter sur Maxine pour traiter aussi bien l'échec que le succès sans rechercher le sensationnel.

Comme tous les grands reporters, Maxine Duval n'était pas détachée émotionnellement des événements qu'elle observait. Elle pouvait donner tous les points de vue, sans déformer ni omettre aucun des faits qu'elle considérait essentiels. Cependant, elle ne cherchait jamais à cacher ses propres sentiments, bien qu'elle ne les laissât pas devenir importuns. Elle admirait énormément Morgan, avec le respect – envieux – de quelqu'un à qui manque toute réelle capacité créatrice. Depuis la construction du pont de Gibraltar, elle avait toujours attendu de voir ce que l'ingénieur ferait ensuite et elle n'avait pas été déçue. Mais bien qu'elle souhaitât bonne chance à Morgan, elle ne

l'aimait pas réellement. À son opinion, l'intensité forcenée de son ambition le rendait à la fois plus grand que nature et moins qu'humain. Elle ne pouvait s'empêcher de le comparer à son second, Warren Kingsley. Alors *lui*, c'était un homme tout à fait sympathique et aimable (« et un meilleur ingénieur que moi », lui avait un jour dit Morgan, plus qu'à demi sérieusement). Mais personne n'entendrait jamais parler de Warren ; il resterait toujours un terne et fidèle satellite de son éblouissant soleil. Ce qu'en fait il était parfaitement satisfait d'être.

C'était Warren qui lui avait patiemment expliqué le mécanisme étonnamment complexe de la descente. À première vue, il paraissait assez simple de faire tomber quelque chose tout droit sur l'équateur, d'un satellite stationnant immobile exactement au-dessus. Mais l'astrodynamique était pleine de paradoxes ; si l'on essayait de ralentir, on allait plus vite. Si l'on prenait le plus court chemin, on brûlait le plus de combustible. Si l'on visait une certaine direction, on voyageait dans une autre… Et encore *cela* ne tenait-il compte que des champs gravitationnels. Cette fois, la situation était beaucoup plus compliquée. Personne n'avait jamais auparavant tenté de diriger une sonde spatiale traînant quarante mille kilomètres de fil. Néanmoins, le programme Ashoka s'était parfaitement déroulé, tout au long de la descente jusqu'à la lisière de l'atmosphère. Dans quelques minutes, le contrôleur là-bas sur Sri Kanda prendrait la suite pour la descente finale. Pas étonnant que Morgan parût tellement tendu.

— Van, dit Maxine d'une voix douce mais ferme sur son circuit privé, arrêtez de sucer votre pouce, ça vous donne l'air d'un bébé.

Morgan manifesta de l'indignation, ensuite de la surprise – puis se détendit finalement avec un rire légèrement embarrassé.

— Merci de l'avertissement, dit-il. Cela m'ennuierait de gâter mon image publique.

Il regarda avec un amusement mélancolique la phalangette manquante, se demandant quand les gens soi-disant spirituels cesseraient de ricaner. « Ah, ah ! L'ingénieur victime de sa propre invention ! » Après avoir mis tant de fois les autres en garde, il était devenu négligent et s'était arrangé pour s'amputer le bout du pouce en démontrant les propriétés de l'hyperfilament. Il n'en avait pratiquement pas ressenti de douleur et étonnamment peu de gêne. Un jour, il s'en occuperait mais il ne pouvait tout simplement pas perdre toute une semaine, attaché à un régénérateur d'organes, simplement pour deux centimètres de pouce.

— Altitude deux cinq zéro, dit une voix calme, impersonnelle, du fond de la cabane de commande. Vitesse sonde un un six zéro mètres par seconde. Tension filament quatre-vingt-dix pour cent maxi théorique. Le parachute se déploiera dans deux minutes.

Après sa détente momentanée, Morgan était de nouveau tendu, vigilant – comme un boxeur, ne put s'empêcher de penser Maxine Duval, observant son adversaire inconnu mais dangereux.

— Quel est l'état du vent ? jeta-t-il.

Une autre voix répondit, cette fois loin d'être impersonnelle.

— Je n'arrive pas à y croire, disait-elle d'un ton inquiet. Mais le Contrôle Mousson vient de lancer un avis de tempête.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter.

— Ils ne plaisantent pas ; je viens de vérifier.

— Mais ils ont garanti qu'il n'y aurait pas de coups de vent de plus de trente kilomètres à l'heure…

— Ils viennent d'élever cette prévision à soixante… correction, à quatre-vingts kilomètres à l'heure. Quelque chose a terriblement mal tourné…

— *C'est le moins qu'on puisse dire !* murmura Maxine pour elle-même. (Puis elle ordonna à ses yeux et ses oreilles au loin :) Disparais dans le décor… ils ne voudront pas de toi autour d'eux… mais ne perds rien.

Et s'en remettant à son partenaire pour se débrouiller avec ces ordres quelque peu contradictoires, elle se brancha sur son excellent service de renseignement. Il lui fallut moins de trente secondes pour découvrir quelle station était responsable du temps dans la zone de Taprobane. Et elle se sentit frustrée, mais pas surprise d'apprendre que cette station n'acceptait pas d'appels venant du public en général.

Laissant à son personnel compétent le soin de surmonter *cet* obstacle, elle se rebrancha sur la montagne. Et elle fut stupéfaite de voir combien, même dans ce bref intervalle, les conditions avaient empiré.

Le ciel était devenu plus sombre ; les microphones captaient le faible grondement lointain de la tempête qui approchait. Maxine Duval avait connu de tels changements brusques du temps en mer, et plus d'une fois en avait profité dans ses courses océaniques. Mais c'était une mauvaise chance incroyable ; elle sympathisait avec Morgan dont peut-être les rêves et les espoirs allaient être balayés par ce coup de vent imprévu – *impossible.*

— Altitude deux zéro zéro. Vitesse sonde un un cinq mètres par seconde. Tension quatre-vingt-quinze pour cent maxi.

Ainsi la tension augmentait – de plus d'une manière. L'expérience ne pouvait plus être interrompue à ce stade extrême ; Morgan devrait simplement continuer et espérer que tout s'arrangerait pour le mieux ; Maxine aurait aimé pouvoir lui parler mais elle se garda bien de le déranger à ce moment décisif.

— Altitude un neuf zéro. Vitesse un un zéro zéro. Tension cent cinq pour cent. Déploiement du premier parachute… MAINTENANT !

Ça y était… la sonde était engagée, elle était captive de l'atmosphère terrestre. À présent, le peu de combustible qui lui restait devait être utilisé pour la diriger dans le filet qui était tendu sur la paroi de la montagne. Ses câbles de maintien vibraient déjà au souffle du vent furieux qui passait à travers le filet.

Brusquement, Morgan sortit de la cabane de commande et leva les yeux vers le ciel. Puis il se tourna et regarda directement la caméra.

— *Quoi qu'il arrive,* Maxine, dit-il lentement, posément, l'expérience est déjà réussie à quatre-vingt-quinze pour cent. Non… à quatre-vingt-dix-neuf pour cent. Nous l'avons menée sur trente-six mille kilomètres, il ne nous en reste plus que deux cents à faire.

Maxine Duval ne répondit pas. Elle savait que ces paroles ne s'adressaient pas à elle mais à celui qui était dans le fauteuil roulant compliqué devant la porte de la cabane. Le véhicule dénonçait son occupant, seul un visiteur venu d'ailleurs que de Terre pouvait avoir besoin d'un tel appareil. Les médecins pouvaient à présent remédier virtuellement à toutes les déficiences musculaires – mais les physiciens ne pouvaient pas remédier à la pesanteur.

Que de puissances et d'intérêts étaient à présent concentrés sur ce sommet de montagne ! Les forces mêmes de la nature – la banque de Narodny Mars, la République Autonome Nord-Africaine, Vannevar Morgan (qui n'était pas une mince force de la nature, lui-même) – et ces moines doucement implacables dans leur nid d'aigle balayé par les vents.

Maxine donna tout bas des instructions à son patient partenaire, et la caméra se braqua lentement vers le haut. Là où était le sommet, couronné par les murailles d'une blancheur éblouissante du temple. Çà et là le long de ses parapets, elle put apercevoir des robes orange flottant dans le vent. Comme elle s'y était attendue, les moines observaient les événements avec attention.

Elle augmenta le grossissement, à l'aide du zoom, se rapprochant assez pour voir leurs visages. Bien qu'elle n'eût jamais rencontré le Maha Thero (une interview lui avait été poliment refusée), elle était certaine de pouvoir le reconnaître. Mais il n'y avait pas signe du supérieur de la communauté ; peut-être était-il dans le sanctuaire, concentrant sa formidable volonté sur quelque exercice spirituel.

Maxine Duval n'était pas sûre que le principal adversaire de Morgan s'adonnait à quelque chose d'aussi naïf que la prière. Mais s'il avait vraiment prié pour cette miraculeuse tempête, ses vœux étaient sur le point d'être exaucés. Les dieux de la Montagne se réveillaient de leur sommeil.

29
L'approche finale

À une technologie croissante correspond une vulnérabilité croissante ; plus l'homme conquiert *(sic)* la nature, plus il s'expose à des catastrophes artificielles. L'histoire récente en donne suffisamment de preuves – par exemple, l'engloutissement de Marina City (2127), l'effondrement du dôme de Tycho B (2098), l'iceberg arabe partant à la dérive après avoir rompu ses câbles de remorque (2062) et la fusion du réacteur Thor (2009). On peut être certain que cette liste recevra des additions encore plus impressionnantes dans l'avenir. Peut-être les perspectives les plus terrifiantes sont-elles celles qui comporteraient, des facteurs *psychologiques*, pas seulement technologiques. Dans le passé, un poseur de bombes ou un tireur fou ne pouvait tuer qu'une poignée de personnes ; aujourd'hui, il ne serait pas difficile à un ingénieur déséquilibré d'assassiner une ville entière. Le fait que la colonie spatiale O'Neil II ait échappé de peu à un tel désastre en 2047 a été bien établi. De tels incidents, en théorie du moins, pouvaient être évités par un filtrage minutieux des personnes et par des procédures de sécurité « infaillibles », quoique trop souvent celles-ci ne répondissent pas à tout ce qu'on en espérait.

Il y a aussi le genre très intéressant, mais heureusement très rare, d'événements où la personne concernée est dans une position si éminente, ou a des pouvoirs si exceptionnels que nul ne se rend compte de ce qu'elle fait jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Les ravages causés par de tels génies déments (il ne semble pas y avoir d'autre terme qui puisse les désigner) peuvent être mondiaux, comme dans le cas d'Adolf Hitler (1889–1945). Dans un nombre surprenant d'occasions, on ne sait rien de leurs activités, par suite d'une conspiration du silence parmi leurs pairs embarrassés.

Un exemple typique vient récemment de se découvrir avec la publication des *Mémoires* de Dame Maxine Duval, si impatiemment attendus et si longtemps retardés. Même, à présent, certains aspects de la question ne sont pas encore entièrement clairs.

(La Civilisation et ses mécontents, J. K. Golitsyn, Prague, 2175.)

— Altitude un cinq zéro, vitesse quatre-vingt-quinze – je répète quatre-vingt-quinze. Bouclier thermique largué.

La sonde était donc entrée sans dommage dans l'atmosphère et avait freiné son excès de vitesse. Mais il était encore beaucoup trop tôt pour se mettre à applaudir. Non seulement il restait encore cent

cinquante kilomètres à faire à la verticale, mais aussi trois cents à l'horizontale – avec une tempête furieuse pour compliquer les choses. Quoique la sonde contînt encore une petite quantité de propergol, sa liberté de manœuvre était très limitée. Si l'opérateur manquait la montagne à la première approche, il ne pourrait pas effectuer un virage et recommencer.

— Altitude un deux zéro. Pas encore d'effets atmosphériques.

La petite sonde descendait en tournoyant sur elle-même du haut du ciel, comme une araignée au bout de son fil de soie. « J'espère, se dit Maxine en elle-même, qu'ils ont assez de filament ; il y aurait de quoi rendre furieux, s'ils en manquaient, à quelques kilomètres seulement de l'objectif ! » Des drames semblables s'étaient produits pour certains des premiers câbles sous-marins, voilà trois cents ans.

— Altitude huit zéro. Approche normale. Tension cent pour cent. Légère résistance de l'air.

L'atmosphère supérieure commençait donc à se faire sentir, quoique ce ne fût encore qu'aux instruments ultra-sensibles à bord du minuscule engin.

Un petit télescope, commandé à distance, avait été installé près du camion de contrôle et, à présent, suivait automatiquement la sonde toujours invisible. Morgan se dirigea vers l'instrument, le partenaire de Maxine Duval derrière lui comme une ombre.

— Rien en vue ? chuchota-t-elle doucement au bout de quelques secondes.

Morgan secoua la tête avec impatience et continua de regarder attentivement dans l'oculaire.

— Altitude six zéro. Déviation vers la gauche – tension cent cinq… correction cent dix.

Toujours bien dans les limites, pensa Maxine… mais des choses commençaient à se passer là-haut dans la stratosphère. Sûrement Morgan devait avoir la sonde en vue à présent…

— Altitude cinq cinq – donnons deux secondes d'impulsion pour correction.

— Je l'ai ! s'exclama Morgan. Je peux voir le jet des gaz !

— Altitude cinq zéro. Tension cent cinq pour cent. Difficile de garder la trajectoire… sonde un peu secouée par le vent.

Il était inimaginable que la petite sonde, qui n'avait plus que cinquante kilomètres à faire, ne termine pas son voyage de trente-six mille kilomètres. Pourtant combien d'avions – et d'astronefs – avaient eu un accident dans les derniers quelques mètres ?

— Altitude quatre cinq. Vent violent par le travers. La sonde s'écarte de nouveau de la trajectoire. Trois secondes d'impulsion pour correction.

— Je l'ai perdue, dit Morgan furieux. Des nuages me bouchent la

vue.

— Altitude quatre zéro. Fortement secouée. Tension monte jusqu'à un cinquante – je répète un cinquante pour cent.

Ça, c'était mauvais ; Maxine Duval savait que la tension de rupture se situait à deux cents pour cent. Une mauvaise secousse et l'expérience serait terminée.

— Altitude trois cinq. Vent devient pire. Une seconde d'impulsion. Réserve de propergol presque épuisée. Tension monte toujours… jusqu'à cent soixante-dix.

Encore trente pour cent de plus, se dit Maxine, et même cet incroyable filament se briserait, comme n'importe quel autre matériau lorsque sa résistance à la tension est dépassée.

— Distance trois zéro. Turbulence empire. Dérive fortement sur la gauche. Impossible calculer correction – mouvements trop désordonnés.

— Je l'ai retrouvée ! s'écria Morgan. Elle a traversé les nuages !

— Distance deux cinq. Plus assez de propergol pour la remettre sur sa trajectoire. Estimons que nous manquerons l'objectif de trois kilomètres.

— Ça n'a pas d'importance ! cria Morgan. Tombez où vous pourrez !

— D'accord, dès que nous pourrons. Distance deux zéro. Force du vent augmente. Perdons stabilité. Sonde commence à tournoyer.

— Lâchez le frein… laissez le filament se dévider !

— Déjà fait, dit la voix exaspérément calme.

Maxine Duval aurait pu croire que c'était une machine qui parlait, si elle n'avait pas su que Morgan avait emprunté l'un des meilleurs contrôleurs de trafic d'une station spatiale pour assurer cette tâche.

— Mauvais fonctionnement du dévidoir. La sonde tournoie maintenant à cinq révolutions par seconde. Filament probablement emmêlé. Tension un huit zéro pour cent. Un neuf zéro. Deux zéro zéro. Distance un cinq. Tension deux un zéro. Deux deux zéro. Deux trois zéro.

Cela ne peut pas durer beaucoup plus longtemps, se dit Maxine Duval. Plus qu'une douzaine de kilomètres et il a fallu que ce damné filament s'emmêle dans la sonde qui tournoie.

— Tension zéro… je répète *zéro.*

Ça y était ; le filament s'était cassé et devait être en train de se tordre lentement comme un serpent vers les étoiles. Sans doute les techniciens sur Ashoka le réenrouleraient-ils, mais Maxine avait à présent saisi suffisamment de la théorie pour se rendre compte que ce serait une tâche longue et compliquée. Et la petite sonde s'écraserait quelque part sur le sol dans les champs et les jungles de Taprobane. Cependant, comme Morgan l'avait dit, l'expérience avait réussi à plus

de quatre-vingt-quinze pour cent. La prochaine fois, quand il n'y aurait pas de vent…

— La voilà ! cria quelqu'un.

Une brillante étoile s'était allumée, entre deux des gros nuages qui voguaient à travers le ciel ; on aurait dit une météorite en plein jour qui tombait sur la Terre. Ironiquement, comme pour se moquer de ses constructeurs, la fusée éclairante montée sur la sonde pour aider son guidage terminal s'était automatiquement enflammée.

Eh bien, elle servirait à quelque chose d'utile. Elle aiderait à repérer l'épave.

Le partenaire de Maxine Duval pivota lentement pour qu'elle puisse voir l'éblouissante étoile diurne dépasser la montagne et disparaître vers l'est ; Maxine estima que la sonde toucherait le sol à moins de cinq kilomètres d'écart. Puis elle dit :

— Ramenez-moi au Dr Morgan, j'aimerais lui parler.

Elle avait eu l'intention d'émettre quelques remarques encourageantes, assez haut pour que le banquier martien les entende – exprimant sa confiance que, la prochaine fois, la descente serait un succès total. Maxine était encore en train de composer son petit discours rassurant lorsqu'il fut chassé de son esprit. Elle devait revisionner les événements des trente secondes suivantes jusqu'à ce qu'elle les connaisse par cœur. Mais elle ne fut jamais tout à fait sûre de les comprendre complètement.

30
Les légions du roi

Vannevar Morgan était habitué aux revers de fortune – et même aux désastres – et celui-là n'était, espérait-il, que mineur. Son véritable souci, en regardant la fusée éclairante disparaître par-dessus les contreforts de la montagne, était que la Narodny Mars considère son argent comme perdu. L'observateur à l'œil glacial dans son fauteuil roulant compliqué avait été extrêmement peu communicatif. La pesanteur terrestre semblait lui avoir paralysé la langue aussi effectivement que les membres. Mais cette fois, il parla à Morgan avant que celui-ci pût le faire.

— Juste une question, Dr Morgan. Je sais que cette tempête était sans précédent – et pourtant elle s'est produite. Elle pourrait donc se produire de nouveau. Que se passerait-il si cela arrivait – *lorsque la Tour serait construite ?*

Morgan réfléchit rapidement. Il était impossible de donner une réponse précise, aussi instantanément, et il n'arrivait encore qu'à peine à croire ce qui était arrivé.

— Au pire de tout, nous devrions peut-être suspendre brièvement les opérations ; il pourrait y avoir une certaine distorsion de la ligne. Aucune force de vent qui se produise *jamais* à cette altitude ne pourrait mettre la structure même de la Tour en danger. Même ce filament expérimental aurait été de toute sécurité si nous avions réussi à l'ancrer.

Il espérait que c'était une analyse assez juste ; dans quelques minutes, Warren Kingsley lui ferait savoir si elle était vraie ou non. À son grand soulagement, le Martien lui répondit avec une apparente satisfaction :

— Merci, c'est tout ce que je voulais savoir.

Morgan, néanmoins, était décidé à aller jusqu'au bout de la question.

— Et sur le mont Pavonis, bien entendu, un tel problème ne peut pas survenir. La densité de l'atmosphère y est de moins d'un centième…

Depuis des dizaines d'années, il n'avait pas entendu le son qui retentit alors dans ses oreilles, mais c'était un son qu'aucun homme pût jamais oublier. Son appel impérieux, dominant le rugissement de la tempête, transporta Morgan à moitié chemin du tour du monde. Il n'était plus debout sur le versant d'une montagne balayée par le vent, il était sous la coupole de Sainte-Sophie, les yeux levés avec respect et admiration vers l'œuvre grandiose d'hommes qui étaient morts depuis

seize siècles. Et dans ses oreilles résonnait le tintement de l'énorme cloche qui autrefois appelait les fidèles à la prière.

Le souvenir d'Istanbul s'effaça ; il fut de nouveau sur la montagne, plus déconcerté, plus confondu que jamais.

Qu'était-ce donc que le moine lui avait dit… que le malencontreux cadeau de Kalidasa était resté silencieux durant des siècles et n'avait la permission de faire retentir sa voix qu'en temps de désastre ? Il n'y avait pas de désastre ici ; en fait, pour ce qui concernait le monastère, c'était précisément le contraire. Juste un instant survint dans l'esprit de Morgan la possibilité embarrassante que la sonde se soit écrasée dans l'enceinte du temple. Non, c'était hors de question ; elle avait manqué le sommet de la montagne avec des kilomètres d'écart. En tout cas, c'était un objet beaucoup trop petit pour avoir fait de sérieux dégâts en moitié descendant, moitié tombant du ciel.

Il leva le regard vers le monastère d'où la voix de la grosse cloche défiait toujours la tempête. Les robes orange avaient toutes disparu des parapets ; il n'y avait pas un moine visible.

Quelque chose effleura délicatement la joue de Morgan et il la rejeta automatiquement de côté. Il était difficile même de penser pendant que ce bourdonnement douloureux emplissait l'air et martelait son cerveau. Il se dit qu'il ferait mieux de monter jusqu'au temple et de demander poliment au Maha Thero ce qui était arrivé.

De nouveau, il sentit ce contact soyeux contre son visage, et cette fois, il aperçut un peu de jaune du coin de l'œil. Ses réactions avaient toujours été rapides ; il fit un geste brusque et ne manqua pas son coup.

À demi écrasé dans sa main, l'insecte achevait sa vie éphémère lorsque Morgan regarda – et l'univers qu'il avait toujours connu sembla trembler et se dissoudre autour de lui. Son invraisemblable défaite avait été transformée en une victoire encore plus inexplicable, pourtant il n'éprouvait aucun sentiment de triomphe – seulement confusion et étonnement.

Car il se souvenait, à présent, de la légende des papillons dorés. Poussés par la tempête, par centaines et par milliers, ils s'étaient lancés contre la montagne pour aller mourir sur son sommet. Les légions de Kalidasa avaient enfin atteint leur objectif – et pris leur revanche.

31
Exode

— Qu'est-il arrivé ? demanda le Sheik Abdullah.

« C'est une question à laquelle je ne pourrai jamais répondre », se dit Morgan en lui-même. Mais il répondit :

— La montagne est à nous, monsieur le Président ; les moines ont déjà commencé à s'en aller. C'est incroyable… Comment une légende vieille de deux mille ans a-t-elle pu… ?

Il secoua la tête, complètement déconcerté.

— Si suffisamment d'hommes croient à une légende, elle devient vraie.

— Je le suppose. Mais il y a beaucoup plus que simplement cela – tout l'enchaînement des événements n'en semble pas moins impossible.

— C'est un mot qu'il est toujours risqué d'employer. Permettez-moi de vous conter une petite histoire. Un ami très cher, un grand savant, maintenant mort, avait l'habitude de me taquiner en disant que puisque la politique est l'art du possible, elle n'intéresse que des esprits de second ordre. Car, affirmait-il, les esprits de *premier* ordre ne sont intéressés que par l'*impossible.* Et savez-vous ce que je répondais ?

— Non, dit Morgan, poliment, et comme on pouvait le prévoir.

— C'est une chance que nous soyons si nombreux – parce qu'il faut bien que *quelqu'un* dirige le monde… En tout cas, si l'impossible s'est produit, vous devriez l'accepter avec gratitude.

« Je l'accepte, pensa Morgan – à contrecœur. » Il y a quelque chose de très étrange dans un univers où quelques papillons, à présent morts, peuvent peser autant qu'une tour d'un milliard de tonnes.

Et il y avait le rôle ironique du Vénérable Parakarma, qui devait sûrement sentir maintenant qu'il avait été le jouet de quelque dieu malicieux. L'administrateur du Contrôle Mousson avait été extrêmement contrit et Morgan avait accepté ses excuses avec une bonne grâce inhabituelle. Il pouvait très bien croire que le brillant Dr Choam Goldberg avait révolutionné la micrométéorologie, que personne n'avait réellement compris tout ce qu'il faisait, et qu'il avait finalement subi une sorte de dépression nerveuse alors qu'il conduisait ses expériences. Morgan avait exprimé ses vœux – tout à fait sincères – pour le rétablissement du savant, et avait conservé assez de ses instincts bureaucratiques pour qu'ils lui laissent entendre qu'il pourrait, le moment venu, compter sur de futurs égards de la part du Contrôle Mousson. L'administrateur l'avait quitté avec des remerciements emplis de gratitude, s'étonnant sans doute de la

magnanimité surprenante de Morgan.

— Peut-on savoir, demanda le Sheik, où vont les moines ? Je pourrais leur offrir l'hospitalité ici. Notre culture a toujours fait bon accueil à d'autres croyances.

— Je ne sais pas, ni l'ambassadeur Rajasinghe non plus. Cependant lorsque je le lui ai demandé, il m'a dit : « Ils s'en tireront très bien. Un ordre qui a vécu frugalement depuis trois mille ans, n'est pas exactement dénué de moyens. »

— Hum ! Peut-être aurions-nous l'emploi d'une partie de leur richesse. Votre petit projet devient de plus en plus coûteux à chaque fois que vous me voyez.

— Pas vraiment, monsieur le Président. La dernière estimation ne comporte qu'un chiffrage purement comptable pour les opérations dans l'espace que la Narodny Mars a maintenant accepté de financer. Mes Martiens se chargent de découvrir un astéroïde contenant du carbone et de l'amener sur orbite terrestre. Ils ont beaucoup plus d'expérience dans ce genre de travail, et cela résout l'un de nos principaux problèmes.

— Et le carbone pour leur propre tour ?

— Ils en ont des quantités illimitées sur Deimos – exactement là où ils en ont besoin. La Narodny a déjà mis en route la prospection de sites convenables pour l'extraction, quoique le traitement lui-même ne doive pas se faire sur le satellite mais dans l'espace.

— Oserais-je demander pourquoi ?

— À cause de la gravité. Même sur Deimos, elle est de quelques centimètres par seconde au carré. L'hyperfilament ne peut être fabriqué que dans des conditions où la force de la pesanteur est totalement nulle. Il n'y a aucun autre moyen de garantir une parfaite structure cristalline avec une organisation à suffisamment long terme.

— Merci, Van. Puis-je me risquer à demander pourquoi vous avez changé le projet de base ? J'aimais le groupe original de quatre tubes, deux montant et deux descendant. Un système simple de métro, c'était quelque chose que je pouvais comprendre – même s'il *était* dressé debout à quatre-vingt-dix degrés.

Ce n'était pas la première fois, et sans doute ne serait-ce pas la dernière, que Morgan était déconcerté par la mémoire du vieux Sheik et sa compréhension des détails. Il n'était jamais prudent avec lui de considérer quelque chose comme admis, quoique ses questions fussent parfois inspirées par la pure curiosité – souvent la curiosité malicieuse d'un homme si sûr de sa position qu'il n'avait nul besoin de maintenir sa dignité – il ne laissait rien échapper qui fût de la moindre importance.

— Je crains bien que nos premières idées étaient trop orientées dans un sens terrestre. Nous étions un peu comme les premiers

constructeurs d'automobiles qui continuaient de produire des voitures sans chevaux. Donc, à présent, notre projet est devenu une tour creuse carrée avec une voie sur chaque face. Imaginez-la comme quatre voies de chemin de fer verticales. Lorsqu'elle part de l'orbite, elle a quarante mètres de côté et elle s'amincit à vingt mètres quand elle atteint la Terre.

— Comme une stalag… stalac…

— Stalactite. Oui, on hésite toujours ! Du point de vue construction, on aurait maintenant une bonne analogie avec la vieille tour Eiffel – tournée la tête en bas et cent mille fois allongée.

— Tant que *cela ?*

— À peu près.

— Bon, je suppose qu'il n'y a pas de loi qui dise qu'une tour ne puisse pas pendre vers le bas.

— Nous en aurons aussi une autre qui se dressera vers le haut, souvenez-vous – de l'orbite synchrone à partir de la masse d'ancrage qui garde la structure tout entière sous tension.

— Et la station intermédiaire ? J'espère que vous n'avez pas changé cela.

— Non, elle reste à la même place – à vingt-cinq mille kilomètres.

— Bien, je sais que je n'irai jamais là, mais j'aime bien y penser… (Il marmotta quelque chose en arabe.) Il y a une autre légende, vous savez – le cercueil de Mahomet, suspendu entre le ciel et la Terre. Exactement comme la station intermédiaire.

— Nous y organiserons un banquet en votre honneur, monsieur le Président, quand nous inaugurerons le service.

— Même si vous tenez votre programme – et j'admets que vous n'avez perdu qu'un an dans la construction du Pont – j'aurai alors quatre-vingt-dix-huit ans. Non, je doute que j'y aille jamais.

« Mais *moi,* j'irai, se dit Vannevar Morgan. Car à présent, je sais que les dieux sont avec moi ; quels que soient les dieux qui puissent exister. »

QUATRIÈME PARTIE
La tour

32
L'Express de l'espace

— Voyons donc, ce n'est pas possible, protesta Warren Kingsley, ça ne décollera jamais du sol…

— J'ai cédé à la tentation, fit Morgan avec un petit rire, en examinant la maquette en grandeur réelle. Cela ressemble tout à fait à un wagon de chemin de fer dressé debout.

— C'est exactement l'image que nous voulons vendre, répondit Kingsley. Vous achetez votre billet à la gare, enregistrez vos bagages, vous installez dans votre siège articulé à la Cardan et vous admirez la vue, ou vous pouvez aller dans le bar-salon et passer les cinq heures suivantes à boire sérieusement, jusqu'à ce qu'on doive vous porter pour débarquer à la station intermédiaire. Incidemment, que pensez-vous de l'idée du service Aménagement : décor Pullman XIXe siècle ?

— Pas grand-chose. Les wagons Pullman n'avaient pas cinq étages circulaires l'un au-dessus de l'autre.

— Vaudrait mieux dire ça aux décorateurs, ils se sont mis dans la tête d'avoir l'éclairage au gaz.

— S'ils tiennent à une ambiance du temps passé, ce serait tout de même assez approprié. Je me rappelle avoir vu, une fois, un vieux film d'aventures dans l'espace au Musée d'Art de Sydney. Il s'y trouvait un genre de navette spatiale qui avait un salon d'observation circulaire… exactement ce qu'il nous faut.

— Vous souvenez-vous de son titre ?

— Oh !… laissez-moi réfléchir… quelque chose comme *Guerre dans l'Espace 2000.* Je suis sûr que vous pourrez le retrouver.

— Je vais dire au service Aménagement de le rechercher. À présent, allons à l'intérieur. Voulez-vous un casque ?

— Non, dit Morgan d'un ton brusque.

C'était l'un des rares avantages d'avoir dix centimètres de moins que la moyenne.

En pénétrant dans la maquette, il éprouva une émotion presque puérile à imaginer d'avance ce qu'il allait voir. Il avait supervisé tous les plans, surveillé les ordinateurs qui jouaient avec les graphiques et les schémas de construction – tout ici lui serait parfaitement familier mais c'était du *réel,* du solide. Bien sûr, ça ne décollerait jamais du sol, comme l'avait dit Kingsley en plaisanterie. Mais un jour, ses frères identiques s'élanceraient à travers les nuages et monteraient, en cinq heures seulement, à la station intermédiaire, à vingt-cinq mille kilomètres de la Terre. Et cela pour environ un dollar d'électricité en tout, par passager.

Même maintenant, il était impossible de saisir la signification entière de la révolution qui en résulterait. Pour la première fois, l'espace lui-même deviendrait aussi accessible que n'importe quel point de la surface de la Terre. D'ici quelques dizaines d'années, si une personne de situation moyenne voulait passer un week-end sur la Lune, elle pourrait se le permettre. Même Mars ne serait pas hors de sa portée ; il n'y avait pas de limites à ce qui pouvait être maintenant possible.

Morgan revint sur Terre brusquement, en trébuchant presque sur un morceau de moquette mal posé.

— Désolé, dit son guide, c'est encore une idée des décorateurs… la moquette verte est censée rappeler la Terre aux gens. Les plafonds seront bleus, d'un bleu de plus en plus profond dans les étages supérieurs. Et ils veulent utiliser un éclairage indirect partout, de façon que les étoiles soient visibles.

Morgan hocha la tête.

— C'est une très jolie idée, mais elle ne marchera pas. Si l'éclairage est suffisant pour lire confortablement, sa clarté effacera les étoiles. Il faudrait un compartiment du salon qui puisse être complètement obscurci.

— Ils ont déjà prévu cela pour un coin du bar – vous pouvez commander ce que vous voulez boire et vous retirer derrière des rideaux.

Ils étaient en ce moment à l'étage le plus bas de la capsule, une pièce circulaire de huit mètres de diamètre, trois mètres de haut. Tout autour se trouvaient toutes sortes de caisses, de cylindres et de panneaux de contrôle portant des inscriptions telles que RÉSERVE OXYGÈNE, ACCUMULATEURS, CRAQUAGE CO2, PHARMACIE, CONTRÔLE TEMPÉRATURE. Tout était visiblement de nature provisoire, temporaire, susceptible d'être réarrangé en un instant.

— N'importe qui penserait que nous construisons un vaisseau spatial, remarqua Morgan. Entre parenthèses, quelle est la dernière estimation du temps de survie ?

— Tant qu'il y aura de l'énergie disponible, au moins une semaine, même à pleine charge de cinquante passagers. Ce qui est en réalité absurde puisque une équipe de secours pourra toujours les atteindre en trois heures soit de la Terre, soit de la station intermédiaire.

— Sauf catastrophe majeure, comme avaries graves à la Tour ou aux voies.

— Si *cela* arrivait jamais, je ne crois pas qu'il resterait quelqu'un à sauver. Mais si une capsule tombe en panne pour une raison quelconque, et que les passagers ne deviennent pas fous et avalent d'un seul coup toutes nos délicieuses tablettes d'aliments comprimés

de secours, leur plus gros problème sera l'ennui.

Le second étage était complètement dénué même d'installations temporaires. Quelqu'un avait dessiné un grand rectangle à la craie sur le panneau de plastique courbe de la paroi, et inscrit à l'intérieur en capitales d'imprimerie : SAS ICI ?

— Ce sera le compartiment des bagages – quoique je ne sois pas certain que nous aurons besoin d'autant de place. Dans ce cas, on pourra l'utiliser pour des passagers supplémentaires. Le troisième étage est plus intéressant…

Cet étage contenait une douzaine de fauteuils type avion de ligne, tous de modèle différent ; deux d'entre eux étaient occupés par des mannequins réalistes, homme et femme, qui paraissaient en avoir par-dessus la tête de toute cette affaire.

— Nous nous sommes pratiquement décidés pour ce modèle, dit Kingsley, en désignant un luxueux fauteuil inclinable et pivotant, muni d'une petite table, mais nous ferons d'abord les essais habituels.

Morgan donna un coup de poing dans le coussin du siège.

— Quelqu'un est-il vraiment resté *assis* dans ce fauteuil durant cinq heures ?

— Oui, un volontaire de cent kilos. Pas de meurtrissures aux fesses. Si les gens se plaignent, on pourra leur rappeler les premiers temps de l'aviation quand il fallait cinq heures simplement pour traverser le Pacifique. Et, bien entendu, nous leur offrons le confort d'une faible pesanteur pendant à peu près tout le parcours.

L'étage au-dessus était d'une conception identique, mais vide de sièges. Ils le traversèrent rapidement et gagnèrent l'étage suivant, auquel les constructeurs avaient manifestement consacré le plus d'attention.

Le bar paraissait presque prêt à fonctionner et, de fait, le distributeur de café marchait déjà. Au-dessus, dans un cadre tout doré, se trouvait une gravure ancienne si extraordinairement appropriée que Morgan en fut ébahi. Une énorme pleine lune occupait tout le coin en haut à gauche et un train composé d'une locomotive en forme d'obus et de quatre wagons fonçait vers elle. À travers les fenêtres des premières classes, on pouvait voir des personnages en haut-de-forme de l'époque victorienne qui admiraient la vue.

— Où avez-vous trouvé cela ? demanda Morgan profondément étonné.

— On dirait que la légende est encore tombée, s'excusa Kingsley, en cherchant derrière le bar. Ah, la voilà !

Il tendit à Morgan un morceau de carton sur lequel était imprimé en caractères désuets :

TRAINS PROJECTILES POUR LA LUNE
Gravure de l'édition 1881 de
DE LA TERRE À LA LUNE
Direct
En 97 heures et 20 minutes
ET AUTOUR DE LA LUNE
par Jules Verne{Il s'agit, en fait, de l'illustration bien connue de Pannemaker dans la première édition Hetzel (1865) du fameux roman de Jules Verne : *De la Terre à la Lune.* Le manuscrit original était intitulé *De la Terre à la Lune et autour de la Lune.* Mais la seconde partie ne parut qu'en 1869. *(N.d.T.)*}

— Je suis désolé d'avouer que je ne l'ai jamais lu, dit Morgan quand il eut absorbé cette information. Cela aurait pu m'épargner un tas de tracas. Mais j'aimerais savoir comment il se débrouillait sans rails…

— Il ne faut pas attribuer trop de mérites à Jules – ni lui faire trop de reproches. Cette image n'a jamais été destinée à être prise au sérieux – c'était une plaisanterie de l'artiste.

— Bon… Faites mes compliments aux décorateurs ; c'est une de leurs meilleures idées.

Tournant le dos aux rêves du passé, Morgan et Kingsley s'en allèrent vers les réalités de l'avenir. À travers la large baie d'observation, un système de projection par l'arrière donnait une vue étourdissante de la Terre et pas *n'importe quelle vue,* eut le plaisir de remarquer Morgan, mais la bonne. Taprobane elle-même était cachée, naturellement, étant directement au-dessous, mais on voyait tout le sous-continent de l'Hindoustan jusqu'aux neiges éblouissantes des Himalayas.

— Vous savez, dit soudain Morgan, ce sera de nouveau exactement comme pour le Pont. Les gens feront le voyage rien que pour la vue. La station intermédiaire pourrait bien devenir la plus grande attraction touristique de tous les temps. (Il jeta un regard vers le plafond bleu azur.) Y a-t-il quelque chose d'intéressant à voir au dernier étage ?

— Pas vraiment. Le sas supérieur est en cours de finition, mais nous n'avons pas encore décidé où mettre l'appareillage de maintien de la vie et le système électronique de guidage sur les voies.

— Pas de difficulté là-dedans ?

— Pas avec les nouveaux aimants. Propulsion en marche ou coupée, nous pouvons garantir un guidage parfait jusqu'à huit mille kilomètres à l'heure – cinquante pour cent au-dessus de la vitesse

maximale prévue.

Morgan se permit un soupir mental de soulagement. C'était un domaine dans lequel il était tout à fait incapable de former un jugement et il devait s'en remettre entièrement à l'avis des autres. Depuis le début, il avait été évident que seule une forme ou une autre de propulsion magnétique pouvait fonctionner à de telles vitesses ; le moindre contact *physique* – à plus d'un kilomètre par seconde ! – aboutirait à une catastrophe. Et pourtant les quatre paires de sillons de guidage qui montaient le long des faces de la Tour n'avaient que des centimètres de garde par rapport aux aimants ; ceux-ci avaient dû être prévus de façon que d'énormes forces de rétablissement entrent instantanément en jeu pour corriger tout mouvement de la capsule l'écartant de l'axe de la voie.

Alors que Morgan descendait derrière Kingsley l'escalier en spirale qui s'étendait sur toute la hauteur de la maquette, il fut soudain frappé par une sombre idée. « Je me fais vieux, se dit-il, oh ! je *pourrais* être monté au sixième étage sans aucune difficulté ; mais je suis heureux que nous ayons décidé de ne pas le faire. Pourtant je n'ai que cinquante-neuf ans – et il faudra au moins cinq ans, même si tout va très bien, avant que la première capsule à passagers monte à la station intermédiaire. Puis encore trois ans d'essais, de mesures, de mise au point des systèmes. Disons dix ans pour plus de sûreté. »

Bien qu'il fît chaud, il ressentit un brusque frisson. Pour la première fois, il vint à l'esprit de Vannevar Morgan que la victoire, en laquelle il avait mis toute son âme, pourrait bien ne venir que trop tard pour lui. Et, tout à fait inconsciemment, il appuya sa main contre le mince disque de métal caché sous sa chemise.

33
CORA

— *Pourquoi* avez-vous attendu jusqu'ici ? avait demandé le Dr Sen comme s'il s'adressait à un enfant retardé.

— Pour la raison habituelle, répondit Morgan en passant son pouce indemne sous la fermeture de sa chemise. J'étais trop occupé – et chaque fois que je me sentais essoufflé, j'en rendais l'altitude responsable.

— L'altitude était en partie responsable, bien sûr. Vous feriez mieux de faire examiner tous vos gens sur la montagne. Comment avez-vous pu ne pas voir quelque chose d'aussi évident ?

Comment en vérité ? se demanda Morgan avec quelque embarras.

— Tous ces moines… certains ont plus de quatre-vingts ans ! Ils paraissent en si bonne santé qu'il ne m'est jamais venu à l'esprit…

— Les moines ont vécu là-haut depuis des années – ils sont complètement adaptés. Mais *vous,* vous êtes monté et descendu plusieurs fois par jour…

— Deux fois, au plus…

— … passant du niveau de la mer à une pression atmosphérique diminuée de moitié, en quelques minutes. Bon, il n'y a pas grand mal de fait… *si* vous suivez mes instructions dorénavant. Les miennes et celles de CORA.

— CORA ?

— Alerte Coronaire, CORA.

— Oh… encore un de ces machins.

— Oui… un de ces machins. Ils sauvent environ dix millions de vies par an. Surtout des hauts fonctionnaires, de grands chefs d'entreprise, des savants éminents, des ingénieurs importants et autres crétins du même acabit. Je me demande souvent si cela en vaut la peine. La nature tente peut-être de nous dire quelque chose et nous n'écoutons pas.

— Souvenez-vous de votre serment hippocratique, Bill, rétorqua Morgan avec un large sourire. Et vous devez avouer que j'ai toujours fait tout ce que vous m'avez dit. Voyons, mon poids n'a pas varié d'un kilo depuis dix ans.

— Hum… Bon, vous n'êtes pas le pire de mes patients, dit le docteur légèrement radouci. (Il farfouilla sur son bureau et tendit une grosse plaque holographique.) Faites votre choix, voilà les modèles de série. N'importe quelle couleur du moment que c'est le rouge médical.

Morgan déclencha les images et les regarda avec répugnance.

— Où devrai-je porter ce machin ? demanda-t-il. Où voulez-vous

l'implanter ?

— Ce n'est pas nécessaire, du moins pour le moment. Dans cinq ans, peut-être mais peut-être pas, même alors. Je vous suggère de commencer avec *ce* modèle. Il se porte au-dessous du sternum et ne nécessite donc pas de senseurs à distance. Au bout de quelque temps, vous ne sentirez même plus qu'il est là. Et il vous laissera tranquille, sauf en cas de besoin.

— Et alors ?

— Écoutez.

Le docteur appuya sur l'une des nombreuses touches de la console sur son bureau et une voix douce de mezzo-soprano remarqua sur le ton de la conversation : « Je pense que vous devriez vous asseoir et vous reposer une dizaine de minutes. » Après une brève pause, elle reprit : « Ce serait une bonne idée de vous coucher une demi-heure. » Une autre pause. « Dès que vous le pourrez, prenez rendez-vous avec le Dr Sen. » Puis encore :

« S'il vous plaît, prenez immédiatement une des pilules rouges. »

« J'ai appelé l'ambulance ; restez simplement couché et détendez-vous. Tout ira bien. »

Morgan se boucha presque les oreilles pour ne pas entendre le sifflement aigu.

« CECI EST UN APPEL CORA, QUE TOUTE PERSONNE QUI M'ENTEND VEUILLE BIEN VENIR IMMÉDIATEMENT. CECI EST UN APPEL CORA, QUE TOUTE PERSONNE…»

— Je pense que vous saisissez l'idée générale, dit le docteur en ramenant le silence dans son cabinet. Bien entendu, les programmes et les réactions sont établies individuellement selon chaque sujet. Et il existe un large choix de voix, y compris quelques-unes de très célèbres.

— *Cela* fera très bien mon affaire. Quand mon appareil sera-t-il prêt ?

— Je vous appellerai dans environ trois jours. Ah oui… il y a un avantage pour les appareils portés sur la poitrine que je dois vous indiquer.

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'un de mes patients est un joueur enragé de tennis. Il me dit que, lorsqu'il ouvre sa chemise, la vue de cette petite boîte rouge a un effet absolument dévastateur sur le jeu de son adversaire…

34
Vertige

Il avait été un temps où la remise à jour régulière de son carnet d'adresses était une petite, et souvent grande, corvée de tout homme civilisé. Le code universel l'avait rendue inutile, puisque une fois le numéro d'identité attribué à toute personne pour la vie, elle pouvait être trouvée en quelques secondes. Et même si son numéro n'était pas connu, le programme type de recherche pouvait habituellement la retrouver assez vite, en lui fournissant sa date approximative de naissance, sa profession, et quelques autres détails (il y avait, bien entendu, quelques problèmes lorsque le nom était Smith ou Dupont ou Singh ou Mohammed…)

Le développement des systèmes mondiaux d'information avait également supprimé une autre tâche ennuyeuse. Il suffisait de porter un signe spécial à côté du nom des amis à qui l'on voulait souhaiter leur anniversaire ou d'autres fêtes, et l'ordinateur ménager faisait le reste. Le jour voulu (à moins que, comme c'était souvent le cas, il y ait eu une erreur stupide dans la programmation) le message approprié serait automatiquement transmis à son destinataire. Et même si celui-ci pouvait soupçonner avec perspicacité que les mots chaleureux qui apparaissaient sur son écran étaient entièrement dus à l'électronique – et que l'envoyeur nominal n'avait pas pensé à lui depuis des années – le geste faisait néanmoins plaisir.

Cependant, la même technologie qui avait éliminé une série de tâches fastidieuses en avait créé de nouvelles encore plus exigeantes. Parmi celles-ci, la plus importante était peut-être l'établissement du Profil des Domaines d'Intérêt Personnel.

La plupart des gens mettaient à jour leur PIP le jour du Nouvel An ou de leur anniversaire. La liste de Morgan comprenait cinquante articles ; il avait entendu parler de personnes qui en comptaient des centaines. Elles devaient passer toutes leurs heures de veille à se battre avec un déluge d'informations ; à moins qu'elles fussent comme ces mauvais plaisants qui se complaisaient à provoquer des Alertes à l'Information sur leurs consoles avec des articles invraisemblables aussi classiques que :

Œufs, de Dinosaures, éclosion des
Cercle, quadrature du
Atlantide, Ré-émersion de l'
Christ, Seconde Venue du
Monstre du Loch Ness, Capture du

ou enfin

Monde, Fin du

Généralement, bien entendu, l'égocentrisme et les exigences professionnelles garantissaient que le propre nom du souscripteur fût le premier article en tête de chaque liste. Morgan n'était pas une exception, mais les articles qui suivaient étaient assez inhabituels :

Tour, orbitale
Tour, dans l'espace
Tour (géo), synchrone
Transporteur, spatial
Transporteur, orbital
Transporteur (géo), synchrone

Ces désignations couvraient la plupart des variantes utilisées par les media et assuraient qu'il verrait au moins quatre-vingt-dix pour cent des informations publiées concernant le projet. La grande majorité de celles-ci étaient sans importance et il se demandait parfois si cela valait la peine de les rechercher – celles qui avaient une réelle importance lui parviendraient toujours très vite.

Morgan se frottait encore les yeux, et son lit s'était à peine escamoté dans le mur de son modeste appartement lorsqu'il remarqua que l'Alerte clignotait sur sa console. Il appuya simultanément sur les boutons CAFÉ et AFFICHAGE, et attendit la dernière nouvelle à sensation de la nuit.

LA TOUR ORBITALE ABATTUE

disait le gros titre.

— La suite ? questionna la console.

— Tu parles, répondit Morgan, à présent instantanément éveillé.

Dans les quelques secondes suivantes, en lisant le texte affiché, son état d'esprit changea de l'incrédulité à l'indignation puis à l'inquiétude. Il transmit tout l'ensemble d'informations à Warren Kingsley avec une note « Rappelez-moi S.V.P. dès que possible », et il s'installa pour son petit déjeuner, toujours en rage.

Moins de cinq minutes plus tard, Kingsley apparut sur l'écran.

— Eh bien, Van, dit-il avec une résignation comique, nous devrions nous considérer comme ayant eu de la chance. Il lui a fallu cinq ans pour en arriver à nous.

— C'est la chose la plus ridicule que j'aie jamais entendue !

Devons-nous la laisser passer ? Si nous répondons, cela ne fera que lui donner de la publicité. C'est exactement ce qu'il cherche.

Kingsley inclina la tête.

— Ce serait la meilleure chose à faire – pour le moment. Nous ne devons pas surréagir. Mais en même temps, il a *peut-être* une idée valable.

— Que voulez-vous dire ?

Kingsley était soudain devenu sérieux, et avait même l'air légèrement mal à l'aise.

— Il y *a* des problèmes psychologiques tout comme des problèmes de construction, dit-il. Réfléchissez-y ! Je vous verrai au bureau.

L'image s'effaça de l'écran, laissant Morgan dans une humeur quelque peu radoucie. Il était habitué à la critique et savait comment la manier ; en fait, il prenait le plus grand plaisir à échanger des arguments avec ses pairs, et était rarement ému lorsqu'il perdait la partie. Il n'était pas aussi facile de tenir tête à Donald Duck.

Bien sûr, ce n'était pas son vrai nom, mais le genre particulier de négativisme indigné du Dr Donald Bickerstaff lui rappelait souvent ce personnage mythologique du XXe siècle. Bickerstaff avait un doctorat (convenable mais pas tellement brillant) en mathématiques pures, une apparence impressionnante, une voix mielleuse et une foi inébranlable dans sa capacité d'émettre des jugements sur n'importe quel sujet scientifique. Il était, de fait, très bon dans son domaine ; Morgan se souvenait avec plaisir d'une conférence publique à l'ancienne mode du docteur, à laquelle il avait assisté à la Royal Institution. Durant près d'une semaine ensuite, il avait presque compris les bizarres propriétés des nombres transfinis…

Malheureusement, Bickerstaff ne connaissait pas ses limites. Bien qu'il eût une coterie d'admirateurs inconditionnels qui s'abonnaient à son service d'informations – en des temps antérieurs, on l'aurait traité de vulgarisateur scientifique – il avait un cercle encore plus large de critiques. Les plus bienveillants estimaient qu'il avait fait des études au delà de son intelligence. Les autres le qualifiaient d'imbécile autosatisfait. Il était dommage, pensait Morgan, que Bickerstaff ne pût être enfermé dans une pièce avec le Dr Goldberg/Parakarma ; ils pourraient s'annihiler l'un l'autre comme négation et position – le génie de l'un annulant la stupidité fondamentale de l'autre. Cette inébranlable stupidité contre laquelle, comme se lamentait Goethe, les dieux eux-mêmes luttent en vain. Aucun dieu n'étant plus couramment disponible, Morgan savait qu'il lui faudrait entreprendre cette tâche lui-même. Bien qu'il eût de bien meilleures choses à faire de son temps, cela pourrait lui procurer quelque détente amusante ; et il avait un précédent encourageant.

Il y avait peu d'images accrochées dans la chambre d'hôtel qui

avait été l'une des quatre résidences « temporaires » de Morgan depuis presque une dizaine d'années. La plus évidente d'entre elles était une photographie si bien truquée que quelques visiteurs ne pouvaient pas croire que tous ses éléments étaient parfaitement authentiques. On y voyait surtout un élégant navire à vapeur admirablement reconstitué – ancêtre de tous les bateaux qui purent par la suite se qualifier de modernes. À côté, sur le quai auquel il était miraculeusement revenu cent vingt-cinq ans après son lancement, se trouvait le Dr Vannevar Morgan. Il contemplait la décoration de la proue, et, à quelques mètres de distance, Isambard Kingdom Brunel le regardait d'un air railleur, les mains enfoncées dans les poches, le cigare solidement serré dans la bouche, et vêtu d'un complet très chiffonné, éclaboussé de boue.

Tout dans cette photo était absolument vrai ; Morgan s'était bien trouvé près du *Great Britain*{Premier navire à vapeur et à hélice entièrement construit en fer, 1844. *(N.d.T.)*}, un beau jour de soleil, à Bristol, l'année après que le pont de Gibraltar eut été terminé. Mais Brunel était en 1857, il attendait encore le lancement de son autre et plus fameux léviathan, dont les infortunes devaient lui briser la santé et l'esprit.

Cette photographie avait été offerte à Morgan pour son cinquantième anniversaire et c'était l'une de ses plus chères possessions. Ses collègues l'avaient considérée comme une plaisanterie sympathique, l'admiration de Morgan pour le plus grand ingénieur du XIXe siècle étant bien connue. Parfois cependant, il se demandait si leur idée n'avait pas été plus appropriée qu'ils ne s'en étaient rendu compte. Le *Great Eastern*{Ce navire lancé en 1858 resta durant un demi-siècle le plus grand du monde. C'est sur le *Great Eastern* que Jules Verne alla en Amérique en 1867, voyage qu'il romança en 1871 sous le titre : *Une ville flottante. (N.d.T.)*} avait dévoré son créateur. La Tour pouvait en faire autant avec lui.

Brunel avait, naturellement, été entouré de beaucoup de Donald Duck. Le plus tenace fut un certain Dr Dionysius Lardner, qui avait prouvé indiscutablement qu'aucun navire à vapeur ne pourrait jamais traverser l'Atlantique. Un ingénieur pouvait réfuter des critiques fondées sur des erreurs dans les faits ou dans les calculs. Mais le point que Donald Duck avait soulevé était plus subtil et pas aussi facile à repousser. Morgan se souvint soudain que son héros s'était trouvé en face de quelque chose de très similaire, il y avait trois siècles.

Il chercha dans sa petite mais très précieuse collection de livres véritables, et sortit celui qu'il avait lu peut-être plus souvent que tout autre ; la biographie classique de Rolt, *Isambard Kingdom Brunel.* Feuilletant les pages tant de fois parcourues, il trouva rapidement le passage qui avait éveillé sa mémoire.

Brunel avait projeté un tunnel de chemin de fer, long de près de trois kilomètres – une idée « monstrueuse et extraordinaire, très dangereuse et irréalisable ». Il était inconcevable, disaient les critiques, que des êtres humains puissent supporter l'épreuve de foncer à toute allure à travers d'effrayantes ténèbres. « Il n'y a personne qui désirerait être privé de la lumière du jour avec le sentiment d'avoir au-dessus de lui un poids de terre suffisant pour l'écraser en cas d'accident… le bruit de deux trains qui se croiseraient ébranlerait les nerfs… pas un passager ne pourrait être décidé à le faire deux fois…»

Tout cela était tellement connu. La devise des Lardner et des Bickerstaff semblait être : « Rien ne pourra être fait pour la première fois. »

Et cependant… *parfois ils avaient raison,* quand ce ne serait qu'en raison du fonctionnement des lois du hasard. Donald Duck faisait apparaître cela si raisonnable. Il avait commencé par dire, en affichant une modestie aussi inhabituelle que mensongère, qu'il n'aurait pas la présomption de critiquer les aspects *techniques* du transporteur spatial. Il ne voulait parler que des problèmes psychologiques que celui-ci poserait. Ils pouvaient être résumés d'un mot : *vertige.* L'être humain normal, avait-il fait remarquer, avait une phobie très justifiée des hauteurs ; seuls, les acrobates et les funambules étaient exempts de cette réaction naturelle. La construction la plus élevée du monde avait moins de cinq mille mètres de haut – et il n'y avait pas beaucoup de gens à qui il plairait d'être hissés verticalement jusqu'au sommet des pylônes du pont de Gibraltar.

Pourtant ce n'était *rien* comparé à l'épouvantable perspective de la tour orbitale. « Qui ne s'est pas trouvé, déclamait Bickerstaff, au pied de quelque immense gratte-ciel, regardant sa paroi perpendiculaire jusqu'à ce qu'il semble sur le point de vaciller et de s'écrouler ? À présent, imaginez un tel gratte-ciel qui monterait, monterait à travers les nuages jusque dans l'obscurité de l'espace au delà de toutes les grandes stations spatiales – montant, montant toujours jusqu'à ce qu'il atteigne une bonne partie de la distance de la Terre à la Lune ! Un triomphe de la technique, sans doute – mais un cauchemar psychologique. Peut-être certaines personnes deviendront-elles folles à sa seule contemplation ? Et combien pourraient affronter l'épreuve vertigineuse du voyage – tout droit verticalement, suspendus dans le vide de l'espace durant vingt mille kilomètres jusqu'au premier arrêt de la station intermédiaire ?

» Ce n'est pas une réponse de dire que des personnes parfaitement ordinaires peuvent voler dans des vaisseaux spatiaux jusqu'à la même altitude et loin au delà. La situation est alors complètement différente – comme en fait pour un vol dans l'atmosphère ordinaire. L'homme normal n'éprouve pas de vertige même dans la nacelle ouverte d'un

ballon, flottant dans l'air à quelques milliers de mètres au-dessus du sol. Mais placez-le au bord d'un précipice à la même altitude et étudiez alors ses réactions !

» La raison de cette différence est tout à fait simple. Dans un ballon ou un avion, il n'y a pas de liaison physique entre l'observateur et le sol. Il est, par conséquent, psychologiquement détaché de la Terre, dure et massive, loin au-dessous de lui. Il n'a plus peur de tomber ; il peut regarder en bas des paysages minuscules et lointains qu'il n'aurait jamais osé contempler de n'importe quel lieu élevé. Ce détachement physique salvateur est précisément ce qui manquera au transporteur spatial. L'infortuné passager, hissé à grande vitesse au long de la paroi à pic de la gigantesque tour, ne sera que trop conscient de son lien avec la Terre. Quelle garantie peut-il y avoir que quiconque n'étant pas drogué ou anesthésié, puisse survivre à une telle expérience ? Je mets le Dr Morgan au défi de me répondre. »

Le Dr Morgan réfléchissait encore à des réponses, dont peu étaient polies, lorsque l'écran se ralluma annonçant un nouvel appel. Quand Morgan appuya sur le bouton ACCEPTÉ, il ne fut pas du tout surpris de voir Maxine Duval.

— Eh bien, Van, dit-elle sans aucun préambule, qu'allez-vous faire ?

— Je suis terriblement tenté mais je ne pense pas que je doive discuter avec cet idiot. Incidemment, croyez-vous qu'une quelconque organisation aérospatiale l'aurait poussé à faire ça ?

— Mes collaborateurs cherchent déjà ; je vous ferai savoir s'ils trouvent quelque chose. Personnellement, j'ai la sensation que tout est de son propre cru ; je reconnais les marques de l'article garanti d'origine. Mais vous n'avez pas répondu à ma question.

— Je n'ai pas encore décidé, j'essaie pour le moment de digérer mon petit déjeuner. Que *pensez-vous* que je doive faire ?

— C'est simple. Organisez une démonstration. Quand pouvez-vous la faire ?

— Dans cinq ans, si tout va bien.

— C'est ridicule. Vous avez déjà mis votre premier câble en position…

— Pas câble – *ruban.*

— Ne chicanez pas. Quelle charge peut-il porter ?

— Oh… à l'extrémité terrestre, seulement cinq cents tonnes.

— Voilà. Offrez une balade à Donald Duck.

— Je ne garantirais pas sa sécurité.

— Garant iriez-vous *la mienne ?*

— Vous n'êtes pas sérieuse !

— Je suis toujours sérieuse, à cette heure de la matinée. Il est temps de toute façon que je fasse un autre article sur la Tour. La

maquette de la capsule est très jolie, mais elle ne *fait* rien. Ceux qui me regardent à la télévision aiment l'action et moi aussi. La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, vous m'avez montré des dessins des petites cabines que les ingénieurs utiliseront pour monter et descendre le long du câble – je veux dire du ruban. Comment les appeliez-vous ?

— Araignées.

— Quelle horreur !… C'est vrai. J'étais fascinée par cette idée. Voilà quelque chose qui n'a *jamais* été possible auparavant, par n'importe quelle technique. Pour la première fois, on pourrait rester tranquillement assis dans le ciel, même au-dessus de l'atmosphère et regarder la Terre en bas – une chose qu'aucun engin spatial ne pourra jamais faire. J'aimerais être la première à décrire cette sensation. *Et* rogner les ailes à Donald Duck en même temps.

Morgan attendit cinq secondes entières, regardant Maxine droit dans les yeux avant de décider qu'elle était absolument sérieuse.

— Je peux très bien comprendre, dit-il d'un ton un peu ennuyé, comment une pauvre fille qui se débat désespérément pour se faire un nom dans les media, sauterait sur une pareille occasion. Je ne voudrais pas briser une carrière prometteuse mais la réponse est catégoriquement non.

La doyenne des gens des media laissa échapper quelques expressions peu dignes d'une dame distinguée et même d'un homme bien élevé, qui ne sont généralement pas transmises sur les moyens publics de diffusion.

— Avant que je vous étrangle avec votre propre hyperfilament, Van, poursuivit-elle, pourquoi pas ?

— Eh bien, si quelque chose tournait mal, je ne me le pardonnerais jamais.

— Épargnez-moi ces larmes de crocodile. Bien entendu, ma disparition prématurée serait une très grande tragédie… pour *votre* projet. Cependant je ne songerais pas à partir avant que vous ayez fait tous les essais nécessaires et soyez certain de la sécurité à cent pour cent.

— Cela aurait trop l'air d'un coup de publicité.

— Comme disait ma grand-mère (ou était-ce mon arrière-grand-mère)… *Et alors ?*

— Écoutez, Maxine – on annonce que la Nouvelle-Zélande vient d'être engloutie sous la mer – ils ont besoin de vous au studio. Mais merci pour votre offre généreuse.

— Dr Vannevar Morgan, je sais exactement pourquoi vous me refusez. *Vous* voulez être le premier.

— Comme disait votre grand-mère… *Et alors ?*

— *Touchée.* Mais je vous avertis, Van, dès que vous aurez une de

ces araignées qui fonctionnera, vous entendrez de nouveau parler de moi.

Morgan secoua la tête.

— Désolé, Maxine. Pas la moindre chance…

35
Quatre-vingts ans après le Vagabond des Étoiles

Extrait de *Dieu et l'Étoile-île* (Mandala Press, Moscou, 2149).

Voilà exactement quatre-vingts ans la sonde automatique interstellaire, maintenant connue sous le nom de Vagabond des Étoiles, entra dans le système solaire et eut son bref mais historique dialogue avec l'espèce humaine. Pour la première fois, nous savions ce que nous avions toujours soupçonné : que nous n'étions pas la seule forme de vie intelligente dans l'Univers et que, très loin parmi les étoiles, existaient des civilisations beaucoup plus anciennes et peut-être beaucoup plus éclairées.

Après cette rencontre, rien ne serait plus jamais la même chose. Et pourtant, paradoxalement, à beaucoup d'égards, très peu de choses ont changé. L'humanité continue de vaquer à ses occupations, à peu près comme elle l'a toujours fait. Prenons-nous souvent le temps de penser que les habitants de l'Étoile-île, là-bas sur leur planète, connaissent déjà notre existence depuis vingt-huit ans – et que, presque certainement, nous ne recevrons leurs premiers messages directs que dans vingt-quatre ans d'ici ? Et si, comme certains l'ont suggéré, *ils se sont déjà mis en route pour venir ?*

Les hommes ont une extraordinaire et, peut-être, heureuse capacité d'éliminer de leur conscience les possibilités futures les plus effrayantes. Le paysan romain, qui labourait les pentes du Vésuve, n'accordait pas la moindre pensée au volcan qui fumait au-dessus de sa tête. La moitié du XXe siècle vécut sous la menace de la bombe à hydrogène – la moitié du XXIe sous celle du virus Golgotha. *Nous* avons appris à vivre sous la menace – ou la promesse – de l'Étoile-île.

Le Vagabond des Étoiles nous a montré beaucoup de mondes et de races étranges mais ne nous a révélé à peu près aucune technologie avancée et n'a donc eu qu'un impact minimal sur les aspects orientés vers la technique de notre civilisation. Fut-ce accidentel ou le résultat d'une ligne de conduite délibérée ? Il y a de nombreuses questions qu'on aimerait poser au Vagabond des Étoiles, maintenant qu'il est

trop tard – ou trop tôt.

En revanche, il discuta vraiment de nombreuses questions philosophiques et religieuses et, dans ces domaines, son influence fut profonde. Quoique la phrase n'apparaisse nulle part dans les transcriptions, le Vagabond des Étoiles passe généralement pour être à l'origine du fameux aphorisme : « La foi en Dieu est apparemment un produit psychologique de la reproduction des mammifères. »

Mais même si c'est vrai ? Cela n'a absolument rien à voir avec la question de l'existence *réelle* de Dieu comme je m'en vais à présent le démontrer…

Swami Krishnamurti (Dr Choam Goldberg)

36
Le ciel cruel

L'œil pouvait suivre le ruban beaucoup plus loin la nuit que le jour. Au coucher du soleil, lorsque les feux de signalisation étaient allumés, le ruban devenait une mince bande de lumière qui diminuait lentement en s'éloignant jusqu'à un point indéfini où elle se perdait dans l'arrière-plan d'étoiles.

C'était déjà la plus grande merveille du monde. Jusqu'à ce que Morgan se fâche et réserve strictement le site au personnel de construction essentiel, ç'avait été une invasion continuelle de visiteurs – de « pèlerins » comme quelqu'un les avait appelés ironiquement – venus rendre hommage au dernier miracle de la montagne sacrée.

Ils se comportaient tous exactement de la même manière. Ils avançaient la main et touchaient doucement la bande de cinq centimètres de large, en passant le bout de leurs doigts sur elle avec une sorte de respect quasi religieux. Puis ils écoutaient, l'oreille appliquée contre la matière lisse et froide du ruban, comme s'ils espéraient entendre la musique des sphères. Certains prétendaient avoir perçu une note profonde de basse à l'extrême seuil de l'audibilité, mais ils s'illusionnaient. Même les plus hautes harmoniques de la fréquence naturelle du ruban étaient loin au-dessous du champ de l'ouïe humaine. Et certains autres s'en allaient branlant la tête en disant *« on ne me fera jamais* voyager là-dessus ! ». Mais c'étaient ceux qui avaient déjà fait exactement la même remarque à propos de la fusée à propulsion thermonucléaire, la navette spatiale, l'aéroplane, l'automobile – et même la locomotive à vapeur…

À ces sceptiques, la réponse habituelle était : « Ne vous inquiétez pas – ceci n'est qu'une partie de l'échafaudage – l'un des quatre rubans qui guideront la Tour dans sa descente vers la Terre. Faire la montée de la construction finale sera exactement comme prendre un ascenseur dans n'importe quel bâtiment élevé. Sauf que le voyage sera plus long – et beaucoup plus confortable. »

Le voyage de Maxine, en revanche, serait très court et pas particulièrement confortable. Mais une fois que Morgan eut capitulé, il avait fait de son mieux pour assurer qu'il serait sans incidents.

L'« Araignée » – un véhicule léger, prototype d'essai qui ressemblait à une sellette de peintre de navire motorisée – avait déjà fait une douzaine d'ascensions jusqu'à vingt kilomètres, avec le double de la charge qu'elle porterait cette fois. Il y avait eu les petits ennuis habituels de début, mais rien de sérieux, les cinq derniers voyages en

avaient été totalement exempts. Et qu'est-ce qui *pouvait* tourner mal ? S'il y avait une panne d'énergie électrique – presque impensable dans un système fonctionnant sur de simples accumulateurs –, la pesanteur ramènerait Maxine au sol en toute sécurité, les freins automatiques limitant la vitesse de descente. Le seul véritable risque était que le mécanisme de propulsion puisse se bloquer, retenant l'Araignée et sa passagère captives dans la haute atmosphère. Et Morgan avait une réponse même à cela.

— Seulement quinze kilomètres ? avait protesté Maxine, un simple *planeur* peut faire mieux que ça !

— Mais *vous* ne le pouvez pas, sans rien d'autre qu'un masque à oxygène. Bien entendu, si vous préférez attendre un an jusqu'à ce que nous ayons la capsule opérationnelle avec son système de maintien de la vie…

— Qu'avez-vous à redire à un scaphandre spatial ?

Morgan avait refusé de céder, pour de bonnes raisons personnelles. Bien qu'il espérât qu'on n'en aurait pas besoin, une petite grue à réaction était prête au pied de Sri Kanda. Ses conducteurs hautement qualifiés étaient utilisés pour diverses missions ; ils n'auraient pas de difficulté pour le sauvetage d'une Maxine laissée en panne, même à vingt kilomètres d'altitude.

Mais il n'existait pas de véhicule qui puisse la rejoindre au double de cette hauteur. Au-dessus de quarante kilomètres, c'était le no man's land – trop bas pour des fusées, trop haut pour des ballons.

En théorie, bien sûr, une fusée *pouvait* demeurer stationnaire près du ruban, pour quelques minutes, avant d'avoir brûlé tout son combustible. Les problèmes de pilotage et de contact effectif avec l'Araignée étaient si épouvantables que Morgan ne s'était même pas donné la peine d'y réfléchir. Cela ne pouvait jamais arriver dans la vie réelle et il espérait qu'aucun producteur de vidéodrame ne déciderait qu'il y avait là un excellent sujet pour une aventure à faire peur. C'était le genre de publicité dont il préférait se passer.

Maxine Duval ressemblait tout à fait à un touriste typique pour l'Antarctique quand, dans sa combinaison thermique métallisée, elle se dirigea vers l'Araignée qui l'attendait, entourée d'un groupe de techniciens. Elle avait soigneusement choisi le moment ; le soleil n'était levé que depuis une heure, et ses rayons obliques montreraient le paysage taprobanien à son meilleur avantage. Son partenaire, encore plus jeune même et plus costaud que lors de la précédente et mémorable occasion, enregistrait la suite des événements pour sa vaste audience.

Elle avait, comme toujours, minutieusement tout répété. Il n'y eut aucune maladresse ni aucune hésitation lorsqu'elle sangla ses courroies, appuya sur le bouton CHARGE BATTERIE, aspira une

profonde bouffée d'oxygène dans son masque, et vérifia les dispositifs de contrôle de tous ses canaux de vision et de son. Puis, comme un pilote de chasse dans un vieux film historique, elle fit signe, le pouce levé, que tout allait bien, et elle poussa doucement la commande de vitesse en avant.

Il y eut une petite salve d'applaudissements ironiques venant des ingénieurs assemblés, dont la plupart avaient déjà fait la balade jusqu'à des altitudes de quelques kilomètres. Quelqu'un cria : « Feu ! Nous voilà partis ! » et montant presque aussi vite qu'un ascenseur dans sa cage à oiseau en cuivre du temps de la reine Victoria, l'Araignée entama sa majestueuse montée.

Cela devait ressembler à une ascension en ballon, se dit Maxine. Sans heurt, sans effort, silencieuse. Non… pas complètement silencieuse, elle pouvait entendre le vrombissement léger des moteurs actionnant les multiples roues motrices qui agrippaient la surface plate du ruban. Il n'y avait rien du balancement ou des vibrations auxquels elle s'était à demi attendue ; en dépit de sa minceur, l'incroyable ruban sur lequel elle se hissait était aussi rigide qu'une barre d'acier et les gyros du véhicule le maintenaient ferme comme un roc. En fermant les yeux, elle pouvait facilement imaginer qu'elle faisait déjà l'ascension de la tour définitive. Mais, bien sûr, elle ne voulait pas fermer les yeux ; il y avait trop à voir et à absorber. Il y avait même pas mal à entendre ; c'était extraordinaire comme le son portait, les conversations d'en bas étaient encore tout à fait audibles.

Elle fit des signes de la main à Vannevar Morgan, puis elle chercha Warren Kingsley. À sa grande surprise, elle ne put le trouver ; quoiqu'il l'eût aidée à s'installer à bord de l'Araignée, il avait à présent disparu. Alors elle se souvint de son aveu – parfois il en faisait presque une sorte de gloriole plutôt forcée – que le meilleur ingénieur-constructeur du monde ne pouvait pas supporter les hauteurs… Chacun a quelque appréhension secrète – ou peut-être pas tellement secrète. Maxine n'aimait pas du tout les araignées et aurait préféré que le véhicule dans lequel elle se trouvait porte un autre nom, et pourtant elle pouvait en attraper une si c'était réellement nécessaire. La créature qu'elle ne pourrait *jamais* supporter de toucher – quoiqu'elle en eût souvent rencontré dans ses expéditions en plongée sous-marine – c'était la timide et inoffensive pieuvre.

Toute la montagne était à présent visible, encore que, de directement au-dessus, il fût impossible de se rendre compte de sa véritable hauteur. Les deux antiques escaliers qui y montaient en serpentant auraient aussi bien pu être des chemins plats bizarrement sinueux ; sur toute leur longueur, autant que Maxine put le voir, il n'y avait pas signe de vie. En fait, une partie avait été bloquée par un arbre tombé – comme si la nature, au bout de trois mille ans, avait

prévenu qu'elle allait reprendre ce qui lui appartenait.

Laissant la caméra numéro Un pointée vers le bas, Maxine se mit à panoramiquer avec la Deux. Les champs et les forêts défilèrent sur l'écran de contrôle, puis les dômes blancs et lointains de Ranapura – ensuite les eaux sombres de la mer intérieure. Et bientôt apparut le Yakkagala.

Elle utilisa le zoom sur le Rocher et put tout juste distinguer les contours incertains des ruines qui en couvraient le sommet. Le Mur Miroir était encore dans l'ombre, ainsi que la Galerie des Princesses – non qu'il y eût le moindre espoir de les reconnaître à cette distance. Mais le dessin des Jardins de Plaisir avec leurs bassins et leurs allées, et l'immense fossé qui les entourait, étaient nettement visibles.

La file de minuscules plumets blancs l'intrigua un instant, jusqu'à ce qu'elle se rendît compte qu'elle regardait un autre symbole du défi de Kalidasa aux dieux – ses prétendues Fontaines du Paradis. Elle se demanda ce que le roi aurait pensé, s'il avait pu la voir s'élever si facilement vers le ciel de ses rêves envieux.

Presque un an avait passé depuis sa conversation avec l'ambassadeur Rajasinghe. Cédant à une soudaine impulsion, elle appela la Villa.

— Allô ! Johan, dit-elle. Comment trouvez-vous *cette* vue du Yakkagala ?

— Ainsi donc vous avez réussi à persuader Morgan. Quelle sensation cela vous donne-t-il ?

— Une immense exultation, c'est le seul mot qui convienne. C'est unique ; j'ai volé et voyagé dans tout ce que vous pouvez citer, mais ça, c'est tout à fait différent.

— « Parcourir en sécurité le ciel cruel…»

— Comment ?

— Un poète anglais du début du XXe siècle :

« Que m'importe que vous jetiez des ponts sur les mers ou parcouriez en sécurité le ciel cruel…»

— Eh bien, *moi* ça m'importe et je me sens en sécurité. À présent, je peux voir toute l'île – et même la côte de l'Hindoustan. À quelle altitude suis-je, Van ?

— Vous allez atteindre douze mille mètres, Maxine. Votre masque à oxygène est-il bien ajusté ?

— Affirmatif. J'espère qu'il n'étouffe pas ma voix.

— Ne vous inquiétez pas, vous êtes toujours aussi facilement reconnaissable. Encore trois mille mètres.

— Combien d'oxygène reste-t-il encore dans la bouteille ?

— Assez. Et si vous essayez de monter au-dessus de quinze mille,

je couperai vos commandes et je vous ramènerai moi-même ici.

— Je n'essaierai pas. Et congratulations, en passant… Cet engin est une excellente plate-forme d'observation. Vous aurez probablement des clients qui feront la queue.

— Nous avons pensé à ça. Les gens des comsats et des metsats nous ont déjà fait des demandes. Nous pouvons leur offrir des relais et des senseurs à toutes les hauteurs qu'ils voudront, tout ça nous aidera à payer les frais généraux.

— Je peux vous voir ! s'exclama soudain Rajasinghe. Je viens de capter votre image au télescope. À présent, vous agitez votre bras… Ne vous sentez-vous pas solitaire là-haut ?

Durant un moment régna un silence peu caractéristique. Puis Maxine Duval répondit tranquillement :

— Moins solitaire que Gagarine doit s'être senti, une centaine de kilomètres plus haut. Van, vous avez apporté quelque chose de nouveau en ce monde. Le ciel peut encore être cruel – mais vous l'avez dompté. Il peut y avoir des gens qui ne pourront jamais affronter cette ascension : j'en suis très triste pour eux.

37
Le Diamant d'un milliard de tonnes

Dans les sept dernières années, il avait été beaucoup fait, pourtant il restait encore beaucoup à faire. Des montagnes avaient été déplacées – ou du moins des astéroïdes. La Terre possédait maintenant une seconde lune naturelle, tournant juste au-dessus de l'orbite synchrone. Elle avait moins d'un kilomètre de diamètre et devenait rapidement plus petite à mesure qu'elle était dépouillée de son carbone et de ses autres éléments légers. Ce qu'il en resterait – le noyau ferreux, les scories et les résidus industriels – formerait le contrepoids qui garderait la Tour sous tension. Ce serait le caillou dans la fronde de quarante mille kilomètres de long qui tournait à présent avec la planète une fois toutes les vingt heures.

À cinquante kilomètres à l'est de la station Ashoka, flottait l'énorme complexe industriel qui traitait les mégatonnes de matières brutes – sans poids mais non sans masse – et les convertissait en hyperfilament. Comme le produit final était, à plus de quatre-vingt-dix pour cent, du carbone, avec ses atomes arrangés selon un réseau cristallin précis, la Tour avait acquis le surnom populaire de « Diamant d'un milliard de tonnes ». L'Association des Joailliers d'Amsterdam avait fait aigrement remarquer que : *a)* l'hyperfilament n'était pas du tout du diamant ; *b)* s'il en *était,* alors la Tour pesait cinq fois quinze carats à la puissance dix.

Carats ou tonnes, d'aussi énormes quantités de matière avaient grevé jusqu'à l'extrême les ressources des colonies spatiales et les capacités des techniciens orbitaux. Beaucoup du génie de la construction de l'espèce humaine, péniblement acquis au cours de deux cents ans de navigation dans l'espace, avait été dépensé dans les mines, les usines de production et les systèmes de montage automatiques sous gravité nulle. Bientôt tous les composants de la Tour – quelques éléments standardisés, produits par millions – seraient rassemblés dans d'énormes piles de stocks flottantes, attendant les manutentionnaires robots.

Ensuite la Tour s'édifierait dans deux sens opposés – en descendant vers la Terre et simultanément en montant vers la masse d'ancrage orbitale, toute la construction étant réglée de telle façon qu'elle soit toujours en équilibre. Sa section transversale irait en diminuant progressivement depuis l'orbite, où elle supporterait l'effort maximal, jusqu'à la Terre, et de même vers le contrepoids d'ancrage.

Lorsque sa tâche serait terminée, tout le complexe de construction serait lancé sur une orbite de transfert vers la planète Mars. C'était

une partie du contrat qui avait provoqué quelque jalousie parmi les politiciens et les financiers terriens à présent que, trop tard, ils prenaient conscience des potentialités de la Tour.

Les Martiens avaient imposé des conditions très dures. Encore qu'ils devraient attendre encore cinq ans avant que leur investissement leur rapporte quelque chose, ils auraient alors un monopole virtuel de construction durant peut-être dix ans. Morgan avait un vif soupçon que la Tour de Pavonis ne serait simplement que la première d'une série. Mars pouvait avoir été destiné à être le site d'un système de transporteurs spatiaux et il était improbable que ses énergiques habitants laisseraient passer une telle opportunité. S'ils faisaient de leur monde le centre du commerce interplanétaire dans les années à venir, tant mieux pour eux ; Morgan avait d'autres problèmes pour le tracasser, et certains étaient encore à résoudre.

La Tour, en dépit de sa taille écrasante, était en réalité le support de quelque chose de bien plus complexe. Le long de chacun de ses côtés devaient courir trente-six mille kilomètres de voies, capables de supporter des vitesses jamais encore tentées. Ces voies devaient être alimentées en énergie sur toute leur longueur par des câbles superconducteurs, reliés à d'énormes générateurs thermonucléaires, tout le système étant commandé par un réseau d'ordinateurs incroyablement complexe et à l'abri de toute défaillance.

Le terminus supérieur, où les passagers et le fret passeraient de la Tour aux vaisseaux spatiaux qui y seraient amarrés, constituait un énorme projet en lui-même. De même, la station intermédiaire. Et aussi le terminus terrestre qui était en cours de creusage au laser au cœur de la Montagne Sacrée. Et s'ajoutait à tout *cela* l'opération Nettoyage…

Depuis deux cents ans, des satellites de toutes formes et de toutes dimensions, allant de boulons détachés jusqu'à des villages entiers dans l'espace, s'étaient accumulés en orbite autour de la Terre. Il fallait maintenant tenir compte de tout ce qui se trouvait au-dessous de l'altitude extrême de la Tour, à *n'importe quel* moment, puisque cela créait un risque possible. Les trois quarts de ce matériel étaient de la ferraille abandonnée, dont une grande partie était depuis longtemps oubliée. À présent, il fallait tout retrouver et s'en débarrasser d'une façon ou d'une autre.

Heureusement, les anciens orbitaux étaient superbement équipés pour cette tâche. Leurs radars – prévus pour détecter à extrême distance des missiles arrivant sans préavis – pouvaient aisément repérer avec la plus grande précision les détritus des débuts de l'ère spatiale. Ensuite leurs lasers vaporisaient les plus petits objets, et les plus gros étaient repoussés sur des orbites plus hautes et sans danger. Certains, qui présentaient un intérêt historique, étaient récupérés et

ramenés sur la Terre. Au cours de cette opération, il y eut pas mal de surprises – par exemple, trois astronautes chinois qui avaient péri dans une mission restée secrète, et plusieurs satellites de reconnaissance construits avec un si ingénieux mélange de composants qu'il fut tout à fait impossible de découvrir quel pays les avait lancés. Non pas, bien sûr, que cela eût une grande importance, puisqu'ils étaient vieux d'au moins cent ans.

Les orbites de la multitude de satellites et de stations dans l'espace en activité – qui étaient forcés pour des raisons opérationnelles de rester à proximité de la Terre – durent être minutieusement vérifiées et, dans certains cas, modifiées. Mais rien, naturellement, ne pouvait être fait quant aux visiteurs imprévisibles qui pouvaient à toute minute arriver au hasard des plus extrêmes confins du système solaire. Comme toutes les constructions humaines, la Tour serait exposée aux météorites. Plusieurs fois par jour, un réseau de sismomètres détecterait des impacts de l'ordre du milligramme, et l'on pouvait s'attendre une ou deux fois par an à des dégâts mineurs à la structure. Tôt ou tard, au cours des siècles à venir, pourrait survenir une météorite géante qui mettrait momentanément hors d'usage une ou plusieurs des voies. Dans le pire des cas possibles, la Tour pourrait même être sectionnée à un endroit quelconque de sa longueur.

Il y avait à peu près autant de chances pour que cela arrive que pour la chute d'une grosse météorite sur Londres ou Tokyo, qui représentaient en gros la même surface comme cibles. Les habitants de ces villes ne perdaient guère de leur sommeil à se tourmenter de cette possibilité. Ni Vannevar Morgan. Quels que fussent les problèmes qui pourraient surgir, nul ne doutait plus que la tour orbitale fut une idée dont le temps était venu.

CINQUIÈME PARTIE
L’ascension

38
Un lieu de tempêtes silencieuses

(Extrait du discours du Pr Martin Sessui pour sa réception du Prix Nobel de Physique, à Stockholm, le 16 décembre 2154.)

Entre ciel et terre se trouve une région invisible à laquelle les anciens philosophes n'avaient jamais rêvé. Jusqu'à l'aube du siècle – pour être précis, le 12 décembre 1901 – lorsque se produisit son premier impact sur les affaires humaines.

Ce jour-là, Guglielmo Marconi transmit par radio les trois points de la lettre « S » de l'alphabet Morse par-dessus l'Atlantique. De nombreux experts avaient déclaré cela impossible, puisque les ondes électromagnétiques ne pouvaient voyager qu'en ligne droite et ne pourraient donc pas suivre la courbure du globe terrestre. L'exploit de Marconi non seulement annonçait l'ère des télécommunications mondiales, mais prouvait que très haut dans l'atmosphère existait un miroir électrisé, capable de réfléchir les ondes radio vers la Terre.

La couche de Kennelly-Heaviside, ainsi qu'elle fut nommée à l'origine, se révéla bientôt être une région d'une grande complexité, comprenant, au moins trois couches principales, toutes sujettes à de considérables variations en altitude et en intensité. À leur limite supérieure, elles se fondent avec les ceintures de radiation de Van Allen, dont la découverte fut le premier triomphe du début de l'ère spatiale.

Cette vaste région, qui commence à une altitude d'environ cinquante mille mètres et s'étend jusqu'à plusieurs rayons terrestres, est à présent connue sous le nom d'ionosphère ; son exploration par fusées, satellites et ondes radio s'est poursuivie sans relâche depuis plus de deux siècles. J'aimerais rendre hommage à mes précurseurs dans cette entreprise – les Américains Tuve et Breit, l'Anglais Appleton, le Norvégien Störmer – et spécialement l'homme à qui, en 1970, fut attribué le même prix que je suis aujourd'hui si honoré de recevoir, votre compatriote Hannes Alfvén…

L'ionosphère est un enfant capricieux du soleil ; même maintenant, son comportement n'est pas toujours prévisible. Au temps où la radio à longue distance dépendait de ses idiosyncrasies, elle a sauvé de nombreuses vies – mais plus d'hommes que nous ne le saurons jamais furent condamnés quand elle absorba leurs signaux de désespoir sans aucune trace.

Pendant presque un demi-siècle, avant que les satellites de communication la remplacent, elle fut notre précieuse mais fantasque

servante – un phénomène auparavant insoupçonné qui valut d'incalculables milliards de dollars pour les trois générations qui l'exploitèrent.

Elle ne fut donc d'un intérêt direct pour l'espèce humaine que durant un bref moment de l'histoire. Et pourtant, si elle n'avait existé, nous ne serions pas là ! Dans un sens, par conséquent, elle fut d'une importance vitale même pour l'humanité prétechnologique, jusqu'au premier pithécanthrope, en fait même, jusqu'aux premiers êtres vivants sur cette planète. Car l'ionosphère fait partie de l'écran qui nous protège des effets mortels des rayons X et du rayonnement ultraviolet du soleil. Si ces radiations pénétraient jusqu'au niveau de la mer, peut-être une autre forme de vie serait-elle née sur la Terre, mais elle n'aurait jamais évolué pour aboutir à quelque chose qui nous ressemble même de très loin…

Parce que l'ionosphère, comme l'atmosphère au-dessous d'elle, est finalement contrôlée par le soleil, elle aussi a ses phénomènes météorologiques. Aux époques de perturbations solaires, elle est bombardée par des rafales de particules solaires ionisées, d'une ampleur planétaire, et agitée de remous et de tourbillons par le champ magnétique terrestre. En pareilles occasions, elle n'est plus invisible, car elle se révèle dans les draperies resplendissantes des aurores – l'un des spectacles les plus grandioses de la nature – qui illuminent les froides nuits polaires de leur étrange éclat.

Même aujourd'hui, nous ne comprenons pas tous les processus qui se passent dans l'ionosphère. L'une des raisons pour lesquelles elle s'est révélée difficile à étudier, vient de ce que tous nos instruments transportés par des fusées ou des satellites la traversent à des milliers de kilomètres à l'heure ; nous n'avons jamais pu y rester immobiles pour l'observer. Maintenant, pour la première fois, la construction de la tour orbitale projetée nous offre une chance d'établir des observatoires *fixes* dans l'ionosphère. Il est également possible que la Tour elle-même puisse modifier les caractéristiques de l'ionosphère – quoique, contrairement à ce qu'a suggéré le Dr Bickerstaff, elle ne la court-circuitera certainement pas !

Pourquoi devons-nous étudier cette région, à présent qu'elle n'est plus importante pour l'ingénieur des télécommunications ? Eh bien, en dehors de sa beauté, de son étrangeté et de son intérêt scientifique, son comportement est étroitement lié à celui du soleil – le maître de notre destinée. Nous savons maintenant que le soleil n'est *pas* l'étoile stable, de bonne conduite que nos ancêtres croyaient ; il subit des fluctuations aussi bien à courte qu'à longue période. En ce moment, il continue de sortir du prétendu « Minimum de Maunder » de 1645 à 1715 ; il en résulte que le climat est maintenant plus doux qu'à toute autre époque depuis le haut Moyen Âge. Mais combien de temps

durera cette courbe ascendante ? Plus important encore, quand viendra l'inévitable courbe descendante, quel effet cela aura-t-il sur le climat, la météorologie et tous les aspects de la civilisation humaine – non seulement sur cette planète mais aussi sur les autres ? Car elles sont toutes les enfants du soleil…

Quelques théories très conjecturales suggèrent que le soleil entre à présent dans une période d'instabilité qui pourrait causer une nouvelle période glaciaire plus universelle qu'aucune dans le passé. Si cela est vrai, nous avons besoin de toutes les bribes d'information que nous pouvons glaner pour nous y préparer. Même un préavis d'un siècle pourrait ne pas être assez long.

L'ionosphère a contribué à notre venue au monde ; elle a déclenché la révolution des télécommunications ; elle peut encore déterminer une grande part de notre avenir. C'est pourquoi nous devons continuer l'étude de cette vaste et turbulente arène de forces solaires et électriques – ce lieu mystérieux de tempêtes silencieuses.

39
Le Soleil blessé

La dernière fois que Morgan avait vu Dev, son neveu était encore un enfant. À présent, c'était un garçon d'une douzaine d'années et, à ce train-là, il serait un homme à leur prochaine rencontre.

L'ingénieur se sentait un peu coupable. Les liens familiaux s'étaient affaiblis dans les deux derniers siècles : sa sœur et lui n'avaient pas grand-chose en commun sauf l'accident génétique de leur naissance. Bien qu'ils échangeassent des vœux et des banalités peut-être une demi-douzaine de fois par an et fussent dans les meilleurs termes, il n'était même pas sûr d'où et quand ils s'étaient rencontrés en dernier lieu.

Pourtant, lorsqu'il rencontra ce garçon ardent et intelligent (pas le moins du monde impressionné, semblait-il, par son fameux oncle), Morgan eut le sentiment vague d'un certain regret mêlé d'amertume. Il n'avait pas de fils pour perpétuer son nom de famille ; depuis longtemps, il avait fait ce choix entre le travail et la vie qui peut rarement être évité aux plus hauts niveaux de l'entreprise humaine. À trois occasions – non compris sa liaison avec Ingrid – il aurait pu prendre une voie différente mais le hasard et l'ambition l'en avaient détourné.

Il connaissait les conditions du choix qu'il avait fait et il les acceptait ; il était trop tard à présent pour grogner sur les détails. N'importe quel idiot pouvait jouer avec la génétique et la majorité des gens le faisaient. Mais que l'histoire le reconnaisse ou non, peu d'hommes auraient pu accomplir ce qu'il avait fait – et était sur le point de faire.

Au cours des trois dernières heures, Dev avait vu bien plus du terminus terrestre qu'aucune des personnalités importantes ordinaires. Il avait pénétré dans la montagne au niveau du sol, par la galerie presque terminée d'accès à la station sud et on lui avait fait faire un tour rapide des installations d'accueil des passagers et de manutention des bagages, du centre de régulation et du poste de triage où les capsules seraient aiguillées des voies est et ouest descendantes vers les voies nord et sud ascendantes. Il avait regardé dans la cheminée verticale de cinq kilomètres qui ressemblait, comme l'avaient déjà dit d'une voix assourdie plusieurs centaines de reporters, à l'âme d'un canon braqué sur les étoiles – à l'intérieur de laquelle monteraient et descendraient les voies de circulation. Et ses questions avaient épuisé trois guides avant que le dernier fût bien content de le ramener à son oncle.

— Le voilà, Van, dit Warren Kingsley lorsqu'ils arrivèrent *via* l'ascenseur ultra-rapide, au sommet tronqué de la montagne. Emmène-le avant qu'il ne me prenne ma place.

— Je ne savais pas que tu t'intéressais tellement à l'art des constructions, Dev.

Le jeune homme prit un air offensé et un peu sur-pris.

— Ne vous souvenez-vous donc pas, mon oncle, de la boîte numéro 12 de Meccamax que vous m'avez offerte pour mon dixième anniversaire ?

— Bien sûr, bien sûr. Je plaisantais. (Et pour dire la vérité, il n'avait pas *réellement* oublié ce jeu de construction : il lui était seulement sorti de l'esprit sur le moment.) Tu n'as pas froid ici ?

Contrairement aux adultes bien couverts, le garçon avait dédaigné le léger manteau thermique habituel.

— Non, ça va très bien. Quel est ce petit avion à réaction ? Quand allez-vous ouvrir la cheminée ? Puis-je toucher les rubans ?

— Vous voyez ce que je veux dire ? fit Kingsley avec un petit rire étouffé.

— Un : c'est l'avion spécial du Sheik Abdullah – son fils Feisal est en train de visiter. Deux : nous garderons ce couvercle en place jusqu'à ce que la Tour atteigne la montagne et entre dans la cheminée – nous en avons besoin comme plate-forme de travail et il empêche la pluie d'entrer. Trois : tu peux toucher les rubans si tu veux. *Ne cours pas,* c'est mauvais pour toi à cette altitude !

— Si vous aviez douze ans, je doute que vous ne couriez pas, dit Kingsley en considérant le dos de Dev qui s'éloignait rapidement.

Sans se hâter, ils le rejoignirent à l'ancrage de la face est.

Le garçon regardait avec des yeux écarquillés, comme tant de milliers d'autres l'avaient fait avant lui, l'étroite bande gris mat qui s'élevait du sol et montait tout droit dans le ciel. Dev la suivit du regard toujours plus haut jusqu'à ce que sa tête ne pût se pencher davantage en arrière. Morgan et Kingsley ne l'imitèrent pas quoique la tentation fût encore forte malgré tant d'années. Ils ne l'avertirent pas non plus que quelques visiteurs étaient tellement pris de vertige qu'ils s'effondraient et étaient incapables de marcher sans assistance pour s'en aller.

Le garçon était résistant : il resta le regard intensément fixé sur le zénith durant près d'une minute, comme s'il espérait voir les milliers d'hommes et les millions de tonnes de matériau en équilibre là-haut par delà le bleu profond du ciel. Puis il ferma les yeux avec une grimace, secoua la tête et regarda ses pieds un instant, comme pour se rassurer qu'il était bien toujours sur la terre solide et sûre.

Il tendit une main prudente et caressa le ruban étroit qui reliait la planète à son nouveau satellite.

— Qu'arriverait-il, demanda-t-il, s'il se cassait ?

C'était une question classique ; la plupart des gens étaient surpris de la réponse.

— Pas grand-chose. À ce stade, le ruban est pratiquement sans tension. Si on le coupait, il resterait là à pendre, en ondulant dans la brise.

Kingsley eut une moue dégoûtée ; Morgan et lui savaient naturellement que c'était une sur-simplification abusive. À ce moment, chacun des quatre rubans était sous une tension d'environ une centaine de tonnes – mais c'était négligeable comparé aux charges prévues qu'ils éprouveraient lorsque le système serait en fonctionnement et qu'ils seraient intégrés dans la structure de la Tour. Cela ne servait à rien, cependant, d'embrouiller le garçon avec de pareils détails.

Dev réfléchit un instant, puis il donna un petit coup expérimental sur le ruban, comme s'il espérait en tirer une note musicale. Mais il n'obtint qu'un « clic » peu impressionnant qui mourut instantanément.

— Si tu le frappais avec un marteau de forgeron, dit Morgan, et que tu reviennes environ dix heures plus tard, tu arriverais juste à temps pour entendre l'écho en retour de la station intermédiaire.

— Plus maintenant, fit Kingsley. Trop d'amortissement dans le système.

— Ne jouez pas les rabat-joie, Warren. Viens, Dev, et tu vas voir quelque chose de réellement intéressant.

Ils allèrent jusqu'au centre du disque de métal qui coiffait la montagne et fermait hermétiquement le puits comme un gigantesque couvercle de casserole. Là, à équidistance des quatre rubans le long desquels la Tour était guidée dans sa descente vers la Terre, se trouvait une petite cabane géodésique, qui avait l'air encore plus temporaire que la surface sur laquelle elle était érigée. Elle abritait un télescope d'aspect bizarre, braqué à la verticale et apparemment incapable d'être pointé dans aucune autre direction.

— C'est le meilleur moment pour voir, juste avant le coucher du soleil ; la base de la Tour est alors très bien éclairée.

— En parlant du soleil, dit Kingsley, regardez-le maintenant. C'est encore plus visible qu'hier.

Sa voix avait un ton proche de la révérence tandis qu'il montrait le disque aplati rougeoyant qui s'enfonçait dans la brume à l'ouest. Les vapeurs de l'horizon avaient diminué son éclat au point qu'on pouvait l'observer à l'aise.

Il y avait plus d'un siècle qu'un tel groupe de taches n'était apparu, il s'allongeait sur presque la moitié de l'astre doré, ce qui donnait au soleil l'apparence d'avoir été frappé de quelque maladie maligne, ou percé par l'impact de mondes tombés sur lui. Cependant,

même l'énorme Jupiter n'aurait pu causer une pareille blessure dans l'atmosphère solaire ; la plus grande tache avait deux cent cinquante mille kilomètres de longueur et elle aurait pu avaler cent planètes de la taille de la Terre.

— Une autre grande aurore boréale est prédite pour cette nuit – le Pr Sessui et ses joyeux compagnons en ont certainement bien calculé le moment.

— Voyons donc où ils en sont, dit Morgan en effectuant quelques réglages sur l'oculaire du télescope. Jette un coup d'œil, Dev.

Le garçon regarda attentivement un moment, puis répondit :

— Je vois les quatre rubans qui se resserrent en s'éloignant – je veux dire en montant – jusqu'à ce qu'ils disparaissent.

— Rien au milieu ?

Une autre pause.

— Non. Pas un signe de la Tour.

— Correct. Elle est encore à six cents kilomètres d'altitude et le télescope est à son plus faible pouvoir grossissant. Maintenant, je vais passer au grossissement maximal. Attachez vos ceintures !…

Dev eut un petit rire à cette vieille formule familière à force d'avoir été entendue dans des douzaines de drames historiques. Pourtant, il ne put d'abord voir aucun changement, sinon que les quatre lignes pointant vers le centre du champ de vision devenaient un peu moins nettes. Il lui fallut quelques secondes pour se rendre compte qu'il ne pouvait s'attendre à aucun changement pendant que son point de vue s'élevait rapidement en suivant l'axe du système ; le groupe de quatre rubans gardait exactement le même aspect, vu de n'importe quel endroit de sa longueur.

Puis tout à fait soudainement, il *vit,* et fut saisi de surprise alors même qu'il s'y attendait. Un minuscule point brillant était apparu au centre exact du champ visuel ; ce point grossissait pendant qu'il regardait et à présent, pour la première fois, il eut une réelle sensation de vitesse.

Quelques secondes plus tard, il put distinguer un petit cercle – non, maintenant, le cerveau et l'œil s'accordaient pour que ce soit un carré. Là-haut, il regardait directement la base de la Tour, qui descendait lentement vers la Terre le long de ses rubans de guidage à l'allure de deux kilomètres par jour. Les quatre rubans avaient maintenant disparu, beaucoup trop petits pour être visibles à cette distance. Mais le carré fixé magiquement dans le ciel continuait de grandir, quoique, à présent, il fût devenu flou sous l'extrême grossissement.

— Qu'est-ce que tu vois ?

— Un petit carré brillant.

— Bien. C'est le dessous de la Tour, encore en plein soleil. Quand

il fait nuit ici, en bas, on peut encore le voir à l'œil nu durant une heure avant qu'il n'entre dans l'ombre de la Terre. Allons, tu ne vois rien d'autre ?

— Nooon… fit le garçon après un long silence.

— Tu devrais. Une équipe de savants visite la partie la plus basse de la Tour pour installer divers appareils de recherche. Ils sont descendus de la station intermédiaire et viennent d'arriver. Si tu regardes attentivement, tu verras leur capsule de transport. Elle est sur la voie sud – c'est-à-dire du côté droit de l'image. Cherche une tache brillante, dont la taille est à peu près le quart de celle de la Tour.

— Désolé, mon oncle. Je n'arrive pas à trouver. Regardez, *vous*.

— Bien, la visibilité peut être devenue plus mauvaise. Parfois, la Tour disparaît complètement quoique l'atmosphère puisse sembler…

Avant même que Morgan pût prendre la place de Dev à l'oculaire, son récepteur personnel lança deux doubles « bips » aigus. Une seconde plus tard, l'avertisseur de Kingsley hurla à son tour.

C'était la première fois que la Tour avait jamais donné une alerte maximale.

40
Le bout de la ligne

Ce n'était pas étonnant qu'on l'appelle « le Transsibérien ». Même pour la facile descente, le voyage de la station intermédiaire jusqu'à la base de la Tour durait cinquante heures.

Un jour, il n'en prendrait que cinq, mais cela restait encore à deux ans dans le futur, lorsque les voies seraient électrifiées et que leurs champs magnétiques seraient mis en action. Pour le moment, les véhicules d'inspection et d'entretien qui montaient et descendaient sur les faces de la Tour étaient propulsés par des pneus à l'ancienne mode, s'agrippant à l'intérieur des sillons de guidage. Même si la puissance limitée des batteries l'avait permis, on ne pouvait faire fonctionner un tel système en sécurité à plus de cinq cents kilomètres à l'heure.

Cependant tout le monde avait été beaucoup trop occupé pour s'ennuyer. Le Pr Sessui et ses trois élèves s'étaient livrés à des observations, avaient vérifié leurs instruments et fait en sorte qu'il n'y ait pas de temps perdu pendant qu'ils étaient transportés dans la Tour. Le conducteur de la capsule, son mécanicien et le seul steward qui formaient tout le personnel de la cabine, étaient également très occupés car ce n'était pas un voyage courant. Le « Sous-Sol », à vingt-cinq mille kilomètres en dessous de la station intermédiaire – et maintenant à six cents kilomètres seulement de la Terre – n'avait jamais été visité depuis qu'il avait été construit. Jusqu'à présent, il avait été sans utilité d'y aller, puisque les quelques appareils de surveillance n'avaient jamais signalé rien d'anormal. Non qu'il y eût grand-chose qui pût se détraquer, puisque le Sous-Sol n'était qu'une chambre carrée pressurisée de quinze mètres de côté, un refuge parmi des dizaines d'autres placés par intervalles au long de la Tour.

Le Pr Sessui avait utilisé son influence considérable pour emprunter ce site unique, qui descendait doucement à travers l'ionosphère, à l'allure de deux kilomètres par jour, vers son rendez-vous avec la Terre. Il était primordial que ses appareils soient installés avant le point culminant du maximum des taches solaires actuelles.

Déjà l'activité solaire avait atteint des niveaux sans précédent et les jeunes assistants de Sessui avaient souvent trouvé difficile de se concentrer sur leurs instruments ; le magnifique spectacle des aurores polaires, à l'extérieur, était d'une trop forte distraction. Durant des heures, les hémisphères boréal et austral étaient tous deux emplis de draperies et de banderoles lentement mouvantes de lumière verdâtre d'une beauté grandiose – ce n'était cependant qu'un pâle reflet des feux d'artifice célestes qui se produisaient aux environs des pôles. Il

était vraiment rare que les aurores s'écartent si loin de leurs domaines normaux ; une fois seulement par génération envahissaient-elles les cieux tropicaux.

Sessui avait ramené ses élèves au travail en leur rappelant énergiquement qu'ils auraient tout le temps voulu pour admirer le spectacle durant la longue remontée jusqu'à la station intermédiaire. Cependant, on pouvait noter que le professeur lui-même restait parfois de longues minutes devant la baie d'observation, en extase devant cette vision du ciel flamboyant.

Quelqu'un avait baptisé le projet « Mission Terre » – ce qui, quant à la distance, était à quatre-vingt-dix-huit pour cent exact. À mesure que la capsule descendait lentement le long de la face de la Tour, à son allure misérable de cinq cents kilomètres à l'heure, la proximité croissante de la planète se faisait nettement sentir. Car la pesanteur augmentait peu à peu depuis la délicieuse légèreté – encore plus grande que sur la Lune – de la station intermédiaire jusqu'à peu près sa pleine valeur terrestre. Pour n'importe quel voyageur spatial expérimenté, il était vraiment étrange de ressentir *une pesanteur* quelconque avant le moment de la rentrée dans l'atmosphère, cela semblait être un renversement de l'ordre normal des choses.

À part des plaintes au sujet de la nourriture stoïquement supportées par le steward surmené, le voyage avait été sans incident. À cent kilomètres du Sous-Sol, les freins avaient été serrés en douceur et la vitesse diminuée de moitié. Elle fut de nouveau réduite de moitié, à cinquante kilomètres – car, comme le remarqua l'un des étudiants : « Ce serait très embarrassant si nous dépassions le bout de la ligne ! »

Le conducteur (il insistait pour être appelé le pilote) répliqua que c'était impossible, car les sillons de guidage le long desquels la capsule descendait se terminaient plusieurs mètres avant l'extrémité de la Tour ; et il y avait aussi un dispositif amortisseur complexe, juste au cas où les quatre systèmes de freins *à la fois* ne fonctionneraient pas. Et tout le monde s'accorda à reconnaître que la plaisanterie était non seulement parfaitement ridicule, mais surtout du plus mauvais goût.

41
Un météore

Le vaste lac artificiel connu depuis deux mille ans sous le nom de mer de Paravana, s'étendait calme et paisible sous le regard de pierre de son créateur. Quoique rares fussent, à présent, ceux qui visitaient la statue solitaire du père de Kalidasa, son œuvre, sinon sa gloire, avait duré plus longtemps que celle de son fils ; et elle avait servi son pays infiniment mieux, procurant à manger et à boire à cent générations d'hommes. Et à bien plus de générations d'oiseaux, de cerfs, de buffles, de singes et de leurs prédateurs, comme le superbe léopard bien nourri qui se désaltérait en ce moment au bord de l'eau. Les grands félins devenaient plutôt trop communs et tendaient à être un fléau, maintenant qu'ils n'avaient plus rien à craindre des chasseurs. Mais ils n'attaquaient jamais des hommes à moins qu'ils ne fussent acculés ou importunés.

Confiant dans sa sécurité, le léopard buvait à loisir tout son content, pendant que s'allongeaient les ombres autour du lac et que le crépuscule s'avançait venant de l'est. Soudain, il dressa les oreilles et fut instantanément en alerte ; pourtant de simples sens humains n'auraient pu déceler aucun changement ni à terre ni dans l'eau ou le ciel. Le soir était aussi tranquille que toujours.

Et puis, directement du zénith, vint un faible sifflement qui grossit rapidement jusqu'à un grondement furieux, avec des vibrations aiguës déchirantes, tout à fait différent de celui d'un vaisseau spatial rentrant dans l'atmosphère. Très haut dans le ciel, quelque chose de métallique étincelait aux derniers rayons du soleil, devenait de plus en plus gros et laissait une traînée de fumée derrière lui. Finalement, cela se désintégra ; des morceaux dont certains brûlaient partirent dans toutes les directions. Durant quelques secondes, un œil aussi perçant que celui du léopard aurait pu entrevoir un objet à peu près cylindrique avant qu'il n'éclate en une myriade de fragments. Mais le léopard n'attendit pas l'explosion finale ; il avait déjà disparu dans la jungle.

Dans un tonnerre soudain, la mer de Paravana fit éruption. Un geyser de boue et d'écume s'élança impétueusement à cent mètres dans l'air, une fontaine jaillissante qui dépassait de loin celles du Yakkagala, et était, en fait, presque aussi haute que le Rocher lui-même. Elle resta suspendue un instant en un futile défi à la pesanteur, puis retomba de toute sa masse dans le lac fracassé.

Déjà le ciel était plein d'oiseaux aquatiques qui tournoyaient dans un envol éperdu. Parmi eux, battant de leurs ailes membraneuses,

comme des ptérodactyles qui auraient on ne sait comment survécu jusqu'à l'époque moderne, les grandes chauves-souris frugivores qui ne s'envolaient normalement qu'après la tombée de la nuit, étaient presque en nombre égal. À présent, oiseaux et chiroptères, aussi terrifiés les uns que les autres, se retrouvaient ensemble dans le ciel.

Les derniers échos de l'énorme fracas s'éteignirent dans la jungle environnante ; le silence revint rapidement au lac. Mais de longues minutes passèrent avant que le miroir de sa surface fût rétabli et que les petites vagues cessent de courir en avant et en arrière sous les yeux aveugles de Paravana le Grand.

42
Mort en orbite

Tous les grands édifices, dit-on, réclament le sacrifice d'une vie ; quatorze noms étaient gravés sur les pylônes du pont de Gibraltar, mais, grâce à une campagne de sécurité presque fanatique, les pertes avaient été remarquablement faibles pour la Tour ; on avait, en fait, eu toute une année sans une seule mort.

Mais il y en avait également eu une avec quatre morts – dont deux particulièrement navrantes. Un conducteur de travaux, spécialiste du montage des stations spatiales, habitué à travailler en apesanteur, avait oublié que, bien qu'il fût dans l'espace, il n'était pas en orbite – et l'expérience de toute une carrière l'avait trahi. Il était tombé de plus de quinze kilomètres d'altitude et avait brûlé comme une météorite, à sa rentrée dans l'atmosphère. Malheureusement, la radio de son scaphandre spatial était restée ouverte durant ces dernières quelques minutes…

C'était une mauvaise année pour la Tour ; la seconde tragédie avait duré plus longtemps et été tout aussi publique. Une jeune femme ingénieur, sur le contrepoids, loin au delà de l'orbite synchrone, avait négligé d'attacher convenablement sa ceinture de sécurité – et elle avait été projetée dans l'espace comme une pierre lancée par une fronde. Elle ne courait nul danger à cette altitude de retomber sur la Terre ni d'être propulsée en orbite de libération ; mais, hélas ! son scaphandre spatial ne contenait qu'une réserve de moins de deux heures d'air. Il n'y avait aucune possibilité de sauvetage dans un aussi bref délai ; et, malgré la clameur générale, on ne fit pas de tentative. La victime avait noblement accepté son sort. Elle avait transmis ses messages d'adieu, puis – alors qu'il lui restait encore trente minutes d'oxygène inutilisé – elle avait ouvert son scaphandre dans le vide. Son corps fut récupéré quelques jours plus tard, lorsque les lois inexorables de la mécanique céleste le ramenèrent au périgée de sa longue ellipse.

Ces tragédies passèrent en un éclair dans l'esprit de Morgan quand il prit l'ascenseur ultra-rapide pour descendre à la salle des opérations, suivi de près par un morne Warren Kingsley et par Dev, pour le moment presque oublié. Mais *cette* catastrophe-là était d'un genre entièrement différent, car elle impliquait une explosion dans le – ou près du – sous-sol de la Tour. Que la capsule de transport fût tombée sur la Terre était certain avant même que la fausse annonce d'une « pluie géante de météorites » quelque part dans le centre de Taprobane eût été reçue.

Il était inutile de faire des conjectures jusqu'à ce qu'on eût davantage de renseignements certains ; et dans ce cas, où tous les indices avaient probablement été détruits, on n'en aurait peut-être jamais. Il savait que les accidents dans l'espace avaient rarement une cause unique ; ils étaient habituellement le résultat d'un enchaînement de circonstances, parfois tout à fait inoffensives en elles-mêmes. Toute la prévoyance des ingénieurs de la sécurité ne pouvait garantir une sûreté absolue et parfois leurs précautions trop complexes contribuaient au désastre. Morgan n'avait aucune honte du fait que la sécurité du projet le concernât à présent beaucoup plus que toute perte de vie. Rien ne pouvait être fait pour les morts, sauf s'assurer que le même accident ne pourrait jamais plus se reproduire. Mais que la Tour presque terminée pût être mise en danger était une perspective trop épouvantable pour l'envisager.

L'ascenseur s'arrêta en douceur, et il pénétra dans la salle des opérations – juste à temps pour la seconde surprise accablante de la soirée.

43
Sécurité « infaillible »

À cinq kilomètres du terminus, le conducteur-pilote Rupert Chang avait de nouveau réduit la vitesse. À présent, pour la première fois, les passagers purent voir la face de la Tour un peu mieux que comme une surface brumeuse rétrécissant indéfiniment dans les deux directions. Il était vrai que, vers le haut, les deux sillons le long desquels ils roulaient s'étendaient encore à l'infini – ou du moins sur vingt-cinq mille kilomètres, ce qui, à l'échelle humaine, était à peu près pareil. Mais vers le bas, le bout était déjà en vue. La base tronquée de la Tour se dessinait nettement en silhouette sur l'arrière-plan verdoyant de Taprobane, qu'elle atteindrait et où elle se fixerait dans un peu plus d'une année.

Sur le petit écran, les symboles rouges d'ALARME flamboyèrent de nouveau. Chang les considéra avec un froncement de sourcils de contrariété, puis il appuya sur le bouton REMISE À ZÉRO. Les symboles clignotèrent une fois puis s'effacèrent.

La première fois que cela était arrivé, deux cents kilomètres plus haut, il y avait eu une consultation hâtive avec le Contrôle de la station intermédiaire. Une rapide vérification de tous les systèmes n'avait rien révélé qui allât de travers ; en fait, si tous les signaux avertisseurs avaient dû être crus, les passagers de la capsule de transport étaient déjà morts. *Tout* avait dépassé les limites de tolérance.

Cela provenait manifestement d'un défaut dans les circuits d'alarme eux-mêmes et l'explication du Pr Sessui fut acceptée avec un soulagement général. Le véhicule n'était plus dans le vide spatial pour lequel il avait été construit ; le tourbillon ionosphérique, dans lequel il était à présent entré, déclenchait les détecteurs sensibles des systèmes avertisseurs.

— Quelqu'un aurait dû penser à *cela,* avait grogné Chang.

Mais alors qu'il restait moins d'une heure de voyage, il n'était pas réellement tourmenté. Il effectuerait constamment des vérifications manuelles de tous les paramètres critiques ; la station intermédiaire l'approuvait, et, de toute façon, il n'y avait rien d'autre à envisager.

L'état des batteries était, peut-être, la chose qui l'inquiétait le plus. Le point de recharge le plus proche était à deux mille kilomètres au-dessus d'eux, et s'ils ne pouvaient remonter jusque-là, ils seraient dans une mauvaise situation. Mais Chang était tout à fait rassuré là-dessus ; durant le freinage, les moteurs de propulsion du véhicule avaient fonctionné en dynamos et quatre-vingt-dix pour cent de

l'énergie gravitationnelle avaient été renvoyés dans les batteries. À présent, elles étaient à pleine charge, les centaines de kilowatts excédentaires encore produits devaient être dissipés dans l'espace par les grands ailerons de refroidissement à l'arrière. Ces ailerons qui, comme ses collègues l'avaient souvent fait remarquer à Chang, faisaient plutôt ressembler son singulier véhicule à une bombe aérienne d'autrefois. En ce moment, tout à la fin de l'opération de freinage, ils auraient dû être portés au rouge sombre. Chang aurait été vraiment inquiet s'il avait su qu'ils étaient passablement froids. Car l'énergie ne peut jamais être détruite ; il faut qu'elle s'en aille *quelque part.* Et très souvent, elle va au mauvais endroit.

Lorsque le signal INCENDIE, COMPARTIMENT BATTERIES apparut pour la troisième fois, Chang n'hésita pas à appuyer sur le bouton de REMISE À ZÉRO. Un véritable incendie aurait déclenché les extincteurs automatiques ; en fait, l'un de ses plus grands soucis était que ceux-ci puissent se mettre en action sans nécessité. Il y avait plusieurs anomalies à bord maintenant, spécialement dans les circuits de charge des batteries. Dès que le voyage serait terminé et qu'il aurait coupé la propulsion, Chang grimperait dans le compartiment des moteurs et y inspecterait tout de ses propres yeux à la bonne vieille mode.

Il se trouva que ce fut son nez qui l'alerta le premier, alors qu'il leur restait à peine un kilomètre de plus à faire. Et pendant qu'il fixait d'un regard incrédule la mince spirale de fumée qui s'échappait du tableau de commande, la partie froidement analytique de son cerveau murmura : « Quelle chance que cela ait attendu jusqu'à la fin du voyage ! »

Puis il se souvint de toute l'énergie produite au cours du freinage final et devina avec une certaine perspicacité ce qui s'était passé. Les circuits de protection ne devaient pas avoir fonctionné et les batteries avaient été en surcharge. Les dispositifs de sécurité avaient l'un après l'autre manqué à leur mission ; avec l'aide de la tempête ionosphérique, la pure perversité des choses inanimées avait frappé une fois de plus.

Chang enfonça le bouton des extincteurs du compartiment des moteurs ; au moins, *cela* fonctionnait car il put entendre le hurlement assourdi des jets d'azote de l'autre côté de la cloison étanche. Dix secondes plus tard, il actionna le système d'évacuation par le vide qui chasserait le gaz dans l'espace – avec, comptait-il, la plus grande partie de la chaleur qu'il aurait absorbée au contact du feu. Ce système fonctionna lui aussi correctement ; c'était la première fois que Chang ait jamais écouté avec soulagement le sifflement, impossible à confondre, de l'air s'échappant d'un véhicule spatial ; il espérait que ce serait la dernière.

Il n'osa pas se fier au freinage automatique quand enfin la capsule pénétra lentement dans le terminus ; heureusement, il avait été bien entraîné et reconnut tous les signaux visuels de telle façon qu'il put stopper à un centimètre du dispositif d'amarrage. Avec une hâte fiévreuse, les sas furent accouplés ; les approvisionnements et l'équipement furent lancés dans le tube de raccordement…

… Et le Pr Sessui le fut aussi, par le pilote, le mécanicien et le steward unissant leurs efforts, lorsqu'il tenta de revenir en arrière pour chercher ses précieux instruments. Les portes étanches des sas furent vivement fermées, tout juste quelques secondes avant que cède la cloison du compartiment des moteurs.

Après cela, les naufragés ne pouvaient rien faire d'autre que d'attendre dans la morne chambre carrée de quinze mètres de côté, sans même les commodités d'une cellule de prison bien équipée, et espérer que l'incendie s'éteindrait de lui-même. Peut-être valait-il mieux pour la paix d'esprit des passagers que seuls Chang et son mécanicien fussent conscients d'un élément d'importance vitale : les batteries chargées à bloc qui contenaient l'énergie d'une grosse bombe chimique se préparaient de seconde en seconde à exploser à l'extérieur de la Tour.

Dix minutes après leur arrivée précipitée, la bombe éclata. Il y eut une explosion sourde qui ne provoqua que de légères vibrations de la Tour, suivie d'un fracas de métal éventré et arraché. Quoique ces bruits ne fussent pas tellement impressionnants, ils glacèrent le cœur de ceux qui les entendaient ; leur seul moyen de transport allait être détruit, les laissant abandonnés à vingt-cinq mille kilomètres de la terre ferme.

Une autre explosion plus prolongée se produisit – puis ce fut le silence ; les naufragés devinèrent que leur véhicule s'était décroché de la face de la Tour. Encore hébétés, ils se mirent à inventorier leurs ressources ; et lentement, ils commencèrent à se rendre compte que s'ils avaient miraculeusement échappé à la catastrophe, c'était peut-être complètement en vain.

44
Un tombeau dans le ciel

Au cœur de la montagne, parmi les appareils de communication et les écrans de contrôle, Morgan et son équipe d'ingénieurs étaient debout autour de l'hologramme à l'échelle du dixième de la partie inférieure de la Tour. Il était parfait dans tous les détails, même jusqu'aux quatre minces rubans de guidage qui s'étendaient au long de chacune des faces, s'évanouissant dans l'air juste au-dessus du plancher, et il était difficile d'imaginer que, même à cette échelle réduite, ils auraient encore dû continuer sur soixante kilomètres – complètement à travers la croûte terrestre.

— Donnez-nous la vue en transparence, dit Morgan, et remontez le Sous-Sol jusqu'à hauteur d'œil.

La Tour perdit son apparente solidité et devint une sorte de fantôme luminescent – une longue boîte carrée aux parois minces, vide à part les câbles superconducteurs de l'alimentation en énergie. La partie la plus basse – le « Sous-Sol » était vraiment une bonne désignation pour elle, même si elle était à cent fois la hauteur de la montagne – avait été hermétiquement isolée pour former une seule chambre carrée de quinze mètres de côté.

— Les accès ? demanda Morgan.

Deux parties de l'image devinrent plus lumineuses. Se détachant nettement sur les faces nord et sud, entre les sillons des voies de guidage, apparurent les portes extérieures des deux sas symétriques – aussi éloignés l'un de l'autre que possible selon les précautions habituelles de sécurité pour tous les habitats dans l'espace.

— Ils sont entrés par la porte sud, bien entendu, expliqua l'officier de service. Nous ne savons pas si elle a été endommagée dans l'explosion.

Possible, se dit Morgan, heureusement, il y a trois autres portes – et c'étaient les deux plus basses qui l'intéressaient. Celles-ci avaient, à la réflexion, été ajoutées après coup, à un stade avancé du projet. En fait, il en était de même pour tout le Sous-Sol ; à un moment, il avait été considéré inutile de construire un refuge à cet endroit, dans la partie de la Tour qui deviendrait finalement une partie du terminus terrestre lui-même.

— Orientez le dessous vers moi, ordonna Morgan.

La Tour bascula, en un arc de lumière, jusqu'à ce qu'elle flotte couchée horizontalement dans l'air avec son extrémité inférieure tournée vers Morgan. À présent, il pouvait voir tous les détails de son plancher de vingt mètres de côté – ou son plafond, si on la considérait

du point de vue de ses constructeurs en orbite.

Près des bords nord et sud se trouvaient les deux panneaux d'accès qui conduisaient aux deux sas indépendants, permettant donc d'y entrer par-dessous. Le seul problème était de les atteindre – à six cents kilomètres verticalement dans le ciel.

— Équipement de survie ?

Les sas s'effacèrent dans la structure, l'accentuation visuelle se déplaça vers un petit coffre au centre de la chambre carrée.

— C'est *là* le problème, docteur, dit lugubrement l'officier de service. Il n'y a qu'un système de maintien de la pression. Pas de purificateurs d'air et, naturellement, pas d'énergie. Maintenant qu'ils ont perdu la capsule de transport, je ne vois pas comment ils pourront survivre à cette nuit. La température baisse déjà – dix degrés en moins depuis le coucher du soleil.

Morgan eut la sensation que le froid de l'espace le glaçait jusqu'à l'âme. Le soulagement de découvrir que les occupants de la capsule perdue étaient encore vivants s'évanouissait rapidement. Même s'il y avait assez d'oxygène dans le Sous-Sol, pour leur durer plusieurs jours, cela n'aurait aucune importance s'ils devaient être gelés avant l'aube.

— J'aimerais parler au Pr Sessui.

— Nous ne pouvons pas l'appeler directement – le téléphone de secours du Sous-Sol ne le relie qu'à la station intermédiaire. Pas de problème, cependant.

Cela se révéla ne pas être complètement vrai. Lorsque la communication fut établie, le conducteur-pilote Chang vint en ligne.

— Je suis désolé, dit-il, le professeur est occupé.

Après un moment de silence incrédule, Morgan répondit, détachant bien chaque mot en appuyant sur son nom.

— Dites-lui que le Dr Vannevar Morgan veut lui parler.

— Je le ferai, docteur – mais cela ne fera aucune différence. Il travaille sur un instrument avec ses élèves. C'est la seule chose qu'ils ont pu sauver – un spectroscope d'un genre ou d'un autre, ils le braquent par l'un des hublots d'observation…

Morgan se contint avec difficulté. Il allait répliquer : « Est-ce qu'ils sont fous ? » quand Chang le devança.

— Vous ne connaissez pas le professeur. *Moi,* j'ai passé toute cette semaine avec lui. Il est bon je pense qu'on peut dire obstiné. Il a fallu nous mettre à trois pour l'empêcher de retourner dans la cabine pour aller chercher un peu plus de son matériel. Et il vient de me dire que si nous devons tous mourir, Bon Dieu, il entendait s'assurer qu'au moins cet instrument fonctionne comme il faut.

Morgan aurait pu dire au ton de la voix de Chang qu'en dépit de toute son inquiétude, il ressentait une admiration considérable pour son distingué et difficile passager. Et, en effet, le professeur avait la

logique de son côté. Il était tout à fait raisonnable de sauver ce qu'il pouvait, après les années d'efforts qui avaient été dépensées pour cette malheureuse mission.

— Très bien, dit enfin Morgan, acceptant l'inévitable. Puisque je ne peux pas lui parler, j'aimerais avoir *votre* résumé de la situation. Jusqu'à présent, je n'en ai eu connaissance que de seconde main.

Il lui vint alors à l'esprit qu'en tout cas Chang pouvait probablement lui fournir un rapport beaucoup plus utile que le professeur. Quoique l'insistance du conducteur-pilote sur la seconde partie de son titre soulevât souvent la dérision parmi les astrologues authentiques, il était un spécialiste hautement qualifié avec une excellente formation en technologie, mécanique et électrique.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Nous avons été tellement pris de court qu'on n'a pas eu le temps de sauver quoi que ce soit – sauf ce foutu spectroscope. Franchement, je n'ai jamais pensé que nous pourrions passer dans le sas. Nous avons les vêtements que nous portions – et c'est à peu près tout. L'un des étudiants a emporté son sac de voyage. Devinez ce qu'il contenait – le brouillon de sa thèse écrit sur du *papier*, pour l'amour du ciel ! Pas même ininflammable malgré les règlements. Si nous avions assez d'oxygène, nous le ferions brûler pour avoir un peu de chaleur.

En écoutant cette voix venue de l'espace et en regardant l'hologramme transparent – et pourtant apparemment solide – de la Tour, Morgan eut une très curieuse illusion. Il put imaginer qu'il y avait de minuscules êtres humains, à l'échelle du dixième, qui allaient et venaient dans le plus bas compartiment ; il n'avait qu'à allonger la main pour les en sortir, vers le salut…

— Après le froid, le grand problème, c'est l'air. Je ne sais pas combien de temps passera avant que l'accumulation du CO2 nous mette knock-out – peut-être quelqu'un calculera *cela* aussi. Quel que soit le résultat, je crains bien qu'il soit trop optimiste.

La voix de Chang baissa de plusieurs décibels et il se mit à parler d'un ton presque de conspirateur, manifestement afin de ne pas être entendu.

— Le professeur et ses élèves ne le savent pas, mais le sas sud a été endommagé dans l'explosion. Il y a une fuite – un sifflement régulier le long des joints d'étanchéité. Quelle gravité cela a, je ne peux pas le dire. (Sa voix revint à son niveau normal.) Eh bien, voilà la situation. Nous attendrons de vos nouvelles.

Et que diable *pourrions*-nous dire, se demanda Morgan, sinon « Adieu » ?

La conduite des opérations en cas de crise était un art que Morgan admirait mais n'enviait pas. Janos Bartok, l'officier de Sécurité de la

Tour, là-haut à la station intermédiaire, avait à présent complètement la charge de la situation ; ceux qui étaient à l'intérieur de la montagne, vingt-cinq mille kilomètres au-dessous – et à six cents kilomètres seulement de la scène de l'accident – ne pouvaient qu'écouter les comptes rendus, donner des avis utiles et satisfaire la curiosité des media du mieux possible.

Inutile de le dire, Maxine Duval avait appelé quelques minutes à peine après la catastrophe et, comme d'habitude, ses questions avaient été très directes.

— Est-ce que la station intermédiaire pourra les atteindre à temps ?

Morgan hésita ; la réponse était indubitablement « non ». Cependant il était peu sage, pour ne pas dire cruel, d'abandonner l'espoir si tôt que cela. Et s'il y avait eu un coup de chance…

— Je ne voudrais pas provoquer de faux espoirs mais nous n'aurons peut-être pas besoin de la station intermédiaire. Il y a une équipe qui travaille beaucoup plus près, à la station 10 K – dix mille kilomètres. Son véhicule de transport peut atteindre le Sous-Sol en vingt heures.

— Alors pourquoi n'est-il pas déjà en route ?

— L'officier de Sécurité Bartok prendra la décision bientôt, mais ce pourrait être une tentative en pure perte. Nous pensons qu'ils n'ont de l'air que pour la moitié de ce temps. Et le problème de la température est encore plus sérieux.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est la nuit là-haut et ils n'ont pas de source de chaleur. Ne le diffusez pas encore, Maxine, mais ce pourrait être une course entre la mort par le froid ou par manque d'oxygène.

Il y eut un silence de plusieurs secondes ; puis Maxine Duval dit d'une voix au ton inhabituellement hésitant :

— Je suis peut-être stupide, mais, sûrement, les stations de contrôle du climat avec leurs gros lasers infra-rouges…

— Merci, Maxine… C'est *moi* qui suis stupide. Un instant, pendant que je parle à la station intermédiaire…

Bartok resta assez poli quand Morgan l'appela, mais la vivacité de sa réponse montra très nettement son opinion des amateurs qui se mêlent de tout.

— Désolé de vous avoir importuné, s'excusa Morgan, et il revint à Maxine. Parfois l'expert connaît son affaire, lui dit-il avec une sorte de fierté morne. *Notre* homme connaît la sienne. Il a appelé le Contrôle Mousson voilà dix minutes. Ils sont en train de calculer la puissance du faisceau – ils ne veulent pas aller trop fort, bien entendu, et rôtir tout le monde.

— J'avais donc raison, dit doucement Maxine. *Vous* auriez dû

penser à cela, Van. Qu'avez-vous oublié d'autre ?

Pas possible de répondre, et Morgan n'essaya pas. Il pouvait voir le cerveau-ordinateur de Maxine s'emballer, et il devina ce que sa question suivante serait. Il ne se trompait pas.

— Ne pouvez-vous pas utiliser les Araignées ?

— Même les derniers modèles sont limités en altitude – leurs batteries ne peuvent les faire monter qu'à trois cents kilomètres. Ils étaient destinés à inspecter la Tour quand elle aurait déjà pénétré dans l'atmosphère.

— Eh bien, installez de plus fortes batteries.

— En deux heures ? Mais ce n'est *pas* le problème. L'unique prototype actuellement en essai ne peut pas transporter de passagers.

— Vous pouvez l'envoyer à vide.

— Désolé – nous avons pensé à ça. Il faut qu'il y ait un opérateur à bord pour effectuer l'amarrage lorsque l'Araignée arrivera au Sous-Sol. Et il faudrait encore plusieurs jours pour en sortir sept personnes, une à la fois.

— Vous devez sûrement avoir *un* plan !

— Plusieurs, mais ils sont tous insensés. S'il y en a un qui devient raisonnable, je vous le ferai savoir. En attendant, vous pourriez faire quelque chose pour nous.

— Quoi donc ? demanda Maxine, méfiante.

— Expliquer à votre auditoire simplement pourquoi des engins spatiaux peuvent s'amarrer l'un à l'autre à six cents kilomètres d'altitude, mais *pas* avec la Tour. Quand vous aurez fait cela, nous aurons peut-être d'autres nouvelles pour vous.

Tandis que l'image d'une Maxine quelque peu indignée s'effaçait de l'écran et que Morgan retournait une fois de plus au chaos bien orchestré de la salle d'opérations, il s'efforça de laisser errer son esprit aussi librement que possible sur tous les aspects du problème. En dépit de la rebuffade polie de l'officier de Sécurité qui faisait efficacement ce qu'il devait là-haut à la station intermédiaire, il pourrait peut-être arriver à trouver quelques idées utiles. Bien qu'il n'imaginât pas qu'il y eût une solution magique il avait une meilleure compréhension de la Tour qu'aucun autre homme vivant – à part l'exception possible de Warren Kingsley. Warren connaissait davantage de petits détails mais Morgan avait l'image la plus claire de l'ensemble.

Sept hommes et femmes étaient naufragés dans le ciel, c'était une situation unique dans toute l'histoire de la technologie spatiale. Il *devait* exister un moyen de les sauver, avant qu'ils fussent asphyxiés par le gaz carbonique ou que la pression tombe si bas que la chambre en devînt littéralement un tombeau comme celui de Mahomet – suspendu entre ciel et terre.

45
L'Homme tout désigné

— Nous pouvons le faire, dit Warren Kingsley avec un large sourire. L'Araignée *peut* atteindre le Sous-Sol.

— Vous avez pu y ajouter assez de batteries ?

— Oui, mais c'est tout juste. Il faudra que ce soit une opération à deux étages, comme les premières fusées. Dès que les batteries supplémentaires seront épuisées, elles devront être larguées, pour se débarrasser du poids mort. Ce sera vers les quatre cents kilomètres ; les batteries intérieures de l'Araignée se chargeront du reste du voyage.

— Et cela donnera *combien* de charge utile ?

Le sourire de Kingsley s'effaça.

— Pas grand-chose. Environ cinquante kilos, avec les meilleures batteries que nous ayons.

— Cinquante seulement ! À quoi cela *pourra* servir ?

— Ça devrait être assez. Une paire de ces nouvelles bouteilles à mille atmosphères contenant chacune cinq kilos d'oxygène. Des masques à filtre moléculaire pour protéger du CO2. Un peu d'eau et de nourriture en tablettes. Quelques médicaments. Nous pourrons nous arranger pour que cela ne dépasse pas les quarante-cinq kilos.

— Pffft ! Et vous êtes *certain* que ce sera suffisant ?

— Oui. Cela leur permettra d'attendre jusqu'à ce que la capsule de transport arrive de la station 10 K. Et si c'est nécessaire l'Araignée pourra faire un second voyage.

— Qu'en pense Bartok ?

— Il approuve. Après tout, personne n'a une meilleure idée.

Morgan sentit qu'un grand poids avait été enlevé de ses épaules. Un tas de choses pouvaient encore aller de travers mais il y avait enfin un rayon d'espoir ; le sentiment d'impuissance absolue avait été dissipé.

— Quand tout cela sera-t-il prêt ? demanda-t-il.

— S'il n'y a rien qui retarde, d'ici deux heures. Trois au plus. Tout est du matériel standard, heureusement. On est en train de vérifier à fond l'Araignée en ce moment. Il ne reste plus qu'une chose encore à décider…

Vannevar Morgan secoua la tête.

— Non, Warren, dit-il lentement. Il ne reste plus rien à décider.

— Je n'essaie pas de jouer de mon grade avec vous, Bartok, dit Morgan. C'est une simple affaire de logique. C'est vrai, n'importe qui peut conduire l'Araignée… Mais une demi-douzaine d'hommes

seulement connaissent *tous* les détails techniques que cela entraîne. Il pourrait y avoir quelques problèmes opérationnels quand on atteindra la Tour et je suis le mieux à même de les résoudre.

— Puis-je vous rappeler, Dr Morgan, dit l'officier de Sécurité, que vous avez soixante-cinq ans. Il serait plus sage d'envoyer quelqu'un de plus jeune.

— Je n'ai pas soixante-cinq ans ; j'en ai soixante-dix. Et l'âge n'a absolument rien à faire là-dedans. Il n'y a pas de danger et cela n'exige certainement pas de force physique.

Et, aurait-il pu ajouter, les facteurs psychologiques étaient beaucoup plus importants que les facteurs physiques. À peu près n'importe qui pouvait faire passivement la montée et la descente dans une capsule comme l'avait fait Maxine Duval, et comme des millions de gens le feraient dans les années à venir. Ce serait une tout autre affaire que d'affronter certaines des situations qui pouvaient facilement survenir à six cents kilomètres d'altitude dans le ciel vide.

— Je pense quand même, dit Bartok avec une patiente insistance, qu'il vaudrait mieux envoyer quelqu'un de plus jeune. Le Dr Kingsley par exemple.

Derrière lui, Morgan entendit (ou l'imagina-t-il ?) son collègue sursauter. Depuis des années, ils avaient plaisanté sur le fait que Warren avait une telle aversion pour les hauteurs qu'il n'inspectait jamais les constructions qu'il dessinait. Sa crainte n'allait cependant pas jusqu'à l'authentique acrophobie et il pouvait la surmonter lorsque c'était absolument nécessaire ; il avait, après tout, accompagné Morgan pour traverser le pont d'Afrique en Europe. Mais c'était la seule fois qu'on l'eût jamais vu ivre en public et on ne le revit plus du tout de vingt-quatre heures ensuite. Warren était hors de question, même si Morgan savait qu'il était prêt à partir. Il y avait des cas où la capacité technique et le pur et simple courage ne suffisaient pas ; aucun homme ne pouvait lutter contre des craintes qui avaient été implantées en lui à sa naissance ou durant sa première enfance.

Heureusement, il n'y avait pas besoin d'expliquer cela à l'officier de Sécurité. Il existait une raison plus simple et tout aussi valide pour laquelle Warren ne devait pas partir. Ce n'était qu'à de très rares occasions dans sa vie que Vannevar Morgan avait été heureux de sa petite taille ; cette fois, c'en était une.

— Je pèse quinze kilos de moins que Kingsley, dit-il à Bartok. Dans une opération à la limite du possible comme celle-ci, cela devrait régler la question. Ne perdons donc plus un temps précieux à discuter.

Il eut un léger remords de conscience, sachant que ce n'était pas juste. Bartok ne faisait que remplir parfaitement son rôle et il faudrait encore une heure avant que la capsule soit prête. Personne ne perdait de temps.

Durant de longues secondes, les deux hommes se regardèrent dans les yeux comme si les vingt-cinq mille kilomètres qui les séparaient n'existaient pas. Si l'on en arrivait à une véritable épreuve de force, la situation pouvait devenir plus que désagréable. Bartok était nominalement chargé de toutes les opérations de sécurité et pouvait théoriquement s'opposer même à l'ingénieur en chef, directeur du projet. Mais il pourrait avoir de la difficulté à imposer son autorité. Morgan et l'Araignée étaient loin en dessous de lui sur Sri Kanda et la possession faisait pratiquement la loi.

Bartok eut un haussement d'épaules et Morgan se détendit.

— Vous avez gagné. Je ne suis toujours pas tellement heureux, mais je marche avec vous. Bonne chance !

— Merci, répondit tranquillement Morgan, tandis que l'image s'effaçait de l'écran. (Se tournant vers Kingsley toujours silencieux, il ajouta :) Allons-y !

Ce n'est que lorsqu'ils quittaient la salle des opérations pour retourner au sommet que Morgan chercha automatiquement le petit pendentif caché sous sa chemise. CORA ne l'avait pas ennuyé depuis des mois et même Warren Kingsley ne connaissait pas son existence. Jouait-il avec d'autres vies simplement pour satisfaire son orgueil égoïste ? Si l'officier de Sécurité Bartok avait eu connaissance de *cela*…

Il était trop tard à présent. Quels que fussent ses motifs, il était engagé.

46
L'Araignée

Comme la montagne avait changé, se dit Morgan, depuis qu'il l'avait vue pour la première fois ! Le sommet avait été complètement arasé, ne laissant qu'un plateau parfaitement nivelé ; au centre, se trouvait le « couvercle de casserole » géant, fermant la cheminée où bientôt passerait le trafic de nombreux mondes. Il était étrange de penser que le plus grand spatioport du système solaire serait enfoui profondément au cœur d'une montagne.

Personne n'aurait pu deviner qu'un antique monastère s'était naguère dressé là, point de convergence des espoirs et des craintes de milliards de gens depuis au moins trois mille ans. Le seul témoignage qui en restait encore était le legs ambigu du Maha Thero, maintenant emballé et attendant d'être emporté. Mais jusque-là, ni les autorités du Yakkagala ni le conservateur du musée de Ranapura n'avaient manifesté beaucoup d'enthousiasme pour la cloche maudite de Kalidasa. La dernière fois qu'elle avait sonné, la montagne avait été balayée par cette brève mais mémorable tempête – un vrai vent de changement. En ce moment, l'air était presque immobile, tandis que Morgan et ses collaborateurs marchaient lentement vers la capsule qui attendait, étincelante sous les lumières d'inspection. Quelqu'un avait peint la désignation ARAIGNÉE TYPE II sur le bas de la cabine ; et au-dessous de cela avait été griffonnée la promesse : NOUS LIVRONS À DOMICILE. J'espère bien, pensa Morgan…

Chaque fois qu'il venait là, il trouvait plus difficile de respirer et il jouissait d'avance du flot d'oxygène qui emplirait bientôt ses poumons essoufflés. Cependant CORA, à son grand soulagement, n'avait jamais émis même un premier avertissement lorsqu'il visitait le sommet ; le régime que lui avait ordonné le Dr Sen semblait opérer admirablement.

Tout avait été embarqué dans l'Araignée, qui avait été soulevée sur vérins afin que la batterie supplémentaire puisse être accrochée en dessous. Les mécaniciens effectuaient encore à la hâte des réglages de dernière minute et déconnectaient des câbles électriques ; leur fouillis sous les pieds aurait pu présenter quelque risque pour un homme peu habitué à marcher en scaphandre spatial.

Le Flexisuit de Morgan n'était arrivé de Gagarine que depuis une trentaine de minutes seulement et, durant un moment, il avait envisagé de partir sans scaphandre. L'Araignée type II était un véhicule beaucoup plus sophistiqué que le prototype simple qu'avait utilisé Maxine Duval ; en fait, c'était un minuscule vaisseau spatial

avec son propre système de maintien de la vie. Si tout allait bien, Morgan pourrait l'accoupler au sas en dessous de la Tour, prévu depuis des années exactement pour cela. Mais un scaphandre procurait non seulement une assurance en cas de problème d'amarrage mais aussi une beaucoup plus grande liberté d'action. Presque collant, le Flexisuit n'avait que très peu de ressemblance avec l'encombrante armature des premiers astronautes et même, lorsqu'il serait pressurisé, gênerait à peine ses mouvements. Il avait eu l'occasion de voir chez ses fabricants la démonstration de quelques acrobates en scaphandre spatial se terminant par un combat à l'épée et un ballet. Ce dernier était hilarant mais il avait prouvé les assertions de celui qui avait dessiné le Flexisuit.

Morgan grimpa les quelques marches, se retourna un instant sur le seuil de la capsule, puis entra prudemment à reculons. Alors qu'il s'installait et bouclait la ceinture de sécurité, il fut agréablement surpris par l'espace disponible. Quoique le type II fût certainement un véhicule à une place, on n'y éprouvait pas la sensation de claustration qu'il avait crainte – même avec l'équipement supplémentaire qu'on y avait entassé.

Les deux bouteilles d'oxygène avaient été rangées sous le siège et les masques à gaz carbonique étaient dans une petite caisse derrière l'échelle qui conduisait au sas du haut. Il semblait étonnant que si peu de chose puisse faire la différence entre la vie et la mort pour autant de gens.

Morgan avait emporté un article personnel – un souvenir de ce jour déjà bien lointain où, en un sens, tout cela avait commencé ; la mini-bobineuse ne prenait guère de place et ne pesait qu'un kilo. Avec les années, elle était devenue une sorte de talisman ; c'était toujours l'un des moyens les plus efficaces de démontrer les qualités de l'hyperfilament et chaque fois qu'il la laissait derrière lui, il s'apercevait presque invariablement qu'il en avait besoin. Pour ce voyage, plus que pour tout autre, elle pouvait bien se révéler utile.

Il brancha le conduit ombilical à déblocage instantané de son scaphandre et essaya l'arrivée d'air venant des deux réserves internes et externes. Dehors, les câbles électriques furent débranchés ; l'Araignée était libre.

On prononçait rarement de brillants discours en de tels moments – et après tout, cela allait être une opération parfaitement normale. Morgan adressa un sourire plutôt guindé à Kingsley et dit :

— Occupez-vous de la boutique, Warren, jusqu'à ce que je revienne.

Puis il remarqua la petite silhouette solitaire dans l'assistance autour de la capsule. « Mon Dieu, se dit-il, j'avais presque oublié le pauvre gosse…»

— Dev, appela-t-il, je suis désolé de n'avoir pas pu m'occuper de toi. Je réparerai ça quand je serai de retour.

« Et je le ferai » ajouta-t-il en lui-même. Lorsque la Tour serait terminée, il y aurait du temps pour tout – même pour les relations humaines qu'il avait si gravement négligées. Dev vaudrait la peine qu'on veille sur lui ; un garçon, qui savait quand s'effacer discrètement, laissait apparaître des promesses peu habituelles.

La porte courbe de la capsule – la moitié supérieure était en plastique transparent – claqua sourdement contre ses joints étanches. Morgan appuya sur le bouton VÉRIFICATION-CONTRÔLE et les indications vitales de l'Araignée défilèrent une à une sur l'écran. Toutes étaient en vert ; il n'y avait aucune nécessité de noter les chiffres précis. Si l'une des valeurs avait été hors de la normale, elle aurait clignoté en rouge deux fois par seconde. Néanmoins, avec sa prudence habituelle d'ingénieur, Morgan observa que l'oxygène était à cent deux pour cent, la puissance de la batterie principale à cent un pour cent, celle de la batterie de renfort à cent cinq pour cent…

La voix calme, tranquille, du contrôleur – le même spécialiste imperturbable qui avait surveillé toutes les opérations depuis la première descente ratée du filament, il y avait des années – retentit à son oreille.

— Tous systèmes normaux. Vous avez les commandes.

— J'ai les commandes. J'attendrai jusqu'à ce que vienne la prochaine minute.

Il était difficile d'imaginer un contraste plus grand avec le lancement d'une ancienne fusée, avec son compte à rebours minutieux, son chronométrage à la fraction de seconde, son bruit et sa fureur. Morgan attendit simplement que les deux derniers chiffres affichés par la pendule deviennent des zéros, puis il mit le courant à sa plus faible puissance.

Sans à-coup – *silencieusement* – la montagne illuminée par les projecteurs s'enfonça au-dessous de lui. Pas même une ascension en ballon n'aurait pu être plus paisible. S'il écoutait avec attention, il pouvait tout juste entendre le vrombissement des deux moteurs actionnant les grosses roues motrices à friction qui agrippaient le ruban à la fois au-dessus et au-dessous de la capsule.

Taux d'ascension, cinq mètres par seconde, disait l'indicateur de vitesse. Par petits coups lents et réguliers, Morgan augmenta la puissance jusqu'à ce que l'allure atteignît cinquante mètres par seconde – un peu moins de deux cents kilomètres à l'heure. Cela donnait le rendement maximal avec la charge présente de l'Araignée ; lorsque la batterie auxiliaire serait larguée, la vitesse pourrait être augmentée de vingt-cinq pour cent jusqu'à près de deux cent cinquante kilomètres à heure.

— Dites *quelque chose*, Van ! dit la voix amusée de Warren Kingsley, venant du monde d'en bas.

— Laissez-moi tranquille, répondit Morgan, de bonne humeur. J'ai l'intention de me détendre et de jouir de la vue pendant les deux prochaines heures. Si vous vouliez un commentaire minute par minute, vous auriez dû envoyer Maxine Duval.

— Elle vous appelle depuis une heure.

— Faites-lui mes amitiés et dites que je suis occupé. Peut-être quand j'atteindrai la Tour… Quelles sont les dernières nouvelles de là-haut ?

— Température stabilisée à vingt degrés. Le Contrôle Mousson leur lance un mégawattage modeste toutes les dix minutes. Mais le Pr Sessui est furieux, il prétend que cela dérègle ses instruments.

— Et l'air ?

— Pas aussi bien. La pression est nettement tombée et, bien entendu, le gaz carbonique s'accumule, mais ils devraient aller bien si vous arrivez à l'heure. Ils évitent tous mouvements inutiles, pour économiser l'oxygène.

« Tous, sauf le Pr Sessui, je parie », se dit Morgan. Ce serait intéressant de rencontrer l'homme qu'il essayait de sauver. Il avait lu plusieurs des ouvrages populaires si vantés du savant et les considérait prétentieux et verbeux. Il soupçonnait que l'homme devait aller avec le style.

— Et la situation à 10 K ?

— Encore deux heures avant que le véhicule puisse partir ; ils installent des circuits spéciaux afin d'être tout à fait certains que rien ne prendra feu *cette* fois…

— Très bonne idée… de Bartok, je suppose.

— Probablement. Et ils descendront par la voie nord, juste au cas où la voie sud aurait été endommagée par l'explosion. Si tout va bien, ils arriveront dans – oh ! – vingt et une heures. Largement à temps même si nous n'envoyons pas l'Araignée une seconde fois avec un autre chargement.

En dépit de sa remarque, seulement à demi en plaisanterie, à Kingsley, Morgan savait qu'il était beaucoup trop tôt pour commencer à se détendre. Pourtant tout semblait aller aussi bien qu'on pouvait l'espérer ; et il n'y avait certainement rien d'autre qu'il pût faire durant les trois heures à venir que d'admirer la vue qui s'élargissait sans cesse.

Il était déjà à trente kilomètres de hauteur dans le ciel, et montait rapidement et silencieusement dans la nuit tropicale. Il n'y avait pas de lune, mais la Terre au-dessous de lui était révélée par les constellations scintillantes de ses villes et de ses villages. Quand il regardait les étoiles en haut et ces autres étoiles en bas, Morgan

pouvait facilement s'imaginer qu'il était loin de toute planète, perdu dans les profondeurs de l'espace. Bientôt, il put voir l'île de Taprobane tout entière, faiblement dessinée par les lumières des agglomérations côtières. Loin vers le nord, un halo lumineux montait lentement à l'horizon comme pour annoncer une aube bizarrement déplacée. Cela l'intrigua un moment jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'il apercevait l'une des grandes cités du sud de l'Hindoustan.

Il était à présent plus haut qu'aucun avion ne pût monter et ce qu'il avait déjà fait était unique dans l'histoire des transports. Quoique l'Araignée et ses précurseurs eussent fait d'innombrables voyages jusqu'à vingt kilomètres d'altitude, personne n'avait été autorisé à aller plus haut à cause de l'impossibilité d'un sauvetage. Il n'avait pas été prévu de commencer des opérations sérieuses avant que la base de la Tour soit beaucoup plus proche et que l'Araignée eût au moins deux compagnes qui puissent monter et descendre le long des autres rubans du système. Morgan repoussa la pensée de ce qui pourrait arriver si le mécanisme de propulsion se coinçait ; cela condamnerait à mort les réfugiés du Sous-Sol, et lui aussi.

Cinquante kilomètres ; il avait atteint ce qui, en temps normal, aurait été la couche la plus basse de l'ionosphère. Il ne s'attendait pas, bien entendu, à voir quoi que ce soit ; mais il se trompait.

Le premier signe fut un faible crépitement venant du haut-parleur de la capsule, et, du coin de l'œil, il aperçut une petite lueur tremblotante. Elle était immédiatement au-dessous de lui, reflétée dans le rétroviseur dirigé vers le bas, juste hors du petit hublot de l'Araignée. Il orienta le miroir autant qu'il put le faire tourner jusqu'à ce qu'il fût dirigé sur un point situé à deux mètres environ au-dessous de la capsule. Durant un instant, il resta le regard fixe de stupéfaction et aussi d'une certaine inquiétude ; puis il appela la Montagne.

— J'ai de la compagnie, dit-il. Je pense que cela entre dans le domaine du Pr Sessui. Il y a une boule de lumière – oh ! d'une vingtaine de centimètres de diamètre, qui suit le ruban, juste en dessous de moi. Elle garde une distance constante et j'espère qu'elle restera là. Mais je dois dire qu'elle est très belle – une ravissante luminescence bleuâtre qui clignote toutes les quelques secondes. Et je peux l'entendre sur la liaison radio.

Une minute entière passa avant que Kingsley réponde d'un ton de voix rassurant.

— Ne vous inquiétez pas… Ce n'est qu'un feu Saint-Elme. Nous avons eu des manifestations similaires le long du ruban pendant des orages ; cela peut vous faire dresser les cheveux sur la tête à bord du type I. Mais *vous* ne pouvez rien sentir… Vous êtes trop bien protégé.

— Je n'avais aucune idée que cela pût se produire à cette altitude.

— Nous non plus. Vous ferez mieux d'en parler avec le professeur.

— Oh !… cela s'efface… Ça devient plus gros et plus faible… Maintenant, c'est parti… Je suppose que l'air est trop ténu… Je regrette que cela ait disparu…

— Ce n'était qu'un lever de rideau, dit Kingsley. Regardez ce qui se passe tout droit au-dessus de vous.

Une portion rectangulaire du champ étoilé bascula en un éclair tandis que Morgan réorientait le miroir vers le zénith. D'abord, il ne put rien voir d'inhabituel ; il éteignit alors tous les voyants lumineux sur son tableau de bord et attendit dans l'obscurité complète.

Lentement ses yeux s'adaptèrent et, dans les profondeurs du miroir, une faible lueur rougeoyante apparut, s'étala, et dévora les étoiles. Elle devint de plus en plus brillante et s'élargit hors des limites du miroir ; à présent, Morgan pouvait la voir directement, car elle descendait en couvrant la moitié du ciel. Une cage de lumière, aux barreaux mouvants, papillotants, s'abaissait vers la Terre ; et maintenant, Morgan put comprendre pourquoi un homme comme le Pr Sessui pouvait consacrer sa vie à en éclaircir les secrets.

Pour l'une de ses rares visites à ces basses latitudes, l'aurore polaire s'était mise en route vers l'équateur.

47
Au delà de l'aurore polaire

Morgan doutait que même le Pr Sessui, à cinq cents kilomètres au-dessus de lui, eût une vue aussi spectaculaire. L'orage magnétique se développait rapidement ; la radio à ondes courtes – encore utilisée pour de nombreux services non essentiels – devait être à présent complètement perturbée dans le monde entier. Morgan n'était pas certain qu'il entendît ou perçût un léger bruit confus, comme un murmure de sable qui s'écoule ou le craquement de brindilles sèches. Contrairement aux parasites radio-électriques de la boule de feu, cela ne venait certainement pas du système haut-parleur, car le bruissement resta encore quand il coupa le circuit.

Des draperies de flammes vert pâle, bordées de cramoisi, étaient tendues à travers le ciel puis secouées lentement en avant et en arrière comme par une main invisible. Elles s'agitaient sous les rafales de vent solaire, la tempête qui souffle à un million de kilomètres à l'heure du Soleil vers la Terre – et loin au delà. Même au-dessus de Mars, une faible aurore fantomale clignotait en ce moment ; et vers le Soleil, les cieux empoisonnés de Vénus étaient embrasés. Au-dessus des draperies ondulantes, de longs rayons, comme les branches à demi ouvertes d'un éventail, se déployaient autour de l'horizon ; parfois ils brillaient tout droit dans les yeux de Morgan comme le faisceau d'un projecteur géant, le laissant ébloui durant des minutes. Il n'y avait plus besoin d'éteindre l'éclairage de la capsule pour éviter d'en être aveuglé ; le feu d'artifice céleste à l'extérieur était assez lumineux pour permettre de lire.

Deux cents kilomètres. L'Araignée montait toujours sans bruit, sans effort. Morgan avait de la difficulté à croire qu'il n'avait quitté la Terre que depuis exactement une heure. De la difficulté même à croire que la Terre existait encore, car il s'élevait entre les parois d'un canyon de flammes.

L'illusion ne dura que quelques secondes ; ensuite l'équilibre momentanément instable entre les champs magnétiques et les nuages électriques qui arrivaient fut détruit. Mais, pendant ce bref instant, Morgan put vraiment croire qu'il se hissait hors d'un gouffre qui aurait réduit à l'insignifiance même la Valles Marineris – le Grand Canyon de Mars. Puis les falaises chatoyantes, d'au moins cent kilomètres de haut, devinrent translucides et furent percées par les étoiles. Il put les voir pour ce qu'elles étaient en réalité – de simples fantômes de fluorescence.

Et à présent, comme un avion qui sort d'une couche de nuages

bas, l'Araignée s'élevait vite au-dessus des aurores polaires. Morgan émergeait d'une brume ardente, qui se tordait et tournait au-dessous de lui. Voilà bien des années, il s'était trouvé à bord d'un navire de croisière, voguant dans la nuit tropicale, et il se souvenait comment il avait rejoint les autres passagers à l'arrière, extasiés par la beauté et la merveille du sillage bioluminescent. Certains des verts et des bleus qui scintillaient au-dessous de lui en ce moment rivalisaient avec les couleurs engendrées par le plancton qu'il avait vues alors, et il pouvait aisément imaginer qu'il admirait de nouveau les phénomènes dérivés de la vie – les jeux d'invisibles bêtes géantes, habitantes de la haute atmosphère…

Il avait presque oublié sa mission, et ce fut nettement un choc quand il fut rappelé à son devoir.

— Comment se maintient l'énergie ? interrogea Kingsley. Il ne vous reste qu'une vingtaine de minutes avec cette batterie.

Morgan consulta le tableau de bord.

— Elle est tombée à quatre-vingt-quinze pour cent, mais ma vitesse de montée a *augmenté* de cinq pour cent. Je fais deux cent dix kilomètres à l'heure.

— C'est à peu près correct. L'Araignée profite de la diminution de la pesanteur, celle-ci a déjà baissé de dix pour cent à votre altitude.

Ce n'était pas assez pour être remarqué, particulièrement si l'on était attaché sur un siège et portait un scaphandre spatial de plusieurs kilos. Cependant Morgan se sentait positivement léger et il se demanda s'il ne prenait pas trop d'oxygène.

Non, le débit était normal. Cela devait venir de la pure griserie produite par le merveilleux spectacle au-dessous de lui, bien qu'il allât en diminuant à présent, reculant vers le nord et vers le sud comme s'il se retirait vers ses forteresses polaires. Cela, et aussi le contentement d'une tâche bien commencée, en utilisant une technologie qu'aucun homme n'avait jamais poussée jusqu'à de telles limites.

Cette explication était parfaitement raisonnable mais il n'en était pas satisfait. Elle ne justifiait pas entièrement son sentiment de bonheur – et même de joie. Warren Kingsley qui était grand amateur de plongée, lui avait souvent dit qu'il ressentait ce genre d'émotion dans l'environnement sans pesanteur de la mer. Morgan ne l'avait jamais partagée mais maintenant il comprenait ce que cela devait être. Il semblait avoir abandonné tous ses soucis en bas sur la planète cachée sous les enroulements et les entrelacs de l'aurore polaire.

Les étoiles reprenaient leur éclat, n'étant plus concurrencées par cette étrange intrusion venue des pôles. Morgan se mit à chercher le zénith, sans grand espoir d'ailleurs, se demandant si la Tour n'était pas encore en vue. Mais il ne put distinguer que les premiers mètres, encore éclairés par la faible lumière aurorale, de l'étroit ruban que

grimpait l'Araignée à une allure rapide et régulière. Cette mince bande dont dépendait à présent sa vie – et celle de sept autres personnes – était si uniforme, si égale qu'elle ne donnait aucun indice de la vitesse de la capsule. Morgan avait de la difficulté à croire que celle-ci fonçait grâce à son mécanisme de propulsion à plus de deux cents kilomètres à l'heure. Et à cette pensée, il revint soudain à son enfance et sut la source de son contentement.

Il s'était vite remis de la perte de son premier cerf-volant et était passé à d'autres plus grands et mieux construits. Puis, juste avant de découvrir le Meccano et d'abandonner définitivement les cerfs-volants, il avait pendant un moment expérimenté des parachutes jouets. Morgan aimait à croire qu'il en avait eu lui-même l'idée, bien qu'il pût très bien l'avoir rencontrée quelque part dans ce qu'il avait lu ou vu. La technique était si simple qu'elle devait avoir été réinventée par des générations et des générations de jeunes garçons.

Il avait d'abord taillé un petit morceau de bois plat et mince d'environ cinq centimètres de long et y avait fixé deux attaches trombones. Puis il avait passé celles-ci dans la ficelle du cerf-volant de telle façon que ce petit dispositif pût glisser facilement en montant et en descendant. Ensuite, il avait fabriqué un parachute en papier de soie, de la taille d'un mouchoir, avec des suspentes en fil ; un petit carré de carton servait de charge utile. Une fois ce carré de carton attaché à la planchette par un élastique – pas trop serré –, tout était prêt à fonctionner.

Poussé par le vent, le petit parachute monterait le long de la ficelle, jusqu'au cerf-volant. Alors Morgan donnerait une forte secousse, et le carré de carton glisserait hors de l'élastique. Le parachute s'envolerait dans le ciel tandis que le cavalier de bois et de carton reviendrait rapidement dans sa main, tout prêt pour un autre lancement.

Avec quelle envie avait-il regardé ses petits parachutes s'en aller doucement au-dessus de la mer ! La plupart tombaient à l'eau avant d'avoir fait même un kilomètre mais parfois l'un d'eux maintenait bravement son altitude jusqu'à ce qu'il disparût à sa vue. Il aimait imaginer que ces voyageurs chanceux atteignaient les îles enchanteresses du Pacifique, mais bien qu'il eût écrit son nom et son adresse sur les carrés de carton, il n'avait jamais reçu de réponse.

Morgan ne put s'empêcher de sourire à ces souvenirs.

— Arrivons aux trois cent quatre-vingts kilomètres, annonça Kingsley. Où en est le niveau d'énergie ?

— Commence à baisser… vers quatre-vingt-cinq pour cent… la batterie est en train de faiblir.

— Bon, si elle tient encore vingt kilomètres, elle aura rempli sa tâche. Comment vous sentez-vous ?

— Je me sens très bien, dit-il. Si nous pouvions garantir un spectacle comme celui-là à tous nos passagers, nous ne pourrions pas faire face à l'affluence.

— Peut-être cela pourrait-il s'arranger, dit Kingsley en riant. Nous pourrions demander au Contrôle Mousson de balancer quelques tonneaux d'électrons aux endroits voulus. Ça n'entre pas exactement dans leur activité habituelle, mais ils ont le talent d'improviser… n'est-ce pas ?

Morgan eut un petit rire mais ne répondit pas. Ses yeux étaient fixés sur le tableau d'instruments, où le niveau d'énergie et la vitesse de montée tombaient visiblement tous les deux. Mais cela n'avait rien d'alarmant. L'Araignée avait fait trois cent quatre-vingt-cinq des quatre cents kilomètres escomptés et la batterie auxiliaire avait encore un peu de puissance restante.

À trois cent quatre-vingt-dix kilomètres, Morgan commença à réduire la vitesse de montée jusqu'à ce que l'Araignée grimpe de plus en plus lentement. Bientôt la capsule ne monta plus qu'à peine et s'arrêta finalement juste au-dessous des quatre cent cinq kilomètres.

— Je largue la batterie, annonça Morgan. Attention à vos têtes.

On avait également réfléchi à un moyen de récupérer cette lourde et coûteuse batterie, mais on n'avait pas eu le temps d'improviser un système de freinage qui l'aurait laissée glisser doucement sans dommage comme l'un des cavaliers de Morgan sur la ficelle de ses cerfs-volants. Et même si l'on avait eu un parachute, on aurait craint que sa voilure puisse s'emmêler dans le ruban. Heureusement, la zone d'impact, à dix kilomètres exactement à l'est du terminus terrestre, se situait dans une jungle épaisse. La faune de Taprobane devrait courir sa chance et Morgan était prêt à en discuter avec le Département de Protection de la Nature plus tard.

Il tourna la clef de sécurité et appuya sur le bouton rouge qui allumait les charges explosives ; l'Araignée fut brièvement secouée à leur détonation. Puis Morgan brancha la batterie intérieure, desserra lentement les freins à friction et remit en marche les moteurs.

La capsule entama la dernière partie de son voyage. Mais un coup d'œil sur le tableau d'instruments montra à Morgan que quelque chose n'allait pas du tout. L'Araignée aurait dû grimper à plus de deux cents kilomètres à l'heure, elle en faisait moins de cent, même à pleine puissance. Aucun essai ni calcul n'était nécessaire ; le diagnostic de Morgan fut instantané car les chiffres parlaient d'eux-mêmes. Malade de frustration, il appela la Terre.

— Ça va mal, dit-il. Les charges ont explosé… mais la batterie ne s'est pas détachée, quelque chose la retient encore.

Il était inutile, bien sûr, d'ajouter que la mission devait, maintenant, être abandonnée. Tout le monde savait parfaitement bien

qu’il n’était pas possible à l’Araignée d’atteindre la Tour en portant plusieurs centaines de kilos de poids mort.

48
La nuit à la villa

L'ambassadeur Rajasinghe avait peu besoin de sommeil ces nuits-ci ; c'était comme si une nature bienveillante lui accordait l'usage maximal des années qui lui restaient. Et en un moment comme celui-là, alors que les cieux taprobaniens étincelaient de leur plus grande merveille depuis des siècles, qui aurait pu rester au lit ?

Comme il aurait désiré que Paul Sarath fût là pour partager ce spectacle ! Son vieil ami lui manquait plus qu'il ne l'aurait cru possible ; il n'existait personne qui pût le contrarier et le stimuler autant que Paul – personne n'avait avec lui le même lien d'expérience partagée remontant jusqu'à l'enfance. Rajasinghe n'avait jamais pensé qu'il survivrait à Paul et verrait la fantastique stalactite d'un milliard de tonnes de la Tour franchir presque l'abîme entre sa base orbitale et Taprobane à trente-six mille kilomètres au-dessous. Jusqu'à la fin, Paul avait été absolument opposé au projet ; il l'avait traité d'épée de Damoclès et n'avait jamais cessé de prédire sa chute finale sur la Terre. Cependant, même Paul avait admis que la Tour avait déjà procuré quelques bénéfices assez importants.

Pour la première fois peut-être dans l'histoire, le reste du monde savait réellement que Taprobane existait, et découvrait son antique culture. Le Yakkagala, avec son aspect sombrement songeur et ses légendes sinistres, avait attiré une attention spéciale ; d'où il avait résulté que Paul avait pu obtenir les appuis nécessaires à quelques-uns des projets qu'il chérissait. La personnalité énigmatique du créateur du Yakkagala avait déjà été à l'origine de nombreux ouvrages et vidéodrames, et le spectacle son et lumière au pied du Rocher affichait invariablement complet. Peu avant sa mort, Paul avait remarqué, avec un sourire incertain, qu'une petite industrie était en train de naître autour de Kalidasa et qu'il devenait de plus en plus difficile de distinguer la fiction de la réalité.

Peu après minuit, lorsqu'il devint évident que la spectaculaire aurore polaire avait dépassé son apogée, Rajasinghe avait été ramené dans sa chambre à coucher. Comme il le faisait toujours lorsqu'il avait dit bonne nuit à ses domestiques, il but un verre de grog chaud et prit le dernier journal télévisé. La seule chose qui l'intéressait vraiment était de savoir où en était Morgan ; à présent, il devait approcher de la base de la Tour.

Le commentateur avait déjà mis en vedette la dernière nouvelle : une ligne de caractères clignotants sans cesse annonçait :

Les doigts de Rajasinghe pianotèrent sur sa console, réclamant des précisions, et il fut soulagé de constater que ses premières craintes étaient sans fondement, Morgan n'était *pas* bloqué ; mais il était incapable de terminer le voyage. Il pouvait revenir sur Terre quand il voudrait, mais s'il le faisait, le Pr Sessui et ses compagnons seraient certainement condamnés.

Tout droit au-dessus de sa tête, ce drame silencieux se jouait en ce moment même. Rajasinghe passa du texte à la vision mais il n'y avait rien de nouveau – en fait, sur l'écran repassaient les actualités d'il y avait des années, montrant l'ascension de Maxine Duval dans l'ancêtre de l'Araignée.

— Je peux faire mieux que cela, *moi*, marmonna Rajasinghe et il passa à son télescope tant aimé.

Durant les premiers mois après qu'il eut été cloué au lit, il n'avait pas eu la possibilité de s'en servir. Puis Morgan était venu lui faire l'une de ses brèves visites de politesse ; il avait analysé la situation et rapidement prescrit le remède. Une semaine plus tard, à la surprise et au grand plaisir de Rajasinghe, une petite équipe de techniciens était arrivée à la villa Yakkagala et avait modifié l'instrument afin qu'il pût être commandé à distance. À présent, il pouvait rester confortablement couché dans son lit et explorer les cieux étoilés, et la haute paroi lointaine du Rocher. Il était profondément reconnaissant à Morgan de ce geste, qui lui avait révélé un aspect de la personnalité de l'ingénieur qu'il ne soupçonnait pas.

Il n'était pas certain de ce qu'il pouvait voir dans l'obscurité de la nuit, mais il savait exactement où regarder car il avait depuis longtemps suivi la lente descente de la Tour. Lorsque le soleil était à l'angle voulu, il pouvait même entrevoir les rubans de guidage convergeant vers le zénith, quatre lignes minces comme un cheveu, tracées dans le ciel.

Il régla la commande d'azimut du télescope et orienta l'instrument jusqu'à ce qu'il fût pointé au-dessus de la Sri Kanda. Lorsqu'il commença à le diriger doucement sur le haut à la recherche d'un signe de la capsule, il se demanda ce que pensait le Maha Thero de ce dernier événement. Bien que Rajasinghe n'eût pas parlé à ce haut dignitaire religieux – qui avait à présent bien dépassé les quatre-vingt-dix ans – depuis que l'Ordre était parti à Lhassa, il croyait savoir que le Potala n'avait pas fourni l'asile espéré. L'énorme palais tombait lentement en ruine pendant que les représentants du Dalaï-Lama chicanaient sur le coût de son entretien avec le gouvernement fédéral chinois. Selon les dernières informations reçues par Rajasinghe, le

Maha Thero négociait à présent avec le Vatican – également en difficultés financières chroniques, mais du moins toujours maître de sa Cité.

Toutes choses étaient vraiment transitoires, mais il n'était pas facile de discerner un cycle quelconque. Peut-être le génie mathématique du Parakarma-Goldberg aurait-il pu y parvenir ; la dernière fois que Rajasinghe l'avait vu, il recevait un important prix scientifique pour sa contribution à la météorologie. Rajasinghe ne l'aurait jamais reconnu ; il était rasé de près et portait un costume à la toute dernière mode néo-napoléonienne. Mais à présent, semblait-il, il avait encore changé de religion… Les étoiles glissaient lentement vers le bas de l'écran de vision au pied du lit tandis que le télescope se levait peu à peu vers la Tour. Cependant, il n'y avait pas de signe de la capsule, quoique Rajasinghe fût certain qu'elle était à présent dans le champ de vision.

Il allait revenir au canal habituel des actualités lorsque, telle une nova, une éclatante étoile surgit brusquement près du bord inférieur de l'image. Un instant, Rajasinghe se demanda si la capsule avait explosé, puis il vit qu'elle brillait d'une lumière parfaitement stable. Il centra l'image et passa au grossissement maximal.

Voilà longtemps, il avait vu à la télévision un documentaire vieux de deux siècles, des premières guerres aériennes, et il se souvint soudain d'une séquence qui montrait une attaque de nuit sur Londres. Un bombardier ennemi avait été pris dans les faisceaux croisés des projecteurs, et il avait semblé suspendu là comme un moucheron incandescent dans le ciel. C'était le même phénomène qu'il voyait maintenant, à une échelle cent fois plus grande, mais cette fois, toutes les ressources du sol étaient combinées pour aider, non pour détruire cet intrus découvert dans la nuit.

49
Secousses

La voix de Warren Kingsley avait repris son contrôle ; à présent, elle était simplement sourde et désespérée.

— Nous essayons d'empêcher ce mécanicien de se suicider, disait-il. Cependant, il est difficile de le blâmer. Il a été interrompu par un *autre* travail urgent sur la capsule et il a simplement oublié d'enlever l'attache de sécurité.

Ainsi, comme d'habitude, c'était une erreur humaine. Pendant que les charges explosives étaient mises en place, la batterie était restée fixée par deux bandes métalliques. Et *une seule* des deux avait été retirée… Ce genre d'incident arrivait avec une régularité monotone ; parfois c'était simplement ennuyeux, parfois c'était désastreux, et celui qui en était responsable devait en supporter la culpabilité pour le restant de sa vie. En tout cas, les récriminations étaient inutiles. La seule chose qui importait à présent était de savoir quoi faire.

Morgan régla le miroir rétroviseur extérieur à son angle maximal vers le bas, mais il était impossible de voir la cause de la défaillance de fonctionnement. Maintenant que l'aurore polaire s'était éteinte, la partie inférieure de la capsule était dans l'obscurité totale et il n'avait aucun moyen de l'éclairer. Cependant, ce problème du moins pouvait être aisément résolu. Si le Contrôle Mousson pouvait déverser des kilowatts de rayons infra-rouges dans le sous-sol de la Tour, il devait pouvoir facilement lui envoyer quelques photons de lumière visible.

— Nous pouvons utiliser nos propres projecteurs, dit Kingsley lorsque Morgan lui transmit sa demande.

— Ça ne va pas, ils m'enverront leur faisceau en plein dans les yeux et je ne pourrai plus rien voir. Je veux de la lumière derrière et *au-dessus* de moi. Il doit y avoir quelqu'un qui est dans la bonne position.

— Je vais voir, répondit Kingsley manifestement heureux de pouvoir faire quelque chose d'utile.

Le temps parut long avant qu'il ne rappelle ; en consultant son chrono, Morgan fut surpris de constater que trois minutes seulement s'étaient écoulées.

— Le Contrôle Mousson *pourrait* le faire, mais il leur faudrait changer de réglage et déconcentrer le faisceau… Je crois qu'ils ont peur de vous rôtir. Cependant Kinte peut vous éclairer immédiatement, ils ont un laser pseudo-blanc, *et* ils sont dans la bonne position. Dois-je leur dire d'y aller ?

Morgan vérifia son orientation – voyons, Kinte devait être très haut vers l'ouest – ce serait parfait.

— Je suis prêt, répondit-il, et il ferma les yeux.

Presque instantanément la capsule fut inondée de lumière. Avec beaucoup de précaution, Morgan rouvrit les yeux. Le faisceau lumineux venait de très haut vers l'ouest, encore d'un éclat éblouissant en dépit de son voyage de près de quarante mille kilomètres. Il semblait être d'un blanc pur mais l'ingénieur savait qu'il était, en réalité, un mélange de trois raies nettement définies dans les zones rouge, verte et bleue du spectre.

Après quelques secondes de réorientation du miroir, il réussit à avoir une vision claire de la bande fautive, à cinquante centimètres sous ses pieds. Le bout qu'il pouvait voir était attaché à la base de l'Araignée par un gros écrou-papillon ; tout ce qu'il avait à faire était de le dévisser et la batterie tomberait…

Morgan resta silencieux, analysant la situation, si longtemps que Kingsley le rappela. Pour la première fois, il y avait une note d'espoir dans la voix de son second.

— Nous avons fait quelques calculs, Van… Que pensez-vous de cette idée ?…

Morgan l'écouta jusqu'au bout puis émit un léger sifflement.

— Vous êtes certain de la marge de sécurité ? s'enquit-il.

— Bien sûr, répondit Kingsley d'un ton quelque peu blessé.

Morgan ne l'en blâma pas mais c'était *lui* qui risquerait sa peau.

— Bon… Je vais faire un essai. Mais une seconde seulement la première fois.

— Ce ne sera pas assez. Néanmoins, c'est une bonne idée. Cela vous permettra de vous rendre compte.

Doucement, Morgan desserra les freins à friction qui immobilisaient l'Araignée sur le ruban. Instantanément, il eut la sensation d'être soulevé de son siège, lorsque la pesanteur disparut. Il compta : « Un, DEUX ! » et bloqua de nouveau les freins.

L'Araignée eut une forte secousse et, durant une fraction de seconde, Morgan fut inconfortablement enfoncé dans son siège. Il y eut un inquiétant crissement du mécanisme de freinage, puis la capsule s'immobilisa de nouveau, à part une légère vibration de torsion qui s'évanouit rapidement.

— Quelle secousse ! fit Morgan. Mais je suis encore là… – et cette sacrée batterie aussi.

— Je vous l'avais dit. Il faut que vous essayiez plus fort. Deux secondes au moins.

Morgan savait qu'il ne pouvait faire mieux que Kingsley avec tous les chiffres et toute la puissance de calcul dont celui-ci disposait, mais il ressentait encore le besoin d'un peu d'arithmétique mentale. Deux

secondes de chute libre – disons une demi-seconde pour serrer les freins – en admettant une masse d'une tonne pour l'Araignée… La question était de savoir ce qui lâcherait en premier – la bande qui retenait la batterie ou le ruban qui le maintenait là à quatre cents kilomètres de hauteur dans le ciel ? Comme d'habitude, ce serait un match nul entre l'hyperfilament et l'acier ordinaire. Mais s'il serrait les freins trop brusquement – ou s'ils se bloquaient à cause de cette brutalité – les *deux* pourraient se briser. Et alors lui et la batterie arriveraient sur la Terre à peu près en même temps.

— D'accord, deux secondes, dit-il à Kingsley. On y va.

Cette fois, la secousse fut d'une violence terrible pour les nerfs, et les oscillations de torsion prirent beaucoup plus longtemps à s'éteindre. Morgan était certain qu'il aurait senti – ou entendu – la rupture de la bande. Il ne fut pas surpris lorsqu'un coup d'œil dans le miroir lui confirma que la batterie était toujours là.

Kingsley ne semblait pas trop se tourmenter.

— Il pourrait falloir trois ou quatre essais, dit-il.

Morgan fut tenté de répliquer :

— Vous voulez ma place ou quoi ?

Cependant, il se ravisa. Kingsley serait amusé, mais d'autres auditeurs inconnus pourraient ne pas l'être.

Après le troisième essai – il avait la sensation d'être tombé de plusieurs kilomètres mais ce n'était que d'une centaine de mètres – même l'optimisme de Kingsley commença à faiblir. Il était évident que le truc ne marcherait pas.

— J'aimerais adresser mes compliments aux gens qui ont fabriqué cette bande de sécurité, dit Morgan avec une grimace. À présent, que suggérez-vous ? Une chute libre de *trois* secondes avant que je bloque les freins ?

Il pouvait presque voir Warren secouer la tête :

— C'est un trop gros risque. Je ne suis pas tant inquiet pour le ruban que pour le mécanisme de freinage. Il n'a pas été prévu pour ce genre de chose.

— Bon, on a fait ce qu'on a pu, répondit Morgan. Mais je n'abandonne pas encore. Que le diable m'emporte si je m'avoue vaincu par un simple écrou à oreilles, à cinquante centimètres devant mon nez ! Je vais sortir pour aller m'en occuper.

50
La pluie de lucioles

> 01 15 24
> Ici Friendship Seven. Je vais essayer de vous décrire dans quoi je suis. Je suis dans une grosse masse de très petites particules qui sont brillamment illuminées comme si elles étaient luminescentes… Elles passent près de la capsule et elles ressemblent à de petites étoiles. Il en passe toute une pluie…
>
> 01 16 16
> Elles sont très lentes ; elles ne s'éloignent pas de moi à plus de peut-être cinq ou six kilomètres à l'heure…
>
> 01 19 38
> Le soleil vient de se lever derrière, dans le périscope… pendant que je regardais en arrière par le hublot, j'avais littéralement des milliers de petites particules lumineuses qui tourbillonnaient autour de la capsule…
>
> *(Commandant John Glenn, Mercury « Friendship Seven », 20 février 1962.)*

Avec les anciens scaphandres spatiaux, atteindre cet écrou-papillon aurait été complètement hors de question. Même avec le Flexisuit qu'il portait, cela pourrait encore être difficile mais, du moins, il pourrait le tenter.

Avec très grand soin, parce que d'autres vies que la sienne en dépendaient à présent, il repassa la série des opérations. Il devait vérifier la combinaison, dépressuriser la capsule et ouvrir l'écoutille – qui heureusement allait presque jusqu'en bas. Puis il devait défaire sa ceinture de sécurité, se mettre sur les genoux – s'il pouvait – et attraper l'écrou-papillon. Tout dépendait de son serrage. Il n'y avait aucune sorte d'outil à bord de l'Araignée, mais Morgan était prêt à concurrencer avec ses doigts – même en gants spatiaux – une clé anglaise de taille moyenne.

Il était sur le point de décrire son plan d'opération au cas où quelqu'un au sol pourrait y trouver une faille fatale, lorsqu'il ressentit un certain léger malaise. Il aurait pu aisément le tolérer beaucoup plus longtemps au besoin, mais il était inutile de prendre des risques. S'il se servait des commodités de la capsule, il n'aurait pas à se préoccuper

du peu pratique sac à urine incorporé dans sa combinaison…

Lorsqu'il eut terminé, il tourna la clé de l'éjecteur d'urine – et il fut surpris par une petite explosion près de la base de la capsule. Presque instantanément, à son grand étonnement, une nuée d'étoiles scintillantes prit d'un coup naissance, comme si une microscopique galaxie avait soudain été créée. Morgan eut l'illusion que, juste pour une fraction de seconde, elle restait suspendue immobile hors de la capsule ; puis elle se mit à tomber tout droit, aussi vite qu'une pierre tombait sur la Terre. En quelques secondes, elle fut réduite à un point, puis elle disparut.

Rien n'aurait pu lui faire mieux sentir qu'il restait toujours prisonnier du champ gravitationnel terrestre. Il se souvenait comment, dans les tout premiers temps des vols orbitaux, les astronautes d'alors furent intrigués puis amusés par les halos de cristaux de glace qui les accompagnaient autour de la planète ; il y avait eu quelques plaisanteries débiles à propos de la « Constellation d'Urion ». Cela ne pouvait pas se produire là, tout ce qu'il lâcherait, aussi insignifiant que ce pût être, irait tout droit se fracasser dans l'atmosphère. Il ne devrait jamais oublier, en dépit de son altitude, qu'il n'était pas un astronaute, se délectant de la liberté de l'apesanteur, il était un homme à l'intérieur d'une construction de quatre cents kilomètres de haut, se préparant à ouvrir la fenêtre et à sortir sur son rebord.

51
Sur le seuil

Bien qu'il fit froid et qu'on ne fût guère à son aise sur le sommet, la foule continuait de grossir. Il y avait quelque chose de fascinant dans cette petite étoile brillante au zénith, sur laquelle toutes les pensées du monde – de même que le rayon laser venant de Kinte – étaient maintenant concentrées. Lorsqu'ils arrivaient, tous les visiteurs se dirigeaient vers le ruban nord, et le touchaient timidement mais avec une sorte de défi comme pour dire : « Je sais que mon geste est idiot mais il me donne la sensation d'être en contact avec Morgan. » Puis ils allaient se grouper autour du distributeur automatique de café et écoutaient les informations qui venaient par le haut-parleur. Il n'y avait rien de nouveau au sujet des réfugiés à l'intérieur de la Tour ; ils dormaient tous – ou essayaient de dormir – pour tenter d'économiser l'oxygène. Comme Morgan n'était pas encore en retard, ils n'avaient pas été avisés de son immobilisation, mais, dans une heure, ils se mettraient sans aucun doute à appeler la station intermédiaire, pour savoir ce qui s'était passé.

Maxine Duval était arrivée à la Sri Kanda juste dix minutes trop tard pour voir Morgan. Il avait été un temps où de l'avoir raté de si peu l'aurait rendue furieuse ; à ce moment, elle se contenta de hausser les épaules et se tranquillisa à la pensée qu'elle serait la première à s'emparer de l'ingénieur à son retour. Kingsley ne l'avait pas autorisée à lui parler et elle avait accepté même cette décision avec bonne grâce. Oui, elle commençait à vieillir…

Depuis les cinq dernières minutes, les seuls sons qui étaient venus de la capsule étaient une série de « Vérifié » tandis que Morgan effectuait le contrôle de routine de sa combinaison spatiale sous la direction d'un spécialiste qui l'interrogeait de la station intermédiaire. C'était à présent terminé et tout le monde était tendu dans l'attente du stade décisif suivant.

— Je laisse échapper l'air, dit Morgan, sa voix accompagnée d'un léger écho maintenant qu'il avait fermé la visière de son casque. Pression Capsule à zéro. Pas de problème pour la respiration. (Une pause de trente secondes, puis :) J'ouvre la porte… ça y est ! À présent, je détache la ceinture de sécurité.

Un frémissement et un murmure involontaires coururent parmi les assistants. En imagination, chacun était là-haut dans la capsule, conscient du vide qui s'était soudain ouvert devant lui.

— Boucle de déblocage rapide ouverte. Je me dégourdis les jambes. Pas beaucoup de place au-dessus de ma tête…

» Je commence à m'habituer à la combinaison – très flexible… à présent, je sors sur le seuil… Ne vous inquiétez pas, j'ai enroulé la ceinture de sécurité autour de mon bras gauche…

» Ffft ! C'est un gros travail de se pencher autant que cela. Mais je peux voir cet écrou-papillon sous la grille du marchepied. Je cherche comment l'atteindre…

» Je suis sur les genoux maintenant… pas très confortable… Je l'ai ! À présent, voyons s'il va se dévisser…

Ceux qui l'écoutaient se raidirent, silencieux. Puis tous, en même temps, se détendirent, avec des soupirs de soulagement presque simultanés.

— Pas de problème ! Je peux la tourner facilement. Deux tours déjà… ça va y être… encore un peu… je le sens venir… GARE LÀ-DESSOUS !

Il y eut une salve d'applaudissements et des hourras ; quelques-uns des assistants mirent leurs mains sur leur tête et firent semblant d'avoir peur, pour rire. Un ou deux, ne comprenant pas entièrement que l'écrou lâché n'arriverait pas avant cinq minutes et tomberait à dix kilomètres à l'est, avaient l'air authentiquement alarmés.

Seul Warren Kingsley ne partageait pas l'allégresse générale.

— Ne vous réjouissez pas trop tôt, dit-il à Maxine. Nous ne sommes pas encore sortis d'affaire.

Les secondes s'écoulèrent lentement… une minute… deux minutes…

— C'est inutile, dit Morgan, enfin, d'une voix lourde de rage et de frustration. Je ne peux pas bouger la bande. Le poids de la batterie maintient le boulon coincé dans le filetage. Ces secousses doivent l'avoir littéralement soudé.

— Revenez aussi vite que vous pouvez, dit Kingsley. Une autre batterie est en route et nous pouvons faire l'échange en moins d'une heure. Nous pouvons donc encore atteindre la Tour d'ici… heu, disons six heures. Sauf nouvel incident, bien entendu.

Précisément, se dit Morgan ; et il ne voudrait sûrement pas repartir sans vérifier à fond le système de freinage tellement brutalisé de l'Araignée. Ni ne se ferait confiance à lui-même pour faire un second voyage ; il se ressentait déjà de la tension des dernières heures et la fatigue ne tarderait pas à lui ralentir à la fois l'esprit et le corps, juste au moment où il aurait besoin de l'efficacité maximale des deux.

Il s'était réinstallé dans son siège mais la capsule était encore ouverte sur l'espace et il n'avait pas encore re-bouclé sa ceinture de sécurité. Le faire aurait été admettre sa défaite et cela ne lui avait jamais été facile.

L'éclat éblouissant du laser de Kinte, qui venait presque tout droit d'au-dessus, le tenait encore immobilisé dans sa lumière impitoyable.

Il essaya de concentrer son esprit sur le problème, avec autant de précision que ce rayon était fixé sur lui.

Tout ce dont il avait besoin, c'était de quelque chose pour couper le métal – une scie à métaux ou une paire de cisailles, capable de couper la bande qui retenait la batterie. Une fois encore, il maudit le fait qu'il n'y eût pas de boîte à outils à bord de l'Araignée, et, même alors, elle n'aurait probablement pas contenu ce qu'il lui fallait.

Il y avait des mégawatts-heures d'énergie emmagasinés dans la propre batterie de l'Araignée ; pouvait-il l'utiliser d'une manière ou d'une autre ? Il imagina un bref instant pouvoir arranger un arc électrique et découper la bande, cependant même si les gros conducteurs nécessaires avaient été disponibles – et bien entendu, ils ne l'étaient pas – la batterie principale était inaccessible de la cabine de commande.

Warren et tous les brillants cerveaux réunis autour de lui n'avaient pas réussi à trouver une solution. Il en était réduit à lui-même, physiquement et intellectuellement. C'était, après tout, la situation qu'il avait toujours préférée.

Et alors, comme il allait tendre la main et fermer la porte de la capsule, Morgan sut ce qu'il devait faire. La réponse avait toujours été là, tout près du bout de ses doigts.

52
La passagère oubliée

Pour Morgan, il sembla qu'un énorme poids lui avait été enlevé des épaules. Il se sentit complètement, irrationnellement, confiant. Cette fois sûrement, cela *devait* marcher.

Néanmoins, il ne bougea pas de son siège, jusqu'à ce qu'il eût combiné ses gestes dans leurs plus minutieux détails. Et quand Kingsley, semblant un peu anxieux, le pressa de nouveau de revenir en hâte, il ne lui donna qu'une réponse évasive. Il ne voulait pas susciter de faux espoirs – ni sur la Terre ni dans la Tour.

— Je tente une expérience, dit-il. Laissez-moi tranquille quelques minutes.

Il prit la boîte d'hyperfilament qu'il avait utilisée pour tant de démonstrations – la mini-bobineuse qui, voilà des années, lui avait permis de descendre le long de la paroi du Yakkagala. Une modification y avait été apportée pour des raisons de sécurité ; le premier mètre d'hyperfilament avait été recouvert d'une gaine de plastique ; de telle façon qu'il n'était plus tout à fait invisible et pouvait être manié avec précaution, même les doigts nus.

Tandis que Morgan regardait la petite boîte dans sa main, il se rendit compte qu'il en était venu à la considérer comme un talisman – presque une amulette porte-bonheur. Bien sûr, il ne croyait pas *réellement* à de pareilles choses ; il avait toujours eu une raison parfaitement logique d'emporter la mini-bobineuse avec lui. Dans le cas de cette ascension, il lui était apparu qu'elle pourrait être utile à cause de sa solidité et de sa puissance unique de levage. Il avait presque oublié qu'elle avait également d'autres possibilités.

De nouveau, il se hissa hors de son siège et s'agenouilla sur la grille métallique du petit seuil de l'Araignée afin d'examiner la cause de tous les ennuis. Le boulon fautif n'était qu'à dix centimètres de l'autre côté de la grille et bien que les barreaux de celle-ci fussent trop rapprochés pour qu'il pût passer la main entre eux, il avait déjà démontré qu'il pouvait l'avancer par-dessus sans trop de difficulté.

Il déroula le premier mètre de filament gainé et se servant de l'anneau monté au bout comme de la masse d'un fil à plomb, il le fit descendre à travers la grille. Enfonçant la boîte solidement dans un coin de la cabine, de façon à ne pas risquer de l'envoyer accidentellement par-dessus bord, il passa la main par-dessus la grille jusqu'à ce qu'il pût saisir l'anneau suspendu. Ce ne fut pas aussi facile qu'il avait pensé, parce que même sa remarquable combinaison spatiale ne lui permettait pas de plier le bras tout à fait librement, et

l'anneau échappait à ses doigts en se balançant en avant et en arrière.

Après une demi-douzaine de tentatives – plus fatigantes qu'ennuyeuses, parce qu'il savait qu'il y arriverait tôt ou tard – il avait réussi à passer le filament autour de la tige du boulon juste en arrière de la bande qu'il maintenait encore en place. Maintenant était venue la partie réellement délicate de l'opération…

Morgan déroula juste assez de filament nu de la mini-bobineuse pour atteindre le boulon et le passer autour ; puis il tira sur les deux bouts jusqu'à ce qu'il sentît la boucle accrocher dans le filetage. Il n'avait jamais essayé ce procédé avec une tige d'acier trempé de plus d'un centimètre d'épaisseur, et n'avait aucune idée du temps que cela prendrait. S'arc-boutant dans l'ouverture de la porte, il se mit à actionner sa scie invisible.

Au bout de cinq minutes, il était en eau et ne pouvait pas dire s'il avait fait le moindre progrès. Il ne voulait pas relâcher la tension de peur que le filament ne s'échappe dans l'entaille tout aussi invisible qu'il pratiquait – espérait Morgan – dans le boulon. Plusieurs fois, Warren l'avait appelé, paraissant de plus en plus alarmé, et il ne l'avait que brièvement rassuré. Bientôt il devrait se reposer un moment, retrouver son souffle – et expliquer ce qu'il tentait de faire. C'était bien le moins qu'il devait à ses amis anxieux.

— Van, dit Kingsley, qu'avez-vous au juste en tête ? Les gens qui sont dans la Tour ont appelé. Que dois-je leur dire ?

— Donnez-moi encore quelques minutes… J'essaie de scier le boulon…

La voix de femme calme et autoritaire qui interrompit Morgan lui donna un tel choc qu'il en lâcha presque le précieux filament. Les mots étaient assourdis par sa combinaison mais cela n'avait pas d'importance. Il ne les connaissait que trop bien, quoique cela fit des mois qu'il les avait entendus pour la dernière fois.

— Dr Morgan, disait CORA, veuillez, je vous prie, vous allonger et vous détendre pendant dix minutes.

— Est-ce que cinq ne vous suffiraient pas ? implora-t-il. Je suis plutôt occupé pour le moment.

CORA ne daigna pas répondre ; bien qu'il y eût des modèles qui pouvaient tenir des conversations simples, celui-là n'en faisait pas partie.

Morgan tint sa promesse, respira profondément et régulièrement pendant cinq minutes. Puis il recommença à scier. Il actionnait le filament en avant et en arrière, en avant et en arrière, à genoux sur la grille, avec la Terre à quatre cents kilomètres au-dessous de lui. Il sentait une forte résistance, donc il devait faire quelques progrès dans l'acier tenace. Mais combien au juste, il n'y avait aucun moyen de le dire.

— Dr Morgan, dit CORA, vous devriez vraiment vous allonger une demi-heure.

Morgan jura doucement en lui-même.

— Vous faites erreur, ma jeune dame, rétorqua-t-il. Je me sens très bien, mais il mentait.

CORA savait la douleur qu'il ressentait dans sa poitrine.

— À qui diable parlez-vous, Van ? demanda Kingsley.

— Simplement à un ange qui passait, répondit Morgan. Désolé d'avoir oublié de fermer le micro. Je vais me reposer de nouveau un peu.

— Où en êtes-vous ?

— Peux pas dire. Mais je suis certain que l'entaille est maintenant assez profonde. Elle *doit* l'être…

Il aurait voulu pouvoir débrancher CORA mais c'était, bien entendu, impossible, même si elle n'avait pas été hors d'atteinte entre son sternum et le tissu de sa combinaison. Un monitor cardiaque qui aurait pu être réduit au silence eût été pire qu'inutile ; il eût été dangereux.

— Dr Morgan, dit CORA, à présent nettement ennuyée, je *dois* réellement insister. Au moins une demi-heure de repos *complet*.

Cette fois, Morgan ne se sentit pas enclin à répondre. Il savait que CORA avait raison, mais on ne pouvait s'attendre à ce qu'elle comprît que sa vie à lui n'était pas la seule en danger. Et il était également sûr que – comme ses ponts – elle devait avoir une marge prévue de sécurité. Son diagnostic était pessimiste, l'état de son patient ne devait pas être aussi sérieux qu'elle le prétendait. Ou, du moins, l'espérait-il avec ferveur.

La douleur dans sa poitrine ne semblait pas empirer ; il décida de n'en tenir aucun compte, pas plus que de CORA, et il se remit à scier, lentement mais régulièrement, avec la boucle de filament. Il continuerait, se dit-il avec entêtement en lui-même, aussi longtemps que ce serait nécessaire.

Le signe avertisseur sur lequel il avait compté ne se produisit pas. L'Araignée eut une violente secousse lorsqu'un quart de tonne de poids mort s'en arracha brutalement et Morgan fut presque précipité dans l'abîme. Il lâcha la mini-bobineuse et voulut s'accrocher à la ceinture de sécurité.

Tout semblait se passer dans un ralenti de rêve. Il n'avait aucune sensation de peur, seulement une détermination absolue de ne pas céder à la pesanteur sans lutter. Mais il ne pouvait pas trouver la ceinture de sécurité, elle devait s'être rabattue dans la cabine…

Il ne fut même pas conscient de se servir de sa main gauche mais, soudain, il se rendit compte qu'elle était cramponnée aux gonds de la porte ouverte. Pourtant il ne se hissa pas dans la cabine, il était

hypnotisé par la vision de la batterie qui tombait, tournant lentement comme un étrange corps céleste, et se rapetissait, en s'éloignant. Il fallut longtemps pour qu'elle disparaisse complètement à sa vue, et ce n'est pas avant cela que Morgan regagna avec effort la sécurité et s'effondra dans son siège.

Le cœur battant à grands coups, il resta là longtemps, attendant la prochaine protestation indignée de CORA. À sa grande surprise, elle resta silencieuse, presque comme si elle avait été tout aussi saisie que lui. Bon, il ne lui donnerait plus de raisons de se plaindre. À partir de maintenant, il resterait assis tranquillement aux commandes, et essaierait de détendre ses nerfs ébranlés.

Quand il se fut retrouvé, il appela la montagne.

— Je me suis débarrassé de la batterie – et il entendit les bravos monter de la Terre. Dès que j'aurai refermé l'écoutille, je reprendrai mon ascension. Dites à Sessui et Cie de m'attendre d'ici à un peu plus d'une heure. Et remerciez Kinte pour l'éclairage, je n'en ai plus besoin maintenant.

Il repressurisa la cabine, souleva la visière du casque de son scaphandre et étancha sa soif en buvant à petites gorgées une large dose de jus d'orange vitaminé. Puis il fit démarrer la propulsion, desserra les freins, et se renfonça dans son siège avec une sensation d'immense soulagement lorsque l'Araignée reprit sa vitesse maximale.

Il montait depuis plusieurs minutes lorsqu'il s'aperçut de ce qui manquait. Avec un espoir anxieux, il jeta un coup d'œil par le hublot sur la grille de métal au pied de la porte. Non, la mini-bobineuse n'était pas là. Bah, il pourrait toujours en avoir une autre pour remplacer celle qui suivait à présent la batterie abandonnée dans sa chute vers la Terre ; ce n'était qu'un petit sacrifice pour l'exploit accompli. Étrange, donc, qu'il fût si troublé et ne pût jouir entièrement de son éclatante réussite… Il avait l'impression d'avoir perdu un vieil et fidèle ami.

53
Baisse de charge

Le fait qu'il n'eût malgré tout que trente minutes de retard sur l'horaire prévu semblait trop beau pour être vrai ; Morgan aurait été prêt à jurer que la capsule avait été arrêtée durant au moins une heure. Là-haut dans la Tour, maintenant à moins de deux cents kilomètres au-dessus de lui, le comité de réception devait se préparer à lui faire un accueil enthousiaste. Il se refusait même à considérer la possibilité de tout nouvel incident.

Lorsqu'il dépassa le repère des cinq cents kilomètres, avançant toujours bon train, un message de congratulation lui arriva de la Terre.

— À propos, ajouta Kingsley, le garde-chasse de la réserve de Ruhana a signalé la chute d'un appareil aérien, nous avons pu le rassurer… Si nous pouvons trouver le trou, nous aurons peut-être un souvenir pour vous.

Morgan n'eut pas de difficulté à retenir sa joie ; il était bien content que c'en soit fini de cette batterie. Pourtant, s'ils pouvaient retrouver la mini-bobineuse… mais *ça,* c'était une tâche sans espoir…

Le premier signe d'ennui apparut à cinq cent cinquante kilomètres. À ce moment, la vitesse d'ascension aurait dû être de plus de deux cents kilomètres à l'heure ; elle n'était que de cent quatre-vingt-dix-huit. Aussi légère que fût la différence – et il n'en résulterait aucun retard appréciable dans son heure d'arrivée – elle inquiéta Morgan.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à trente kilomètres de la Tour, il avait diagnostiqué le problème et savait que, cette fois, il n'y avait absolument rien qu'il pût faire. Alors qu'il aurait dû exister une ample réserve, la batterie commençait à faiblir. Peut-être ces secousses et ces redémarrages brutaux étaient-ils à l'origine du mal ; peut-être même pouvait-il y avoir un dommage quelconque dans ses composants délicats. Quelle que fût l'explication, l'énergie baissait lentement et, en même temps, la vitesse de la capsule.

Ce fut la consternation quand Morgan transmit les indications du tableau de bord à la Terre.

— Je crains que vous n'ayez raison, se lamenta Kingsley qui semblait presque en larmes. Nous vous suggérons de réduire la vitesse à cent kilomètres à l'heure. Nous allons essayer de calculer la durée de vie de la batterie – quoique ce ne sera que pure estimation.

Plus que vingt-cinq kilomètres… tout juste quinze minutes, même à cette vitesse réduite ! Si Morgan avait été capable de prier, il l'aurait

fait.

— Nous estimons que vous en avez encore pour quinze à vingt minutes, à en juger d'après l'allure à laquelle la charge baisse. Ce sera très juste, j'en ai bien peur.

— Dois-je réduire de nouveau la vitesse ?

— Pas pour le moment ; nous essayons de calculer au plus près votre taux de décharge, et cela semble aller à peu près.

— Bon, vous pouvez allumer vos lumières maintenant, si je ne peux pas arriver jusqu'à la Tour, je veux au moins la voir.

Ni Kinte ni les autres stations orbitales ne pouvaient l'aider à présent qu'il voulait voir le dessous de la Tour. C'était l'affaire des projecteurs sur la Sri Kanda elle-même, pointés verticalement vers le zénith.

Un moment plus tard, la capsule fut embrochée par un faisceau éblouissant venant du cœur de Taprobane. À quelques mètres seulement – en fait si près qu'il avait la sensation de pouvoir les toucher – les trois autres rubans de guidage étaient d'étroites bandes lumineuses convergeant vers la Tour. Il les suivit du regard – et elle était bien là…

Tout juste à vingt kilomètres de distance ! Il devrait y être dans une douzaine de minutes, passant à travers le plancher de cette petite construction carrée qu'il pouvait voir étinceler dans le ciel, et apportant des présents comme une sorte de Père Noël du vide. Malgré sa détermination de rester détendu et d'obéir aux ordres de CORA, cela lui était impossible. Il constata qu'il était en train de tendre ses muscles, comme si ses propres efforts physiques pouvaient assister l'Araignée dans la dernière fraction de son voyage.

À dix kilomètres, il se produisit un net changement de ton dans le bourdonnement du moteur de propulsion ; Morgan s'y était attendu et réagit immédiatement. Sans attendre d'avis du sol, il réduisit la vitesse à cinquante kilomètres à l'heure. À cette allure, il lui restait *toujours* douze minutes de montée, et il se demanda avec désespoir s'il n'était pas pris dans une approche asymptotique. C'était une variante de la course entre Achille et la tortue ; s'il diminuait sa vitesse de moitié chaque fois que sa distance diminuait de moitié, atteindrait-il la Tour en un temps défini ? Jadis, il aurait instantanément su la solution ; à présent, il se sentait trop fatigué pour faire le calcul.

À cinq kilomètres, il put voir les détails de la construction de la Tour, la passerelle et les barrières de protection, le filet de sécurité qui avait été installé afin de donner une satisfaction à l'opinion publique. Mais bien qu'il s'y efforçât de tous ses yeux, il n'arrivait pas encore à distinguer le sas d'accès vers lequel il montait avec une lenteur désespérante.

Et puis cela n'eut plus d'importance. À deux kilomètres de son

but, les moteurs de l'Araignée s'arrêtèrent complètement. La capsule glissa même en arrière de quelques mètres, avant que Morgan pût bloquer les freins.

Pourtant cette fois, à la grande surprise de Morgan, Kingsley ne sembla pas complètement démoralisé.

— Vous pouvez encore y arriver, dit-il. Laissez à la batterie dix minutes pour récupérer. Il reste encore assez d'énergie pour ces deux derniers kilomètres.

Ce furent les plus longues dix minutes que Morgan eût jamais connues. Quoiqu'il eût pu les faire passer plus rapidement en répondant aux implorations de plus en plus désespérées de Maxine Duval, il se sentait trop épuisé émotionnellement pour parler. Il en était sincèrement désolé et espérait que Maxine comprendrait et lui pardonnerait.

Il eut cependant une brève conversation avec le conducteur-pilote Chang qui lui signala que les réfugiés, dans le Sous-Sol, étaient encore en assez bonne forme et très encouragés par sa présence si proche. Ils venaient chacun à leur tour le regarder par l'unique petit hublot de la porte extérieure du sas, et refusaient simplement de croire qu'il puisse ne pas pouvoir franchir la distance insignifiante qui le séparait d'eux.

Morgan laissa une minute de plus à la batterie pour mettre la chance de son côté. À son vaste soulagement, les moteurs démarrèrent puissamment, avec une poussée encourageante d'énergie. L'Araignée arriva à moins d'un demi-kilomètre de la Tour avant de tomber de nouveau en panne.

— Ça y sera la prochaine fois, dit Kingsley, bien qu'il semblât à Morgan que la confiance de son ami fût à présent quelque peu forcée. Je suis navré de tous ces délais…

— Encore une fois dix minutes ? demanda Morgan avec résignation.

— Cela me paraît, hélas ! inévitable. Et cette fois, allez-y ensuite par petits coups de trente secondes, avec une minute d'arrêt entre eux. De cette façon, vous tirerez jusqu'au dernier erg de la batterie.

« Et de moi aussi », se dit Morgan. Étrange que CORA soit restée silencieuse depuis si longtemps. Quoique cette fois, il ne se fût pas dépensé physiquement ; il en avait seulement la sensation.

Dans sa préoccupation au sujet de l'Araignée, il ne s'était pas soucié de lui-même. Depuis une heure, il avait tout à fait oublié ses tablettes stimulantes à base de glucose à résidu nul, et sa petite ampoule plastique de jus de fruit. Après qu'il eut pris un peu des deux, il se sentit beaucoup mieux, et souhaita seulement pouvoir transférer quelques-unes des calories en surplus dans la batterie expirante.

À présent, c'était le moment de vérité – l'effort final. L'échec était impensable, alors qu'il était si près du but. Le destin ne pouvait être

aussi cruel, maintenant qu'il n'avait plus que quelques centaines de mètres à faire…

Bien sûr, il vendait la peau de l'ours. Combien d'avions s'étaient écrasés à l'entrée même de la piste d'atterrissage après avoir traversé tout un océan ? Combien de fois des machines ou des muscles avaient-ils défailli alors qu'il ne leur restait plus que des millimètres à faire ? Tous les coups de chance, les mauvais comme les bons, arrivaient à quelqu'un, quelque part. Il n'avait aucun droit d'espérer un traitement particulier.

La capsule s'éleva par à-coups comme un animal agonisant, cherchant son dernier refuge. Lorsque la batterie expira finalement, la base de la Tour semblait emplir la moitié du ciel.

Mais elle était encore à vingt mètres au-dessus de lui.

54
Affaire de Relativité

Il faut porter au crédit de Morgan qu'il pensa que son propre destin était réglé, dans ce moment de désolation où les dernières traces d'énergie furent épuisées, et que les voyants sur le tableau de bord de l'Araignée s'éteignirent. Ce ne fut pas avant plusieurs secondes qu'il se souvint n'avoir qu'à desserrer les freins pour redescendre sur la Terre. En trois heures, il pouvait être en sécurité dans son lit. Personne ne le blâmerait pour l'échec de sa mission ; il avait fait tout ce qui était humainement possible.

Durant un bref instant, il contempla avec une sorte de sombre fureur cet inaccessible carré, sur lequel se projetait l'ombre de l'Araignée. Une foule d'idées folles tourbillonna dans son esprit et il les rejeta toutes. S'il avait encore eu sa fidèle mini-bobineuse… mais il n'y aurait pas eu moyen de la passer à la Tour. *Si* les naufragés avaient eu un scaphandre spatial, quelqu'un aurait pu lui envoyer une corde – mais ils n'avaient pas eu le temps de récupérer un scaphandre du véhicule en feu.

Bien entendu, si ç'avait été un vidéodrame – et non pas un problème de la vie réelle – un héros, ou mieux encore une héroïne, aurait volontairement fait le sacrifice de sa vie, en allant dans le sas pour lancer une corde, utilisant ses quinze secondes de survie dans le vide pour sauver les autres. La désespérance de Morgan était telle que, durant un instant fugitif, il envisagea même cette possibilité avant que son bon sens reprenne le dessus.

Depuis le moment où l'Araignée avait abandonné la bataille avec la pesanteur jusqu'à ce que Morgan accepte finalement qu'il n'y avait plus rien qu'il pût faire, probablement moins d'une minute s'était écoulée. Alors Kingsley posa une question qui, en un tel moment, semblait désagréablement hors de propos.

— Dites-moi de nouveau, Van, à quelle distance *exactement* vous trouvez-vous de la Tour ?

— Bon Dieu, quelle différence cela peut-il faire ? Ça pourrait aussi bien être une année-lumière !

Il y eut un bref silence au sol ; puis Kingsley reprit la parole avec le genre de ton qu'on emploie vis-à-vis d'un petit enfant ou d'un invalide au caractère difficile.

— Cela fait toute la différence du monde. Avez-vous dit *vingt mètres ?*

— Oui, c'est à peu près ça.

Incroyable – mais on ne pouvait s'y méprendre – Warren émit un

soupir de soulagement nettement audible. Il y eut même une certaine joie dans sa voix quand il répondit :

— Et dire que, durant toutes ces années, Van, j'ai pensé que *vous* étiez l'ingénieur en chef de ce projet. Supposons que *ce soit* vingt mètres…

Le cri dont explosa Morgan l'empêcha de terminer sa phrase.

— Quel idiot je suis ! Dites à Sessui que j'entrerai dans le sas d'amarrage dans… oh ! quinze minutes.

— Quatorze et demie, si vous avez correctement estimé la distance.

C'était tout de même une déclaration risquée et Morgan souhaita que Kingsley ne l'ait pas avancée. Les systèmes d'amarrage ne se verrouillaient pas toujours convenablement, à cause d'erreurs minimes dans les tolérances à la fabrication. Et bien sûr, on n'avait jamais eu l'occasion de vérifier ce système en particulier.

Il ne ressentait qu'un léger embarras de sa défaillance mentale. Après tout, dans un moment d'extrême tension, un homme pouvait oublier son numéro de téléphone et même sa date de naissance. Et jusqu'à cet instant, le facteur qui dominait à présent la situation avait paru avoir si peu d'importance qu'il pouvait être oublié.

Tout cela était une affaire de relativité. Il ne pouvait pas atteindre la Tour mais celle-ci le rejoindrait – à son allure inexorable de deux kilomètres par jour.

55
Amarrage solide

Le record pour une journée de construction avait été de trente kilomètres alors que la partie la plus mince et la plus légère de la Tour était en cours d'assemblage. À présent que la partie la plus massive – l'assise même de la structure – était près d'être terminée en orbite, l'allure était tombée à deux kilomètres. C'était tout à fait suffisant ; cela donnerait le temps à Morgan de vérifier l'alignement du système d'accouplement et de repasser dans sa tête les quelques secondes plutôt délicates entre la confirmation de l'amarrage solide et le déblocage des freins de l'Araignée. S'il les laissait serrés trop longtemps, il se produirait une très inégale épreuve de force entre la capsule et les mégatonnes en mouvement de la Tour.

Ce fut un quart d'heure bien long mais détendu – assez de temps, espéra Morgan, pour pacifier CORA. Vers la fin, tout sembla se passer très vite et, au dernier moment, il eut l'impression d'être une fourmi sur le point d'être écrasée sous un marteau-pilon, lorsque la masse énorme dans le ciel descendit sur lui. À une seconde, la base de la Tour était encore à des mètres de distance ; un instant après, il sentit et entendit l'impact du mécanisme d'accouplement.

De nombreuses vies dépendaient à présent de l'habileté et du soin avec lesquels les ingénieurs et les mécaniciens avaient, voilà des années, fait leur travail. *Si* les systèmes d'accouplement ne s'alignaient pas dans les limites de tolérance admises ; *si* le joint n'était pas étanche… Morgan essaya d'interpréter le mélange de bruits confus qui lui parvenait aux oreilles mais il n'était pas assez expert pour en déchiffrer la signification.

Puis comme un signal de victoire, l'indication AMARRAGE ACHEVÉ s'illumina sur le tableau de bord. Il se passerait encore dix secondes avant que les éléments télescopiques puissent absorber le mouvement d'avancement de la Tour ; Morgan en utilisa la moitié avant de desserrer les freins avec prudence. Il était prêt à les bloquer de nouveau si l'Araignée se mettait à glisser en arrière, mais les senseurs disaient la vérité. La Tour et la capsule étaient, à présent solidement accouplées. Morgan n'avait plus qu'à grimper les quelques barreaux d'une petite échelle et il aurait atteint son but.

Après en avoir informé les auditeurs exultant de joie sur la Terre et à la station intermédiaire, il resta assis un moment à reprendre son souffle. Étrange de penser que c'était sa seconde visite, mais il ne pouvait se rappeler que peu de chose de la première, voilà douze ans de cela et à trente-six mille kilomètres de distance. À l'occasion de ce

qu'on avait appelé, par manque d'une meilleure expression, la pose des fondations, il y avait eu une petite fête dans le Sous-Sol et de nombreux toasts en apesanteur avaient été portés en les faisant gicler des fioles de plastique souple. Car ce n'était pas seulement la toute première partie de la Tour à être construite mais ce serait aussi la première qui toucherait la Terre à la fin de sa longue descente depuis l'orbite. Une petite cérémonie semblait donc s'imposer et Morgan se souvenait à présent que même son vieil ennemi, le sénateur Collins, avait poussé la bonne volonté jusqu'à être présent et lui souhaiter bonne chance dans une allocution, non sans quelques pointes, mais plutôt aimable. L'occasion présente justifiait encore mieux une célébration.

Déjà Morgan pouvait faiblement entendre de l'autre côté de la porte du sas un tambourinement de bienvenue. Il défit sa ceinture de sécurité, sortit aisément de son siège et se mit à grimper l'échelle. L'écoutille d'en haut lui opposa une certaine résistance, comme si les puissances liguées contre lui se livraient encore à une dernière petite démonstration, et il y eut un sifflement d'air tandis que les pressions s'équilibraient. Puis le panneau circulaire bascula vers le bas et des mains empressées l'aidèrent à se hisser dans la Tour. Lorsque Morgan prit sa première respiration de l'air fétide, il se demanda comment qui que ce soit pouvait avoir survécu là ; il se sentit tout à fait certain que si sa mission avait échoué, une seconde tentative serait venue trop tard.

La petite pièce nue, triste, n'était éclairée que par deux panneaux solaires fluorescents qui avaient patiemment capté et libéré les radiations lumineuses du soleil depuis plus de dix ans, en prévision de la situation critique qui s'était finalement présentée. Leur lumière révélait une scène qui aurait pu sortir d'une ancienne guerre ; des réfugiés sans logis, aux vêtements fripés, d'une ville dévastée ; entassés dans un abri avec les quelques biens qu'ils avaient pu sauver. Peu de réfugiés de ce genre auraient cependant porté des sacs marqués PROTECTION, COMPAGNIE DES HÔTELS LUNAIRES, PROPRIÉTÉ DE LA RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE DE MARS ou l'inscription partout présente : PEUT/NE PEUT PAS/ÊTRE EMMAGASINÉ SOUS VIDE. Et ils n'auraient pas été aussi heureux ; même ceux qui étaient couchés pour économiser de l'oxygène, réussirent à sourire ou à faire un faible geste de la main. Morgan avait à peine pu leur rendre leur salut lorsque ses jambes cédèrent sous lui et qu'il perdit connaissance. Jamais auparavant dans sa vie il ne s'était évanoui et, quand la bouffée d'oxygène froid le ranima, sa première réaction fut un extrême embarras. Ses yeux s'accommodèrent lentement et il vit des formes masquées penchées sur lui. Durant un instant, il se demanda s'il était à l'hôpital, puis son cerveau et sa vision revinrent à la normale. Alors

qu'il était encore inconscient, son précieux chargement devait avoir été déchargé.

Ces masques étaient ceux qu'il avait amenés à la Tour ; portés sur la bouche et le nez, ils arrêtaient le gaz carbonique mais laissaient passer l'oxygène. Simples quoique technologiquement sophistiqués, ils permettaient à des hommes de survivre dans une atmosphère qui, autrement, les aurait instantanément asphyxiés. Ils exigeaient un léger effort supplémentaire pour respirer mais la nature ne donne jamais rien gratuitement – ce n'était vraiment pas un prix élevé à payer.

Plutôt chancelant mais refusant toute aide, Morgan se remit sur ses pieds et put enfin faire connaissance avec les hommes et les femmes qu'il avait sauvés. Une chose l'inquiétait encore : pendant qu'il était inconscient est-ce que CORA avait prononcé l'un de ses petits discours convenus ? Il ne souhaitait pas soulever la question mais il se demandait…

— De la part de nous tous, dit le Pr Sessui avec sincérité, quoique avec la maladresse évidente d'un homme qui était rarement poli avec qui que ce soit, je veux vous remercier pour ce que vous avez fait : Nous vous devons la vie.

Toute réponse logique ou cohérente à cela aurait eu un mauvais goût de fausse modestie, et Morgan profita de l'excuse d'ajuster son masque pour marmotter quelque chose d'inintelligible. Il allait se mettre à vérifier si tout l'équipement avait bien été déchargé quand le Pr Sessui ajouta d'un ton quelque peu anxieux :

— Je suis désolé que nous ne puissions vous offrir un siège – voilà le mieux que nous pouvons faire. (Il montra deux caisses d'instruments posées l'une sur l'autre.) Vous devriez vraiment vous ménager.

La phrase était familière ; ainsi donc CORA *avait* parlé. Il y eut une brève pause embarrassée tandis que Morgan enregistrait le fait ; les autres avouaient qu'ils savaient et lui montrait qu'il savait *qu'eux* savaient – tout cela sans qu'un mot fût prononcé, dans cette sorte de dérobade psychologique qui se produit quand un groupe de personnes partagent complètement un secret que personne ne mentionnera plus jamais.

Il prit quelques profondes inspirations – c'était étonnant comme on s'habituait rapidement au masque – et il s'assit sur le siège offert. « Je ne m'évanouirai pas de nouveau, se promit-il avec une farouche détermination. Je dois livrer la marchandise et repartir d'ici aussi vite que possible – avant, espérons-le, que CORA ne fasse entendre d'autres avertissements. »

— Ce bidon de produit obturant spécial, dit-il, en montrant le plus petit des bidons qu'il avait apportés, devrait régler votre problème de fuite d'air. Pulvérisez-le autour du joint du sas ; il durcit

en quelques secondes. N'utilisez l'oxygène que si vous le devez ; vous pouvez en avoir besoin pour dormir. Il y a des masques à gaz carbonique pour tout le monde et deux ou trois de réserve. Et voilà de quoi manger et boire pour trois jours. Cela devrait être plus que suffisant. La capsule de transport qui vient de 10K devrait arriver ici demain. Quant à la trousse de médicaments, j'espère que vous n'aurez pas besoin de *tout* ça.

Il s'arrêta pour respirer – ce n'était pas facile de parler en portant un masque à CO2 et il ressentait une nécessité croissante d'économiser ses forces. Les compagnons de Sessui pouvaient à présent se débrouiller seuls, mais il lui restait une dernière tâche à accomplir et le plus tôt serait le mieux.

Morgan se tourna vers le conducteur Chang et dit tranquillement :

— Aidez-moi à remettre mon scaphandre. Je veux inspecter la voie.

— Mais ce n'est qu'un scaphandre de trente minutes !

— Je n'en ai besoin que de dix… quinze au plus.

— Dr Morgan, *je* suis un spécialiste du travail dans l'espace… *Vous* ne l'êtes pas… Personne n'est autorisé à sortir dans un scaphandre de trente minutes sans bloc de survie supplémentaire ou un cordon ombilical. Sauf cas urgent, bien entendu.

Morgan eut un sourire las. Chang avait raison et l'excuse du péril immédiat ne s'appliquait plus. Mais un cas urgent était ce que l'ingénieur en chef décidait.

— Je veux voir les dégâts, déclara-t-il, et examiner la voie. Ce serait malheureux que les gens venus de 10K ne puissent arriver jusqu'à vous parce qu'ils n'auraient pas été avertis d'un obstacle.

Chang n'était visiblement pas très heureux de la situation (qu'est-ce qu'*avait* bredouillé cette CORA bavarde pendant que Morgan était inconscient ?) mais il ne souleva pas d'autres objections en suivant Morgan dans le sas nord.

Juste avant de fermer la visière de son casque, Morgan s'enquit :

— Pas d'autre ennui avec le professeur ?

Chang secoua la tête.

— Je crois que le CO2 l'a freiné. Et s'il recommence… bon, nous sommes six contre un, bien que je ne sois pas sûr que nous puissions compter sur ses élèves. Certains sont exactement aussi fous que lui ; regardez cette fille qui passe tout son temps à griffonner dans le coin. Elle est convaincue que le soleil va s'éteindre ou exploser – je ne suis pas certain au juste – et elle veut en avertir le monde avant de mourir. On ne voit pas le bien que *cela* pourrait faire ! Je préférerais ne pas savoir.

Quoique Morgan ne pût s'empêcher de sourire, il était persuadé qu'aucun des élèves du professeur n'était fou. Excentriques, peut-être

– mais brillants aussi ; sinon ils n'auraient pas travaillé avec Sessui. Un jour, il faudrait qu'il se renseigne davantage sur les hommes et les femmes dont il avait sauvé la vie, mais cela devrait attendre que tous soient retournés sur la Terre, par leurs chemins différents.

— Je vais faire une promenade rapide autour de la Tour, dit Morgan, et je vous décrirai tous les dégâts éventuels de façon que vous puissiez en informer la station intermédiaire. Cela ne prendra pas plus de dix minutes. Et si cela arrivait… bon, n'essayez pas de me faire rentrer.

La réponse du conducteur Chang, en fermant la porte intérieure du sas, fut aussi pratique que brève :

— Comment diable le *pourrais-je ?* demanda-t-il.

56
La vue de la passerelle

La porte extérieure du sas nord s'ouvrit sans difficulté, encadrant un rectangle d'obscurité totale. Dans ce noir, courait horizontalement une ligne étincelante – le garde-fou de la passerelle qui flamboyait dans le faisceau du projecteur braqué verticalement de la montagne si loin en bas. Morgan prit une profonde inspiration et éprouva la flexibilité de son scaphandre. Il se sentait parfaitement à l'aise et fit un signe de la main à Chang qui le regardait à travers le hublot de la porte intérieure. Puis il sortit de la Tour.

La passerelle qui entourait le Sous-Sol était une grille métallique de deux mètres de large ; au delà, le filet de sécurité avait été tendu sur une trentaine de mètres de plus. La partie que Morgan pouvait en voir n'avait pas rattrapé quoi que ce soit depuis toutes ces années de patiente attente.

Il commença son périple autour de la Tour, abritant ses yeux de la lumière éclatante qui venait de sous ses pieds. L'éclairage oblique dévoilait toutes les plus petites bosses ou autres défectuosités dans la surface qui s'élevait au-dessus de lui comme une route vers les étoiles – ce que, dans un certain sens, elle était.

Comme il l'avait espéré, l'explosion sur le côté opposé de la Tour n'avait causé aucun dommage ici ; pour *cela* il aurait fallu une bombe atomique et non pas seulement électrochimique. Les deux sillons de la voie, qui attendaient à présent leur première arrivée, s'allongeaient, montant indéfiniment dans leur perfection originelle. Et cinquante mètres au-dessous du balcon, quoiqu'il fût difficile de regarder dans cette direction à cause de la lumière aveuglante, il pouvait tout juste distinguer les butoirs du bout de la voie, prêts à servir pour un rôle qu'ils ne devraient jamais avoir à remplir.

Prenant son temps et restant près de la paroi perpendiculaire de la Tour, Morgan avança lentement vers l'ouest jusqu'à ce qu'il arrive au premier coin. En le passant, il se retourna vers la porte ouverte du sas, et la sécurité – relative, en vérité – qu'elle représentait. Puis il continua hardiment le long de la paroi nue de la face ouest.

Il ressentait un étrange mélange de griserie et de crainte comme il n'en avait pas connu depuis qu'il avait appris à nager et s'était trouvé, pour la première fois, là où il n'avait plus pied. Quoiqu'il fût certain qu'il n'y eût pas de danger réel, il pouvait y en avoir. Morgan avait une conscience aiguë de la présence de CORA attendant de se manifester : mais il avait toujours eu horreur de laisser une tâche sans l'achever et sa mission ne l'était pas encore.

La face ouest ressemblait exactement à la face nord, à part l'absence d'un sas. De nouveau, il n'y avait aucun signe de dommage, même si l'explosion en avait été plus proche.

Réprimant une envie de se hâter – après tout, il n'était dehors que depuis trois minutes seulement –, Morgan gagna doucement le coin suivant. Même avant de l'avoir franchi, il put voir qu'il ne terminerait pas le circuit de la Tour qu'il avait projeté. La passerelle avait été arrachée et pendait à présent dans l'espace, comme une bande de métal tordue. Le filet de sécurité avait complètement disparu, sans doute déchiré par la capsule de transport dans sa chute.

« Je ne vais pas forcer la chance », se dit Morgan. Mais il ne put résister à la tentation de jeter un coup d'œil de l'autre côté du coin, en s'accrochant à la partie du garde-fou qui restait encore.

Il y avait pas mal de débris enfoncés dans la voie, et la paroi de la Tour avait été ternie par l'explosion. Cependant, pour autant que Morgan put le voir, même là, il n'y avait rien qui ne puisse être remis en ordre en deux heures par quelques hommes munis de chalumeaux d'oxycoupage. Il en donna une description détaillée à Chang qui exprima son soulagement et pressa Morgan de rentrer dans la Tour aussi vite que possible.

— Ne vous inquiétez pas, dit l'ingénieur, j'ai encore dix bonnes minutes et seulement trente mètres à faire. Je pourrais me débrouiller avec l'air que j'ai en ce moment dans les poumons.

Mais il n'avait aucune intention de le tenter. Il avait déjà eu suffisamment d'émotions pour une seule nuit. Plus que suffisamment, si CORA devait être crue ; à partir d'à présent, il obéirait implicitement à ses ordres.

Lorsqu'il fut revenu à la porte ouverte du sas, il resta quelques derniers instants près du garde-fou, baigné par la fontaine de lumière qui jaillissait du sommet de Sri Kanda loin en dessous de lui. Elle projetait son ombre verticalement sur la Tour. Cette ombre qui s'allongeait immensément vers les étoiles devait s'étendre sur des milliers de kilomètres, et il vint à l'idée de Morgan qu'elle pouvait même atteindre la capsule qui, en ce moment, descendait rapidement de la station 10K. S'il agitait les bras, les sauveteurs pourraient peut-être voir ses signaux et il pourrait leur « parler » en code Morse.

Cette idée amusante lui inspira une pensée plus sérieuse. Ne vaudrait-il pas mieux pour lui d'attendre ici, avec les autres, au lieu de risquer le retour sur la Terre dans l'Araignée ? Mais la remontée à la station intermédiaire où il pourrait recevoir de bons soins médicaux prendrait une semaine. Ce n'était pas une décision raisonnable, puisqu'il pouvait être revenu sur la Sri Kanda en moins de trois heures.

Il était temps de rentrer – son air devait commencer à baisser et il

n'y avait rien de plus à voir. C'était d'une ironie désolante, si l'on considérait la vue spectaculaire qu'on aurait normalement de là, de jour et de nuit. Mais, à présent, la planète en bas et le ciel en haut étaient tous deux effacés par l'aveuglante clarté venant de la Sri Kanda ; il flottait dans un petit univers de lumière, entouré d'obscurité absolue de tous côtés. Il était presque impossible de croire qu'il était dans l'espace, si ce n'était qu'à cause de sa sensation de pesanteur, il se sentait tout aussi en sécurité que s'il se trouvait sur la montagne elle-même, et non pas six cents kilomètres au-dessus. C'*était* là une idée à savourer et à ramener sur la Terre.

Il caressa la surface lisse, solide, de la Tour, plus énorme en comparaison pour lui qu'un éléphant pour une amibe. Mais une amibe ne pourrait jamais s'imaginer un éléphant – et encore moins en créer un.

— Au revoir, sur la Terre dans un an, murmura Morgan et lentement il ferma la porte du sas derrière lui.

57
La dernière aube

Morgan ne resta dans le Sous-Sol que cinq minutes ; ce n'était pas le moment d'échanger des politesses et il ne voulait pas consommer de ce précieux oxygène qu'il avait amené ici avec tant de difficulté. Il serra les mains à la ronde et réintégra rapidement l'Araignée.

Il était agréable de respirer de nouveau sans masque, encore plus de savoir que sa mission avait été un succès complet et qu'il serait, dans moins de trois heures, de retour en sécurité sur la Terre. Pourtant, après tout l'effort qu'il avait fallu pour atteindre la Tour, ce n'était qu'à regret que Morgan en repartait pour s'abandonner de nouveau à la force de la pesanteur – même si celle-ci le ramenait sur Terre. Néanmoins, il libéra bientôt les verrous d'amarrage et commença la descente, perdant tout poids durant plusieurs secondes.

Lorsque l'indicateur de vitesse atteignit trois cents kilomètres à l'heure, le système automatique de freinage entra en action et son poids lui revint. La batterie brutalement épuisée allait maintenant se recharger, mais elle devait avoir été endommagée de manière irréparable et devrait être mise au rebut.

Il y avait là un rapprochement inquiétant. Morgan ne put éviter de penser à son corps surmené, mais un orgueil entêté l'empêchait encore de demander qu'un médecin se tienne prêt. Il avait fait un petit pari avec lui-même ; il ne ferait cela que si CORA parlait de nouveau.

Elle était muette pour le moment, tandis qu'il descendait rapidement dans la nuit. Morgan se sentait totalement détendu et il laissait l'Araignée se débrouiller toute seule pendant qu'il admirait le ciel. Peu de vaisseaux spatiaux en offraient une vision aussi panoramique, et peu d'hommes avaient jamais pu voir les étoiles en d'aussi superbes conditions. L'aurore polaire avait complètement disparu, le projecteur avait été éteint et il ne restait rien pour défier les constellations.

Sauf, bien sûr, les étoiles que l'homme lui-même avait fabriquées. Presque tout droit au-dessus de lui se trouvait le point éblouissant d'Ashoka, éternellement suspendu au-dessus de l'Hindoustan – et à quelques centaines de kilomètres seulement du complexe de la Tour. À mi-chemin vers l'est, brillait Confucius et encore beaucoup plus bas, Kamehameha, tandis que très haut vers l'ouest, étincelaient Kinte et Imhotep. Ces derniers n'étaient que les signaux les plus lumineux le long de l'équateur, il en existait littéralement des vingtaines d'autres, tous beaucoup plus brillants que Sirius. Des anciens astronomes auraient été bien étonnés de ce collier autour du ciel et lui-même fut

déconcerté lorsque au bout d'une heure ou à peu près d'observation, il découvrit qu'ils étaient tout à fait immobiles – ne se levant ni ne se couchant alors que les étoiles familières défilaient en poursuivant leur course éternelle.

Tandis qu'il contemplait le collier de diamants alignés dans le ciel, l'esprit somnolent de Morgan le transforma en quelque chose de beaucoup plus impressionnant. Avec seulement un petit effort d'imagination, ces étoiles de fabrication humaine devinrent les lumières d'un pont titanesque… Il se laissa aller à des songeries encore plus fantastiques. Quel était le nom de ce pont conduisant au Walhalla par lequel les héros des légendes nordiques passaient de ce monde dans l'autre ? Il ne pouvait s'en souvenir mais c'était un rêve grandiose. Et d'autres êtres, longtemps avant l'homme, avaient-ils tenté en vain d'enjamber les cieux de leurs propres mondes ? Il pensait aux splendides anneaux qui encerclaient Saturne, aux arcs fantomatiques d'Uranus et de Neptune. Quoiqu'il sût parfaitement bien qu'aucun de ces mondes n'avait jamais vu trace de vie, cela l'amusait de supposer que c'étaient là les débris de ponts qui n'avaient pas réussi.

Il voulait dormir mais, contre sa volonté, son imagination s'était emparée de l'idée. Comme un chien qui vient de découvrir un nouvel os, elle ne voulait pas la lâcher. Cette notion n'était pas absurde, elle n'était même pas originale. Beaucoup des stations spatiales synchrones avaient déjà des kilomètres d'étendue ou étaient reliées par des câbles qui s'étendaient sur des portions appréciables de leur orbite. Les réunir toutes ensemble pour former un anneau tout autour du monde serait un travail beaucoup plus simple que la construction de la Tour et exigeant beaucoup moins de matériaux.

Non – pas un anneau – une *roue.* Cette Tour n'en était que le premier rayon. Il y en aurait d'autres (quatre ? six ? vingt ?) disposés par intervalles au long de l'équateur. Lorsqu'ils seraient tous assemblés rigidement là-haut en orbite, les problèmes de stabilité qui assaillaient une Tour unique disparaîtraient. L'Afrique, l'Amérique du Sud, les îles Gilbert, l'Indonésie, pouvaient *toutes* offrir des emplacements pour des terminus terrestres, si on le désirait. Car un jour, avec l'amélioration des matériaux et l'avancement des connaissances, les Tours pourraient être rendues invulnérables même aux pires ouragans et les emplacements sur des montagnes ne seraient plus nécessaires. S'il avait encore attendu une centaine d'années, peut-être n'aurait-il pas eu besoin de déranger le Maha Thero…

Pendant qu'il rêvait, le mince croissant de la Lune à son déclin s'était levé discrètement au-dessus de l'horizon oriental où apparaissaient les premières lueurs de l'aube. La lumière cendrée éclairait tout le disque lunaire si brillamment que Morgan pouvait voir

bien des détails dans la partie qui était dans la nuit, il s'usait les yeux dans l'espoir d'entrevoir le plus ravissant des spectacles, jamais vu dans les temps passés – une étoile entre les cornes du croissant de la Lune. Mais aucune des villes de la seconde patrie des hommes n'était visible cette nuit.

Deux cents kilomètres seulement – moins d'une heure de voyage. Il était sans objet de chercher à rester éveillé ; l'Araignée avait un programme final automatique et toucherait le sol en douceur sans troubler son sommeil.

La douleur le réveilla la première : CORA parla une fraction de seconde plus tard.

— Ne bougez pas surtout, dit-elle d'une voix apaisante. J'ai demandé du secours par radio. L'ambulance est en route.

Ça, c'était comique. « Mais ne ris pas, s'ordonna Morgan, elle fait simplement de son mieux. » Il ne ressentait aucune crainte ; quoique la douleur dans son sternum fût intense, elle ne le réduisait pas à l'incapacité. Il s'efforça de concentrer son esprit sur elle et cette action même de concentration soulagea les symptômes. Il avait depuis longtemps découvert que la meilleure manière de traiter la douleur était de l'analyser objectivement.

Warren l'appelait, mais les mots étaient lointains et peu compréhensibles. Il pouvait sentir l'anxiété dans la voix de son ami, et souhaitait pouvoir faire quelque chose pour l'apaiser ; mais il n'avait plus la force de résoudre ce problème – ni aucun autre. À présent, il ne pouvait même pas entendre les paroles ; un bourdonnement faible mais continu avait effacé tous les autres sons. Quoiqu'il sût que ce bruit n'existait que dans son cerveau – ou dans le labyrinthe de ses oreilles – il semblait tout à fait réel, il aurait pu croire qu'il était au pied d'une grande chute d'eau…

Ce bourdonnement devenait plus faible, plus doux – *plus musical.* Et soudain, il le reconnut. Comme il était agréable d'entendre encore une fois, à la frontière silencieuse de l'espace, le bruit dont il se souvenait depuis sa toute première visite au Yakkagala !

La pesanteur le ramenait sur Terre ; comme à travers les siècles, sa main invisible avait donné sa forme à la trajectoire des Fontaines du Paradis. Mais il avait créé quelque chose dont la pesanteur ne pourrait jamais se réemparer, tant que les hommes posséderaient la sagesse et la volonté de la préserver.

Comme ses jambes étaient froides ! Qu'était-il arrivé au système de maintien de la vie de l'Araignée ? Mais bientôt ce serait l'aube ; et alors il aurait suffisamment de chaleur.

Les étoiles s'éteignaient, beaucoup plus vite qu'elles n'avaient le droit de le faire. C'était étrange ; bien que le jour fût presque levé, autour de lui tout s'obscurcissait. Et les fontaines s'éloignaient de plus

en plus ; leur voix devenait plus faible… plus faible… plus faible…

Et maintenant vint une autre voix, mais Vannevar Morgan ne l'entendit pas. Entre des bips brefs, perçants, CORA criait vers l'aube qui approchait :

AU SECOURS ! QUE TOUTE PERSONNE QUI M'ENTEND VEUILLE BIEN VENIR IMMÉDIATEMENT !
CECI EST UN APPEL CORA !
AU SECOURS ! QUE TOUTE PERSONNE QUI M'ENTEND VEUILLE BIEN VENIR IMMÉDIATEMENT !

Elle appelait encore lorsque le Soleil apparut et que ses premiers rayons caressèrent le sommet de la montagne qui avait jadis été sacrée. Loin au-dessous, l'ombre de la Sri Kanda s'élança sur les nuages, son cône parfait toujours intact, en dépit de tout ce que les hommes avaient fait.

Il n'y avait plus de pèlerins, à présent, pour contempler ce symbole d'éternité s'étendant à travers la surface de la Terre qui s'éveillait. Mais des millions de gens le verraient, dans les siècles à venir, alors qu'ils iraient dans le confort et la sécurité, vers les étoiles.

ÉPILOGUE
Le triomphe de Kalidasa

Aux derniers jours de cet ultime bref été, avant que les mâchoires de la glace se referment autour de l'équateur, l'un des envoyés de l'Étoile-île vint au Yakkagala.

Comme Maître des Essaims, Il s'était récemment conjugué en une forme humaine. À part un détail mineur, la similitude était excellente ; mais la douzaine d'enfants, qui accompagnaient l'habitant de l'Étoile-île dans l'autocoptère, étaient dans une crise constante de douce hilarité – les plus jeunes éclataient fréquemment en petits rires nerveux.

— Qu'y a-t-il de si amusant ? demanda-t-Il dans Son solaire parfait, ou est-ce une plaisanterie confidentielle ?

Mais ils ne voulaient pas expliquer au Stellaire, dont la vision normale se situait entièrement dans l'infrarouge, que la peau humaine n'était pas une mosaïque de verts, de rouges et de bleus disposés au hasard. Même lorsqu'il eut menacé de se transformer en tyrannosaure et de les dévorer, ils refusèrent encore de satisfaire Sa curiosité. En fait, firent-ils vivement remarquer – à une entité qui avait franchi des dizaines et des dizaines d'années-lumière et amassé les connaissances depuis trente siècles –, une masse d'une centaine de kilogrammes seulement ne pourrait sûrement pas faire un dinosaure impressionnant.

Le Stellaire n'en fut pas froissé ; Il était patient et les enfants de la Terre étaient infiniment fascinants, à la fois par leur biologie et leur psychologie. Il en était ainsi des petits de toutes les créatures – toutes celles, bien entendu, qui *avaient* des petits. Ayant étudié neuf de ces espèces, le Stellaire pouvait, maintenant, presque imaginer ce que cela devait être de grandir, de devenir adulte et de mourir… presque, mais pas tout à fait.

Devant la douzaine d'humains et le non-humain, s'étalait la Terre vide, ses cultures et ses forêts autrefois luxuriantes, anéanties par les souffles glacés du nord et du sud. Les gracieux cocotiers avaient depuis longtemps disparu et même les sombres sapins qui leur avaient succédé n'étaient que des squelettes nus, leurs racines détruites par le gel permanent qui durcissait le sol partout. Nulle vie ne restait à la surface de la Terre ; dans les abysses océaniques seulement, où la chaleur interne de la planète tenait la glace en échec, quelques créatures aveugles, faméliques, rampaient, nageaient et se dévoraient les unes les autres.

Cependant, pour un être dont le monde tournait autour d'une

faible étoile rouge, le Soleil qui flamboyait dans le ciel sans nuages semblait encore intolérablement brillant. Quoique toute sa chaleur fût partie, épuisée par la maladie qui avait attaqué son cœur, voilà un millier d'années, sa lumière féroce, froide, révélait tous les détails de la Terre assassinée, et étincelait de splendeur sur les glaciers qui se rapprochaient.

Pour les enfants, se délectant encore des pouvoirs de leur esprit qui s'éveillait, les températures en dessous de zéro étaient un défi excitant. Tandis qu'ils dansaient nus dans les rafales de neige, leurs pieds nus soulevant des nuages de poudre blanche, sèche et brillante, leurs symbiotes devaient souvent les avertir : « N'allez pas au delà de vos premiers signes de gelure ! » Car ils n'avaient pas encore atteint le développement nécessaire pour que de nouveaux membres leur repoussent sans l'aide de leurs aînés.

Le plus âgé des garçons fanfaronnait ; il s'était lancé dans un combat délibéré contre le froid, et proclamait fièrement qu'il était un esprit élémentaire du feu (le Stellaire nota le terme pour une recherche future, qui lui causerait ultérieurement beaucoup de perplexité). Tout ce qu'on pouvait voir du jeune exhibitionniste était une colonne de flamme et de vapeur dansant çà et là parmi les ruines antiques de constructions en briques ; les autres enfants affectaient ostensiblement de ne pas s'intéresser à cet étalage plutôt fruste.

Pour le Stellaire cependant, il présentait un intéressant paradoxe. *Pourquoi*, au juste, ces gens avaient-ils battu en retraite vers les planètes intérieures, alors qu'ils auraient pu lutter contre le froid avec les pouvoirs qu'ils possédaient à présent – comme, en fait, leurs cousins le faisaient sur Mars ? C'était une question à laquelle Il n'avait pas encore reçu de réponse satisfaisante. Il considéra de nouveau la réponse énigmatique qui Lui avait été fournie par ARISTOTE, l'entité avec laquelle Il communiquait le plus aisément.

— Il y a un moment pour tout, lui avait dit le cerveau mondial. Il y a un temps pour se battre contre la nature et un temps pour lui obéir. La véritable sagesse consiste à faire le bon choix. Quand le long hiver sera terminé, l'Homme reviendra sur une Terre ressuscitée et rénovée.

C'était donc pourquoi, durant les derniers siècles, toute la population terrestre avait fui par les Tours équatoriales vers le Soleil, vers les jeunes océans de Vénus, les plaines fertiles de la zone tempérée de Mercure. Dans cinq cents ans d'ici, quand le Soleil aurait recouvré sa chaleur perdue, les exilés reviendraient. Mercure serait abandonné, sauf dans ses régions polaires ; mais Vénus resterait une seconde demeure permanente. Le refroidissement du Soleil avait fourni le motif et l'opportunité pour la colonisation de ce monde infernal.

Aussi importantes qu'elles fussent, ces questions ne concernaient le Stellaire qu'indirectement ; son intérêt était concentré sur des aspects plus subtils de la civilisation et de la société humaines. Toute espèce était unique en son genre, avec ses propres surprises, ses propres idiosyncrasies. Celle-ci avait révélé au Stellaire la notion déconcertante d'Information Négative – ou selon la terminologie locale : l'Humour, la Fantaisie, le Mythe.

Tandis qu'il était aux prises avec ces étranges phénomènes, le Stellaire s'était parfois dit, en désespoir de cause, en tous Ses Lui-mêmes : Nous ne comprendrons *jamais* les êtres humains. À l'occasion, Il avait été tellement frustré qu'il avait craint une conjugaison involontaire, avec tous les risques que cela entraînait. Cependant Il avait maintenant fait de réels progrès, Il pouvait encore se rappeler Sa satisfaction la première fois qu'il avait dit une plaisanterie – et que tous les enfants avaient ri.

Travailler avec les enfants avait donné la clé, encore fournie par ARISTOTE : « Il existe un vieux dicton : l'enfant est le père de l'homme. Bien que la notion biologique de « père » nous soit tout aussi étrangère à l'un comme à l'autre, dans ce contexte, le mot a un double sens…»

Il en était donc là, à espérer que les enfants Lui permettraient de comprendre les adultes en lesquels ils se métamorphosaient finalement. Parfois, ils disaient la vérité, mais même lorsqu'ils ne parlaient pas sérieusement (autre notion difficile) et émettaient de l'information négative, le Stellaire pouvait à présent en reconnaître les signes.

Pourtant, il y avait des moments où ni les enfants, ni les adultes, ni même ARISTOTE ne connaissaient la vérité. Il semblait exister un spectre continu entre la fantaisie absolue et les faits historiques solides, avec toutes les gradations possibles entre les deux. À une extrémité se trouvaient des personnages comme Christophe Colomb, Léonard de Vinci, Einstein, Lénine, Newton et Napoléon. À l'autre extrême, Zeus, Alice au Pays des Merveilles, King Kong, Siegfried et Merlin qui *ne pouvaient pas* du tout avoir existé dans le monde réel. Mais que pouvait-on faire de Robin Hood, de Tarzan, du Christ, de Sherlock Holmes, d'Ulysse ou de Frankenstein ? En tenant compte d'une certaine dose d'exagération, ils pouvaient très bien avoir été des personnages historiques réels.

Le Trône de l'Éléphant avait peu changé en trois mille ans mais, jamais auparavant, il n'avait supporté le poids d'un visiteur aussi inhumain. Tandis que le Stellaire regardait vers le sud, Il comparait la colonne large d'un demi-kilomètre qui s'élevait au sommet de la montagne avec les chefs-d'œuvre de l'art de construire qu'il avait vus sur d'autres mondes. Pour une race aussi jeune, c'était vraiment

impressionnant ; quoiqu'elle semblât toujours sur le point de tomber du ciel, elle avait tenu debout durant à présent quinze siècles.

Pas, bien entendu, dans sa forme actuelle. Les premiers cent kilomètres étaient maintenant une ville verticale, encore habitée à certains de ses niveaux largement espacés, à travers lesquels les seize groupes de voies avaient souvent transporté un million de passagers par jour. Deux seulement de ces voies fonctionnaient maintenant ; dans quelques heures, le Stellaire et Son cortège remonteraient à toute vitesse les sillons de cette formidable colonne, sur le chemin de leur retour vers la Cité-Anneau qui encerclait le monde.

Le Stellaire retourna Ses yeux pour avoir une vision télescopique et Il scruta le zénith. Oui, elle était là – difficile à voir de jour mais facile le soir quand la lumière du soleil passant par-dessus l'ombre de la Terre l'embrasait encore. La mince bande brillante qui séparait le ciel en deux hémisphères était un monde tout entier en elle-même, où un demi-milliard d'hommes avaient choisi de vivre en apesanteur permanente.

Et là-haut, près de la Cité-Anneau, se trouvait l'astronef qui avait transporté l'Envoyé et tous les autres Compagnons de la Ruche à travers les abîmes interstellaires. En ce moment même s'effectuaient les préparatifs pour le départ – sans aucun souci d'urgence, mais plusieurs années en avance sur son programme, en prévision de l'étape suivante de six cents ans de son voyage. Cela ne représenterait absolument aucune durée pour le Stellaire, car Il ne se reconjuguerait pas avant la fin du voyage, mais alors Il pourrait bien affronter le plus grand défi de sa longue carrière. Pour la première fois, une sonde stellaire avait été détruite – ou du moins réduite au silence – peu après avoir pénétré dans un système solaire. Peut-être avait-elle rencontré les mystérieux Chasseurs de l'aube qui avaient laissé leur marque sur tant de mondes, si inexplicablement proches de l'Origine elle-même. Si le Stellaire avait été capable d'effroi ou de peur, Il les eût ressentis tous deux, tandis qu'il envisageait Son avenir dans six cents ans de là.

Mais pour le moment, Il était sur le sommet poudré de neige du Yakkagala en face de la route de l'humanité vers les étoiles. Il appela les enfants auprès de Lui (ils sentaient toujours quand Il voulait *réellement* être obéi) et Il désigna la montagne au sud.

— Vous savez parfaitement bien, dit-Il avec une exaspération qui n'était qu'en partie feinte, que le terminus terrestre Numéro Un fut construit deux mille ans *plus tard* que ce palais en ruine.

Les enfants inclinèrent tous la tête en un acquiescement solennel.

— Alors pourquoi, demanda le Stellaire, en traçant du doigt une ligne du zénith au sommet de la montagne, *pourquoi* appelez-vous cette colonne, la Tour de Kalidasa ?

POSTFACE
Sources et remerciements

L'auteur de romans historiques a une responsabilité particulière envers ses lecteurs, spécialement lorsqu'il traite de temps et de lieux mal connus ou inconnus. Il ne doit pas déformer les faits ni les événements, quand ils sont connus ; et, quand il les invente, comme il est souvent contraint de le faire, il est de son devoir d'indiquer la ligne de démarcation entre l'imagination et la réalité.

L'auteur de science-fiction a la même responsabilité élevée au carré. J'espère que ces notes non seulement rempliront cette obligation mais ajouteront au plaisir du lecteur.

Taprobane et Ceylan

Pour les besoins du roman, j'ai apporté trois légères modifications à la géographie de Ceylan (aujourd'hui Sri Lanka). J'ai déplacé l'île de 800 kilomètres vers le sud, de façon qu'elle soit à cheval sur l'équateur – comme, en fait, elle l'était il y a vingt millions d'années. Actuellement, elle se trouve entre six et dix degrés au nord.

En plus, j'ai doublé la hauteur de la Montagne Sacrée, et je l'ai rapprochée du « Yakkagala ». Car les deux lieux existent, à peu près comme je les ai décrits.

La Sri Pada, ou Pic d'Adam, est une impressionnante montagne en forme de cône, sacrée pour les Bouddhistes, les Musulmans, les Hindous et les Chrétiens, qui porte un petit temple sur son sommet. À l'intérieur de ce temple, se trouve une dalle de pierre avec un creux qui, bien qu'il ait deux mètres de long, est censé être l'empreinte du pied du Bouddha.

Chaque année, depuis de nombreux siècles, des milliers de pèlerins ont fait la longue ascension jusqu'au sommet à 2240 mètres d'altitude. Cette ascension n'est plus dangereuse car il existe deux escaliers (qui doivent sûrement être les plus longs du monde) jusqu'au sommet même. J'y suis monté une fois à l'instigation de Jeremy Bernstein du *New Yorker* (cf. son ouvrage *Experiencing Science*) et mes jambes furent ensuite paralysées durant plusieurs jours. Néanmoins, cela valait l'effort, car nous avons eu assez de chance pour voir le beau et très impressionnant spectacle de l'ombre de la montagne à l'aube – un cône parfaitement symétrique visible quelques minutes seulement après le lever du soleil, et s'étendant presque jusqu'à l'horizon sur les nuages très bas en dessous.

J'ai, depuis, exploré la montagne avec beaucoup moins d'effort dans un hélicoptère de la Force aérienne de Sri Lanka, approchant assez du temple pour observer les expressions résignées sur le visage des moines, maintenant accoutumés à de telles intrusions bruyantes.

La forteresse rocheuse du Yakkagala est en réalité le Sigiriya (ou Sigiri, « Rocher du Lion ») qui, dans la réalité, est si étonnant que je n'ai eu nul besoin de le modifier en quoi que ce soit. Les seules libertés que j'ai prises sont chronologiques, car le palais sur son sommet fut (selon la Chronique cinghalaise, le *Culawansa*) construit durant le règne du roi parricide Kasyapa Ier (478-495). Cependant, il semble incroyable qu'une aussi vaste entreprise ait pu être menée à bonne fin en dix-huit ans seulement par un usurpateur qui s'attendait à être attaqué à tout moment, et la véritable histoire du Sigiriya peut très bien remonter à de nombreux siècles avant ces dates.

Le personnage, la motivation et le destin réel de Kasyapa ont été

l'objet de beaucoup de controverses, récemment rallumées par *The Story of Sigiri* (Lake House, Colombo, 1972), l'ouvrage posthume de l'érudit cinghalais, le Pr Senerat Paranavitana. Je dois également beaucoup à son étude monumentale en deux volumes des inscriptions sur le Mur Miroir : *Sigiri Graffiti* (Oxford University Press, 1956). Certains des vers que j'ai cités sont authentiques, je n'ai seulement qu'un peu inventé les autres.

Les fresques qui font la plus grande gloire du Sigiriya ont été superbement reproduites dans *Ceylan : Paintings from Temple, Shrine and Rock* (New York Graphic Society, UNESCO, 1957). La planche V montre les plus intéressantes – et celle qui, hélas ! fut détruite dans les années 1960 par des vandales inconnus. La servante *écoute* nettement la mystérieuse boîte à charnière qu'elle tient dans sa main droite, et qui reste non identifiée, les archéologues refusant de prendre au sérieux ma suggestion qu'il s'agit d'une très ancienne radio à transistors cinghalaise.

La légende du Sigiriya a été récemment portée à l'écran par Dimitri de Grunwald dans sa production *The God King,* avec Leigh Lawson incarnant un très impressionnant Kasyapa.

Le Transporteur spatial

Cette idée apparemment outrée fut présentée pour la première fois à l'Ouest par une lettre dans le numéro de *Science* du 11 février 1966, « *Satellite Elongation into a True "Sky Hook"*{Allongement d'un satellite en un véritable « Crochet dans le Ciel ». *(N.d.T.)*} », de John D. Isaacs, Hugh Bradner et George E. Backus du Scripps Institute of Oceanography, et Allyn C. Vine du Wood's Hole Oceanography Institute. Bien qu'il puisse sembler bizarre que des océanographes se trouvent mêlés à une idée pareille, ce n'est pas surprenant lorsqu'on se rend compte qu'ils sont à peu près les seuls (depuis les grands jours des ballons de barrage) qui s'occupent de très longs câbles pendant par leur propre poids (incidemment, le nom du Dr Allyn Vine est maintenant immortalisé dans celui du célèbre sous-marin de recherche *Alvin*).

On découvrit par la suite que l'idée avait déjà été développée six ans plus tôt – et sur une échelle beaucoup plus ambitieuse – par un ingénieur de Leningrad, Y. N. Artsutanov (*Komsomolskaya Pravda,* 31 juillet 1960). Artsutanov envisageait un « funiculaire céleste », pour employer sa séduisante appellation pour le dispositif, n'élevant pas moins de 12 000 tonnes par jour jusqu'à l'orbite synchrone. Il semble surprenant que cette idée audacieuse ait eu si peu de publicité, la seule mention que j'en ai jamais vue se trouve dans le beau volume de peintures, par Alexei Leonov et Sokolov, *Les Étoiles nous attendent* (Moscou, 1967) : une planche en couleurs (p. 25) montre l'« Ascenseur spatial » en fonctionnement ; la légende dit : «… le satellite restera, pour ainsi dire, fixé en un certain point du ciel. Si un câble est abaissé du satellite jusqu'à la Terre, on aura un câble transporteur tout prêt. Un ascenseur « Terre-Spoutnik-Terre » pour le fret et les passagers peut alors être construit et il fonctionnera sans aucune propulsion par fusée. »

Bien que le général Leonov m'eût donné un exemplaire de son livre à la conférence de Vienne en 1968, sur « Les utilisations pacifiques de l'espace », l'idée ne m'avait simplement pas frappé – en dépit du fait que l'ascenseur est montré suspendu exactement au-dessus de Sri Lanka ! J'ai probablement pensé que le cosmonaute Leonov, bien connu comme humoriste{Et aussi excellent diplomate. Après la projection à Vienne, il me fit le plus aimable commentaire au sujet *de 2001* que j'aie entendu : « À présent, j'ai l'impression que je suis allé *deux fois* dans l'espace. » Probablement, après la mission Apollo-Soyouz, dirait-il « *trois fois* ».}, s'était simplement livré à une petite plaisanterie.

Le Transporteur spatial est nettement une idée dont le temps est

venu, ainsi que le démontre le fait que, dans les dix ans qui ont suivi la lettre d'Isaacs en 1966, il a été réinventé indépendamment au moins trois fois. Une étude très détaillée, contenant de nombreuses idées nouvelles, fut publiée par Jerome Pearson de la Wright-Patterson Air Force Base dans *Acta Astronautica* de septembre-octobre 1975 (« La Tour orbitale, un lanceur de vaisseaux spatiaux utilisant l'énergie de la rotation de la Terre »). Le Dr Pearson fut étonné d'entendre parler des études antérieures, que ses recherches par ordinateur n'avaient pas trouvées ; il les découvrit en lisant mon exposé devant le Comité de l'Espace de la Chambre des Représentants en juillet 1975 (cf. *The View from Serendip*).

Six ans plus tôt (*Journal of the British Interplanetary Society,* vol. 22, p. 442–457, 1969), A.R. Collar et J.W. Flower étaient parvenus essentiellement aux mêmes conclusions dans leur article « Un satellite de 24 heures de (relativement) basse altitude ». Ils examinaient la possibilité de placer un satellite synchrone de communication loin au-dessous de l'altitude naturelle de trente-six mille kilomètres, et ne discutaient pas la descente d'un câble jusqu'à la surface de la Terre, mais c'est une extension évidente de leur article.

Et allons-y d'un toussotement de modestie. En 1963, dans un essai commandé par l'UNESCO et publié dans *Astronautics* de février 1964, « Le Monde du Satellite de Communication » (qu'on peut trouver maintenant dans *Voices from the Sky*), j'écrivais : « Comme possibilité à beaucoup plus long terme, on peut mentionner qu'il existe un certain nombre de moyens théoriques d'obtenir *un satellite de 24 heures à basse altitude ;* mais ils dépendent de progrès techniques qui ne se produiront très probablement pas dans notre siècle. Je laisse le soin d'y réfléchir, comme exercice pour les étudiants. »

Le premier de ces moyens théoriques était, bien entendu, le satellite fixe discuté par Collar et Flower. Mes calculs sommaires sur le dos d'une enveloppe, fondés sur la résistance des matériaux existants, me rendirent si sceptique sur toute l'idée que je ne pris pas la peine de l'analyser en détail. Si j'avais été un peu moins conservateur – ou si j'avais eu une plus grande enveloppe à ma disposition – peut-être aurais-je pu être en avance sur tout le monde, sauf Artsutanov lui-même.

Comme ce livre est (j'espère) plus un roman qu'un traité sur l'art de l'ingénieur, je renvoie ceux qui voudraient entrer dans les détails techniques à la littérature rapidement croissante sur le sujet. Les exemples récents comprennent « L'utilisation de la Tour orbitale pour le lancement quotidien de Charges Utiles à la vitesse d'évasion terrestre » de Jerome Pearson (Comptes rendus du XXVIIe Congrès de la Fédération internationale astronautique, octobre 1976) et un article remarquable de Hans Moravec, « Un Crochet Céleste Orbital non

synchrone ». (Réunion annuelle de l'American Astronautical Society, San Francisco, 18–20 octobre 1977.)

Je dois beaucoup à mes amis, feu A. V. Cleaver de Rolls-Royce, Dr Ing. Harry O. Ruppe, professeur d'Astronautique à la Lehrstuhl Raumfahrttechnik de l'université technique de Munich, et le Dr Alan Bond des Laboratoires Culham, pour leurs précieux commentaires sur la Tour orbitale. Ils ne sont pas responsables de mes modifications.

Walter L. Morgan (aucune parenté avec Vannevar Morgan pour autant que je le sache) et Gary Gordon des COMSAT Laboratories, ainsi que L. Perek de la Division des Affaires de l'Espace aux Nations unies, m'ont fourni des renseignements extrêmement utiles sur les régions stables de l'orbite synchrone ; ils font remarquer que les forces naturelles (particulièrement les effets Soleil-Lune) causeraient d'importantes oscillations, spécialement dans les directions nord-sud. Ainsi « Taprobane » pourrait ne pas être aussi avantageux que je l'ai suggéré ; mais resterait encore meilleur que n'importe où ailleurs.

L'importance d'un emplacement à haute altitude est également discutable et je suis redevable à Sam Brand du Centre de Recherche Naval de Prévision Environnementale, à Monterey, des renseignements sur les vents équatoriaux. S'il se révélait que la Tour *puisse* être descendue en sécurité jusqu'au niveau de la mer, alors l'île de Gan, l'une des Maldives (récemment évacuée par la Royal Air Force), pourrait être le morceau de terrain le plus inestimable du XXIIe siècle.

Finalement, cela semble une très étrange – et même effrayante – coïncidence que, des années avant que j'aie jamais pensé au sujet de ce roman, j'ai dû moi-même inconsciemment graviter *(sic)* vers le lieu où il se passe. Car la maison que j'ai acquise, voilà une dizaine d'années, sur ma plage favorite de Sri Lanka (cf. *The Treasure of the Great Reef* et *The View from Serendip*), est *exactement* à l'endroit situé sur une étendue importante de terre, le plus proche point de stabilité géosynchrone maximale.

Ainsi donc lorsque j'aurai pris ma retraite, j'espère observer les autres reliques surannées des débuts de l'Ère spatiale tourner en rond dans la mer des Sargasses orbitale, juste au-dessus de ma tête.

Colombo
1969–1978.

Et à présent, voici l'une de ces coïncidences extraordinaires que j'ai appris à considérer comme normales.

Alors que je corrigeais les épreuves de ce roman, j'ai reçu du Dr Jerome Pearson un exemplaire du Mémorandum technique de la NASA TM-75174, « Un Collier dans l'espace autour de la Terre », par

G. Polyakov. C'est une traduction de « Kosmicheskoye Ozherel'ye Zemli », publié dans *Teknika Molodezhi,* no 4, 1977, p. 41-43.

Dans ce bref mais passionnant article, le Dr Polyakov, de l'Institut pédagogique d'Astrakhan, décrit, avec les détails précis de construction, la vision finale de Morgan d'un anneau continu autour du monde. Il voit cela comme une extension naturelle du Transporteur spatial dont il discute également la construction et le fonctionnement d'une manière virtuellement identique à la mienne.

Je salue le *tovarich* Polyakov, et je commence à me demander si, de nouveau, je n'ai pas été trop conservateur. Peut-être la Tour orbitale sera-t-elle une réalisation du XXIe siècle, non pas du XXIIe.

Nos petits-enfants pourraient démontrer que – parfois – le Gigantesque est Beau.

Colombo
18 septembre 1978.